

Les orphelins de Dérigny

En hommage à la Comtesse de Ségur



numero 59 - tome 2

Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.
Elle est une pure fiction, et toute ressemblance
avec des faits réels ou ayant existé n'est
que pure coïncidence.

Dans les textes, il y a des fautes volontaires,
c'est ma signature. Je trouve que l'on ne respecte
pas assez les noms propres, aussi, j'ai décidé de
ne pas mettre d'apostrophe devant eux ?

Les dialogues sont précédés de l'initiale
du prénom de la personne qui parle.

Jean-Charles Conus

Photo de couverture libre de droits : pixabay.com

numéro : 59

année : juin 2022

En hommage à la Comtesse de Ségur, car Madame, si nous
nous étions connus, nous aurions pu écrire ensemble
de très grandes aventures...

Voici une version modernisée de votre récit:
le Général Dourakine.

Version revue et corrigée du 19.06.2022

Tome 2 : le général Dourakine

Chapitre 25 - De Loumigny à Gromiline.

Le général Dourakine s'était donc mis en route pour la Russie, accompagné par Monsieur et Madame Dérigny et leurs enfants, Jacques et Paul. Après les premiers instants de chagrin causé par la séparation d'avec Elisette et Marcel, les visages s'étaient déridés, la gaieté était revenue, et Madame Dérigny, que le général avait placée dans sa berline avec les enfants, se laissait aller à son humeur gaie et riieuse.

Le général regrettait ses jeunes amis, dont il avait été le généreux bienfaiteur, était enchanté de changer de place, d'habitudes et de pays. Il n'était plus prisonnier, il retournait en Russie, dans sa patrie.

Il emmenait une famille aimable et charmante qui tenait de lui tout son bonheur, et dans sa satisfaction, il se prêtait à la gaieté des enfants et de leur mère adoptive.

Ils se sont arrêtés quelques jours à Paris, pas du tout en Allemagne, une semaine seulement à Saint-Pétersbourg, dont l'aspect majestueux, régulier et sévère n'a pas plu à aucun des compagnons de route du vieux général, puis deux jours à Moscou qui ont excité la curiosité et l'admiration.

Ils auraient bien voulu y rester, mais le général était impatient d'arriver avant les grands froids dans sa terre de Gromiline, près de Smolensk. Malheureusement, faute de chemin de fer, ils se sont mis dans la berline commode et spacieuse que le général avait amenée depuis Loumigny, près de Domfront.

Dérigny avait pris soin de garnir les nombreuses poches de la voiture avec des provisions et de vins de toute sorte, ce qui entretenait la bonne humeur du général. Dès que Madame Dérigny ou Jacques voyaient son front se plisser, sa bouche se contracter, son teint se colorer, ils proposaient un petit repas pour faire attendre ceux plus complets d'une auberge. Ce moyen innocent ne manquait pas son effet, mais les colères devenaient plus fréquentes. L'ennui gagnait le général.

Ce matin-là, ils s'étaient mis en route à six heures. Il était cinq heures du soir. Ils devaient dîner et coucher à Gjatsk qui se trouvait à mi-chemin de Gromiline, et ils ne devaient y arriver qu'entre dix-neuf et vingt heures.

Madame Dérigny avait essayé de l'égayer, mais cette fois, elle avait échoué. Jacques avait fait sur la Russie quelques réflexions qui devaient être agréables au général, mais son front restait plissé, son regard était ennuyé et mécontent. Enfin, ses yeux se ferment, et il s'est endormi, à la grande satisfaction de ses compagnons de route. Les heures s'écoulaient lentement pour eux. Le général Dourakine sommeillait toujours. Madame Dérigny se tenait près de lui dans une immobilité complète. En face étaient Jacques et Paul qui ne dormaient pas et qui s'ennuyaient.

Paul bâillait, Jacques étouffait avec sa main le bruit des bâillements de son frère. Madame Dérigny souriait et leur faisait des "chuuut" à voix basse. Paul voulait lui parler, et les "chuuut" de Madame Dérigny et les efforts de Jacques, entremêlés de rires comprimés, sont devenus si fréquents et si prononcés que le général s'éveille...

Général (Joseph Dourakine): Quoi ? Qu'est-ce ?

Pourquoi empêche-t-on cet enfant de parler ?

Pourquoi les empêche-t-on de remuer ?

Hélène (Madame Dérigny): Vous dormiez, Général, j'avais peur qu'il ne vous réveille...

G: Et quand je me serais éveillé, quel mal aurais-je ressenti ? On me prend donc pour un tigre, pour un ogre ? J'ai beau me faire doux comme un agneau, vous êtes tous frémissants et tremblants. Craindre quoi ? Suis-je un monstre, un diable ?

...

Madame Dérigny regardait le général en souriant, dont les yeux brillaient d'une colère mal contenue...

F: Mon bon Général, il est bien juste que nous vous tourmentions le moins possible, que nous respections votre sommeil...

G: Laissez donc ?, je ne veux pas de tout cela, moi.

Jacques, pourquoi empêchais-tu ton frère de parler ?

J: Général, parce que j'avais peur que vous ne vous mettiez en colère. Paul est petit, il a peur quand vous vous fâchez... il oublie alors que vous êtes bon et, comme en voiture il ne peut pas se sauver ni se cacher, il me fait trop pitié...

...

Le général devenait fort rouge, ses veines se gonflaient, ses yeux brillaient. Madame Dérigny s'attendait à une explosion terrible, lorsque Paul, qui le regardait avec inquiétude, lui dit en joignant les mains...

P: Monsieur le général, je vous en prie, ne soyez pas rouge, ne mettez pas de flammes dans vos yeux, ça fait si peur ? C'est que c'est très dangereux, un homme en colère... il crie, il bat, il jure. Vous vous rappelez quand vous avez tant battu Tédime ? Après, vous étiez bien honteux. Voulez-vous qu'on vous donne quelque chose pour vous amuser ? Une tranche de jambon, ou un pâté, ou du malaga ? Papa en a mis plein les poches du siège...

...

À mesure que Paul parlait, le général redevenait calme. Il a fini par sourire et même par rire de bon cœur. Il a pris Paul pour l'embrasser, lui passe amicalement la main sur la tête...

G: Pauvre petit ? C'est qu'il a raison. Oui, mon ami, tu dis vrai, je ne veux plus me mettre en colère, c'est trop vilain...

P: Que je suis content ? Est-ce pour tout de bon ce que vous dites ? Il ne faudra donc plus avoir peur de vous ? On pourra rire, causer, remuer les jambes ?

G: Oui, mon garçon, mais quand tu m'ennuieras trop, tu iras sur le siège avec ton papa...

P: Merci, Général... c'est très bon à vous de dire cela. Je n'ai plus peur du tout...

...

G: Nous voilà tous contents alors. Seulement, ce qui m'ennuie, c'est que nous allons si doucement... Hé ?
Dérigny, mon ami, faites donc tourner ces cylindres, nous avançons comme des tortues ?

Jean-Jacques D: Mon général, je le fais bien, mais ils ne me comprennent pas mon français ?

G: Sapristi ? Que vous êtes drôle, là ?
Appuyez simplement sur le champignon ?

...

Dérigny répétait avec force son appui puisqu'il conduisait à la grâce de Dieu. Le général se frottait les mains et il riait. Avec la bonne humeur est revenu l'appétit, et Dérigny ou le chauffeur passait vers Jacques des tranches de pâté, de jambon, des membres de volailles, des gâteaux, des fruits, une bouteille de bordeaux... bref, un véritable repas...

G: Merci, mon ami, vous n'avez rien oublié. Ce petit hors-d'oeuvre nous fera attendre le dîner... mais ne quittez pas la route ?

...

Dérigny, qui comprenait le malaise de sa femme et de ses enfants, pressait pour qu'ils arrivent à Gjatsk à dix-neuf heures, au mieux, comme prévu.

L'auberge était mauvaise avec des canapés étroits et durs en guise de lits, deux chambres pour les voyageurs, un dîner médiocre, des chandelles pour tout éclairage. Le général allait et venait, les mains derrière lui. Il soufflait, il lançait des regards terribles.

Dérigny ne lui parlait pas, de crainte d'amener une explosion, mais pour le distraire, il causait avec sa femme...

F: Le général ne sera pas bien sur ce canapé, et si nous en attachions deux ensemble pour élargir le lit ?

...

Le général se retourne d'un air furieux.

Dérigny s'empresse de répondre...

D: Quelle folie, ma chère ? Le général, ancien militaire, est habitué à de couches bien autrement dures et mauvaises. Crois-tu qu'à Sébastopol, il ait toujours un lit à sa disposition ? La terre pour lit, un manteau pour couverture. Et nous autres, pauvres Français ? La neige pour matelas, le ciel pour couverture ? Le général est de force et d'âge à supporter bien d'autres privations ?

...

Le général était redevenu radieux et souriant...

G: C'est ça, mon ami ? Bien répondu. Ces pauvres femmes n'ont pas idée de la vie militaire...

D: Et surtout de la vôtre, mon Général, mais Hélène vous soigne parce qu'elle vous aime et qu'elle souffre de vous voir mal établi...

G: Madame Dérigny, ne vous tourmentez pas pour moi. Je serai bien, très bien. Dérigny couchera près de moi sur l'autre canapé, et vous, vous vous établirez, avec les enfants, dans la chambre à côté. Voici le dîner servi, à la guerre comme à la guerre ?

G: Mangeons ce qu'on nous sert. Dérigny, envoyez-moi mon coursier...

...

Dérigny ne tarde pas à ramener Stéphane, qui était aussi engagé à ce que le moteur de la voiture tourne bien rond du départ à leur arrivée. Le général lui a donné ses ordres en russe et lui recommandait de bien soigner Dérigny, sa femme et ses enfants, et de deviner leurs désirs...

G: S'ils manquent de quelque chose par ta faute, je te ferai donner cinquante coups de bâton en arrivant à Gromiline. Va-t-en ?

S: Oui, Votre Excellence...

...

Stéphane s'empressait d'exécuter les ordres du général, à cause de la langue et avec toute l'intelligence russe, il organisait si bien le repas et le coucher des Dérigny, qu'ils se sont trouvés mieux pourvus que leur maître.

Le général était content du dîner mesquin, satisfait du coucher dur et étroit. Il s'est couché tout habillé et il a dormi d'un somme depuis vingt-et-une heures jusqu'à six heures le lendemain.

...

Dérigny était comme toujours le premier levé et prêt à faire son service. Le général déjeunait avec du thé, une terrine de crème, six kalatch, un espèce de pain-gâteau que mangent les paysans, et demandait à Dérigny si sa femme et ses enfants étaient levés...

D: Tout prêts pour repartir, mon Général...

Monsieur Stéphane vient de me le confirmer...

G: Faites-les déjeuner et allez vous-même déjeuner, mon ami, nous partirons ensuite...

D: C'est fait, mon général. Stéphane a déjeuné avant votre réveil...

G: Ha ?, ha ?, ha ? Les cinquante coups de bâton ont fait bon effet, à ce qu'il paraît...

D: Quels coups de bâton, mon Général ? Personne ne lui en a donné ?

G: Non, mais je les lui ai promis si vous ou les vôtres manquez de quelque chose...

D: Oh ?, mon Général ?

G: Oui, mon ami, c'est comme ça que nous menons nos domestiques russes ?

D: Et... permettez-moi de vous demander, mon Général, en êtes-vous mieux servi ?

G: Très mal, mon cher, horriblement ? On ne les tient qu'avec des coups de bâton ?

D: Il me semble, mon Général, si j'ose vous dire ma pensée, qu'ils servent mal parce qu'ils n'aiment pas ça et ils ne s'attachent pas à cause des mauvais traitements...

G: Bah ?, bah ? Ce sont des bêtes brutes qui ne comprennent rien...

D: Il me semble, mon Général, qu'ils comprennent bien la menace et la punition...

G: Certainement, c'est parce qu'ils ont peur...

D: Ils comprendraient aussi bien les bonnes paroles et les bons traitements, et ils aimeraient leur maître comme je vous aime, mon Général...

G: Mon bon Dérigny, vous êtes si différent de ces Russes grossiers ?

D: À l'apparence, mon Général, mais pas au fond...

G: C'est possible... nous en parlerons plus tard...
à présent, partons. Appelez Hélène et vos enfants ?

...

Tout était prêt. Chacun a pris sa place dans la berline. Le temps était magnifique, et le général de bonne humeur, mais pensif. Ce que lui avait dit Dérigny lui revenait en mémoire, et son bon cœur lui faisait entrevoir la vérité. Il se proposait d'en causer à fond avec lui quand il serait établi à Gromiline, et il chassait ces pensées qui l'ennuyaient, avec une aile de volaille et une demi-bouteille de bordeaux.

...

Chapitre 26 - Arrivée à Gromiline.

Après une journée fatigante, ennuyeuse, animée seulement par les quelques demi-colères du général, ils arrivent à vingt-deux heures au château de Gromiline. Plusieurs hommes barbus se précipitaient vers les portières et aidaient le général, engourdi, à descendre de la voiture. Ils baisèrent ses mains en l'appelant Batiouchka (père). Puis les femmes et les enfants sont venus à leur tour, en ajoutant des exclamations et des protestations.

Le général saluait, remerciait, souriait. Madame Dérigny et les enfants suivaient de près. Dérigny avait voulu retirer de la voiture les effets du général, mais une foule de mains s'étaient précipitées pour faire la besogne. Dérigny les laissait faire et il rejoint le groupe, autour duquel se bouscullaient les femmes et les enfants de la maison, répétant à voix basse "Frantsousse" (Français) et examinaient avec curiosité la famille Dérigny.

Le général leur dit quelques mots, après lesquels deux femmes ont couru dans un corridor sur lequel donnaient les chambres à coucher. Deux autres se précipitaient dans un passage qui menait à l'office et aux cuisines...

G: Mon ami, accompagnez votre femme et vos enfants dans les chambres que je vous ai fait préparer par Stéphane...

...

G: On vous apportera votre souper, et quand vous serez bien installés, on vous mènera dans mon appartement, et nous prendrons nos arrangements pour demain et les jours suivants...

D: À vos ordres, mon Général ?

...

Ils ont suivi un domestique auquel le général avait donné ses instructions en russe. Les enfants, à moitié endormis à l'arrivée, s'étaient éveillés par le bruit, la nouveauté des visages, des costumes...

P: C'est drôle, Jacques, que tous les hommes ici soient des sapeurs ?

J: Ce ne sont pas des sapeurs, ce sont les paysans du général ?

P: Mais pourquoi sont-ils tous en robe de chambre ?

J: C'est leur manière de s'habiller... tu en as vu tout le long de la route, ils étaient tous en robe de chambre de drap bleu avec des ceintures rouges. C'est très joli, bien plus joli que les blouses de chez nous...

...

Ils arrivent aux chambres qu'ils devaient occuper et que Vassili, l'intendant, avait fait arranger du mieux possible. Il y en avait trois, avec des canapés en guise de lits, des coffres pour ranger les effets, une table par chambre, des chaises et des bancs...

J: Elles sont jolies nos chambres, seulement, je ne vois pas de lits. Où dormirons-nous ?

...

D: Que veux-tu, mon enfant ? , s'il n'y a pas de lits, nous nous arrangerons des canapés... il faut savoir s'arranger avec ce que nous trouvons...

...

Monsieur et Madame Dérigny se sont mis immédiatement à l'ouvrage, et quelques minutes après ils avaient donné aux canapés une apparence de lits. Paul s'était endormi sur une chaise. Jacques bâillait, tout en aidant son père et sa mère à défaire les malles et à en tirer ce qui était nécessaire pour la nuit.

Ils se sont couchés dès que cette besogne a été terminée, et ils ont dormi jusqu'au lendemain. Toutefois, Dérigny, avant de se coucher, cherchait à arriver jusqu'au général, qu'il a eu de la peine à trouver dans la foule de chambres et de corridors qu'il traversait. Il a fini pourtant par arriver à l'appartement du général, qui se promenait dans sa grande chambre à coucher, d'assez mauvaise humeur. Quand il entre, le général s'arrête en croisant les bras...

G: Je suis contrarié, furieux, d'être venu ici. Ces gens n'entendent rien à mon service, ils se précipitent comme des fous et des imbéciles pour exécuter mes ordres qu'ils n'ont pas compris. Je ne trouve rien de ce qu'il me faut. Votre auberge de l'Ange-gardien était cent fois mieux montée que mon Gromiline. J'ai pourtant six-cent-mille roubles de revenu ? À quoi me servent-ils ?

D: Mais, mon Général, quand on arrive après une longue absence, c'est toujours ainsi. Nous arrangerons tout cela, mon Général... dans quelques jours vous serez installé comme un prince...

G: Alors ce sera vous et votre femme qui m'installerez,
car mes gens d'ici ne comprennent pas ce que
je leur demande...

D: C'est la joie de vous revoir qui les trouble,
mon Général. Il n'y a peut-être pas longtemps
qu'ils savent votre arrivée ?

G: Je crois bien ? Je n'avais pas écrit... c'est
Stéphane qui m'a annoncé...

D: Mais alors, mon Général, les pauvres gens ne sont pas
coupables, ils n'ont pas eu le temps de préparer quoi
que ce soit...

G: Pas seulement mon souper, que j'attends encore.
En vérité, cela est trop fort ?

D: C'est pour qu'il soit meilleur, mon Général, c'est
pour que les viandes soient bien cuites, qu'on vous
les fait attendre...

G: C'est ça, vous avez réponse à tout, vous...
et je vous en remercie, mon ami...

...

G: Parce que vous avez fait passer ma colère.
Et comment êtes-vous installés, vous et les vôtres ?

D: Très bien, mon Général, nous avons tout ce
qu'il nous faut...

...

V: Votre Excellence est servie...

...

Vassili venait d'ouvrir les deux battants de la porte
voisine. Le général passe dans la salle à manger, suivi
de Dérigny, qui le sert à table alors que cinq ou
six domestiques étaient là pour aider au service...

G: Ha ?, ha ?, ha ?

...

G: Voyez donc, Dérigny, les visages étonnés de ces gens, parce que vous me servez à boire...

D: Pourquoi donc, mon Général ? C'est plus simple que je vous épargne la peine de vous servir vous-même...

G: Ils considèrent ce service comme une familiarité choquante, et ils admirent ma bonté de vous laisser faire...

...

Le souper a longuement duré parce que le général avait faim et qu'on lui a servi une douzaine de plats.

Le général refaisait connaissance avec la cuisine russe, et paraissait satisfait.

Pendant que le général retenait Monsieur Dérigny, et après avoir couché les enfants, Madame Dérigny examinait le mobilier. Elle voit avec consternation qu'il lui manquait des choses de la plus absolue nécessité. Pas une cuvette, pas une terrine, pas une cruche, pas un verre, aucun ustensile de ménage, sauf un vieux seau oublié dans un coin.

Après avoir cherché, fureté partout, le découragement la saisit. Elle s'assied sur une chaise, pense à son auberge de l'Ange-gardien, si bien tenue, si bien pourvue de tout... puis à sa sœur Elisette, à son beau-frère Marcel, au bon curé, aux privations qu'auraient à supporter les enfants, à son pays... et enfin, elle pleure.

Quand Dérigny revient après le coucher du général, il la trouve qui pleurait encore. Elle lui dit la cause de son chagrin.

Dérigny la console, l'encourage, lui promet que dès le lendemain, elle aurait les objets les plus nécessaires, que sous peu de jours, elle n'aurait rien à envier à l'Ange-gardien. Enfin, il lui témoigne tant d'affection, de reconnaissance pour son dévouement à Jacques et à Paul, et il montre tant de gaieté, de confiance dans l'avenir, qu'elle en rit avec lui de son accès de désespoir et qu'elle se couche gaiement. Elle prend la chambre entre celle des enfants et celle de son mari, pour être plus à leur portée... la porte restant ouverte.

...

Tous étaient fatigués, et tous ont dormi tard dans la matinée, excepté Monsieur Dérigny qui conservait ses habitudes militaires et qui était près du général à l'heure accoutumée. Son exactitude a plu au général...

G: Mon ami, aussitôt que je serai prêt et que j'aurai déjeuné, je vous ferai voir le château, le parc, le village, les bois, enfin... tout ?

D: Je vous remercie, mon Général, je serai très content de connaître Gromiline qui me paraît être une superbe propriété...

G: Oui, pas mal, pas mal... vingt-mille hectares de bois, dix-mille de terre à labour, vingt-mille de prairie. Oui, c'est une jolie terre... quatre-mille paysans, deux-cents chevaux, trois-cents vaches, vingt-mille moutons et une foule d'autres bêtes.
Oui, c'est bien...

...

Dérigny souriait...

G: Pourquoi riez-vous ? Croyez-vous que je sois un menteur, que j'exagère, que j'invente ?

D: Oh, non ?, mon Général ? Je souriais de l'air indifférent avec lequel vous comptiez vos richesses...

G: Et comment voulez-vous que je dise ? Faut-il que je rie comme un sot, que je cabriole comme vos enfants, que je fasse semblant de me croire pauvre ?

D: Pas du tout, mon Général... vous avez dit on ne peut mieux, et c'est moi qui suis un sot d'avoir ri...

G: Non, Monsieur, vous n'êtes pas un sot, et vous savez très bien que vous ne l'êtes pas. Ce que vous en dites, c'est pour me calmer comme on calme un fou furieux ou un enfant gâté. Je ne suis pas un fou, Monsieur, ni un enfant... J'ai soixante-quatre ans, et je n'aime pas qu'on me flatte. Et je ne veux pas qu'un homme comme vous se donne tort pour excuser un sot comme moi. Oui, Monsieur, vous n'avez pas besoin de faire une figure de l'autre monde et de sauter comme un homme piqué par une tarentule.

Je suis un sot, c'est moi qui vous le dis, et je vous défends de me contredire... et je vous ordonne de me croire. Et vous êtes un homme de sens, d'esprit, de cœur et de dévouement. Et je veux encore que vous me croyiez, et que vous ne me preniez pas pour un imbécile qui ne sait pas juger les hommes ni se juger lui-même...

D: Mon général, si je ne vous dis pas tout ce que j'ai dans le cœur de reconnaissance et de respectueuse affection, c'est parce que je sais combien vous détestez les remerciements...

...

G: *Oui, oui, mon ami, je sais, je sais. Dites qu'on me serve ici mon déjeuner et allez vous-même manger un morceau...*

...

Dérigny est allé exécuter les ordres du général. Puis il entre dans son appartement, y trouve sa femme et ses enfants dormant d'un profond sommeil.

Il court rejoindre le général, dont il ne voulait pas exercer la patience.

...

Chapitre 27 - Dérigny devient tapissier.

Quand Madame Dérigny s'est réveillée, elle se trouvait seule. Les enfants dormaient encore, et son mari n'était pas là. N'ayant pour tout ustensile de toilette qu'un seau d'eau, elle s'arrangeait de son mieux, cherchant à écarter les pensées pénibles de la veille et à mettre toute sa confiance dans l'intelligence et le bon vouloir de son excellent mari.

Effectivement, quand il est revenu de sa tournée avec le général, il apportait à sa femme une foule d'objets utiles et nécessaires qu'il avait su demander et obtenir...

H: Mais comment as-tu fait pour avoir tout ça ?

D: J'ai fait des signes, et ils m'ont compris.

Ils sont intelligents tout de même, et ils paraissent de braves gens...

...

Quand les enfants se sont réveillés, leur déjeuner était prêt. Ils lui ont fait honneur et ils ont été enchantés des améliorations de leur mobilier.

...

Quelques semaines passent ainsi. Jacques et Paul commençaient à apprendre le russe et même à dire quelques mots. Les enfants des domestiques les suivaient partout et les regardaient avec curiosité.

Un jour, Jacques et Paul se sont habillés en russe.

Quels cris de joie ?

Ils s'appelaient tous pour les regarder, et tous ont accouru et ont entouré les deux bambins en donnant des signes de satisfaction. À la grande surprise de Paul, ils sont venus l'un après l'autre leur serrer les mains, comme s'ils étaient des princes. Les petits Français, protégés et grandis par la faveur du général, leur semblaient des êtres supérieurs, et ils éprouvaient de la reconnaissance de l'abandon de l'habit français pour celui typiquement russe...

P: Pourquoi donc nous serrent-ils les mains comme ça ?

J: Pour nous remercier d'être habillés comme eux et d'avoir l'air de nous faire Russes...

P: Mais je ne veux pas être Russe, moi, je veux être Français comme toi, Papa, Maman, tante Elisette et mon ami Marcel ?

J: Sois tranquille, tu resteras Français. Avec nos habits russes, nous avons l'air d'être Russes, mais seulement l'air ?

P: Bon ? Sans quoi, j'aurais remis ma veste ou ma blouse de Loumigny...

...

Pendant qu'ils parlaient, un grand mouvement se faisait dans la cour. Un coursier à cheval venait d'arriver.

Les domestiques s'empressaient autour de lui.

Les petits Russes se sont mis à courir pour avoir des nouvelles. Jacques et Paul les suivent et comprennent que ce coursier précédait d'une heure Madame Papofski, la nièce du Général Comte Dourakine.

Elle venait passer quelque temps chez son oncle avec ses huit enfants. On est allé prévenir le général qui a été contrarié de cette visite, et il a appelé Dérigny...

G: Allez, mon ami, avec Vassili, pour arranger des chambres à tout ce monde. Huit enfants ?, si ça a du bon sens de m'amener cette marmaille ? Que veut-elle que je fasse de ces huit polissons ? Des brisetouts, des criards ? Sapristi ?, j'étais tranquille, ici, je commençais à m'habituer à tout ce qui y manque... vous, votre femme et vos enfants me suffisaient grandement, et voilà cette invasion de sauvages qui vient me troubler et m'ennuyer ? Mais il faut les recevoir, puisqu'ils arrivent. Allez, mon ami, allez vite tout préparer ?

D: Mon Général, oserais-je vous demander de vouloir bien venir m'indiquer les chambres que vous désirez leur voir occuper ?

G: Ça m'est égal ? Mettez-les où vous voudrez ? La première porte qui vous tombera sous la main...

D: Pardon, mon Général, cette dame est votre nièce, et à ce titre, elle a droit à mon respect. Je serais désolé de ne pas lui donner les meilleurs appartements... ce qui pourrait bien arriver, puisque je ne connais pas parfaitement les chambres du château...

G: Allons, puisque vous le voulez, je vous accompagne... marchez devant pour ouvrir les portes...

...

Vassili suivait, fort étonné de la condescendance du comte, qui daignait visiter lui-même les chambres de la maison.

Ils arrivent devant une porte à deux battants, la première du corridor qui donnait dans la salle à manger.

G: En voici une... elle en vaudra une autre... ouvrez ?
Il doit y avoir trois ou quatre chambres qui se suivent et qui ont chacune leur porte dans le corridor...

...

Dérigny ouvre, malgré la vive opposition de Vassili, que le général fait taire par quelques mots énergiques. Le général entre, fait quelques pas dans la chambre, regarde autour de lui d'un oeil étincelant de colère, et se tourne vers Vassili... (Bien sûr, les échanges verbaux sont directement traduits...)

G: Tu ne voulais pas me laisser entrer, animal, parce que tu voulais me cacher que toi et les tiens vous êtes des voleurs, des gredins. Que sont devenus tous les meubles de ces chambres ? Et les rideaux ? Pourquoi les murs sont-ils tachés comme si l'on y avait logé un régiment de Cosaques ? Pourquoi les parquets sont-ils coupés, percés, comme si l'on y avait établi une bande de charpentiers ?

Vassili: Votre Excellence sait bien que... le froid... l'humidité... le soleil...

G: ... Emportent les meubles, arrachent les rideaux, graissent les murs, coupent les parquets ?
Ah ?, coquin, tu te moques de moi, je crois ?
Ah ?, tu me prends pour un imbécile ? Attends, je vais te faire voir ce que je comprends et que j'ai plus d'esprit que tu ne penses ?

...

G: Dérigny ?, allez dire que l'on donne cent coups de bâton à ce coquin, ce voleur, qui a osé enlever mes meubles, habiter mes chambres avec sa bande de brigands-domestiques et qui ose mentir avec une impudence digne de sa scélérateuse ?

D: Pardon, mon Général, si je ne vous obéis pas tout de suite, mais nous avons besoin de Vassili pour préparer des chambres, Madame Papofski va arriver et nous n'avons rien de prêt...

G: Vous avez raison, mon ami, mais quand tout sera prêt, menez-le à l'intendant en chef auquel vous recommanderez de lui donner cent coups de bâton bien appliqués ?

D: Oui, mon Général, je n'y manquerai pas...

...

Il réplique... bien résolu à n'en pas dire un mot et à tâcher de faire révoquer l'arrêt.

Ils continuent ainsi la visite des chambres, et les trouvent toutes plus ou moins salies et dégarnies de meubles. Dérigny réussit à calmer la fureur du général en lui promettant d'arranger les plus propres avec ce qui lui restait de meubles et de rideaux...

D: Si vous voulez bien m'envoyer du monde, mon Général, dans une demi-heure ce sera fait...

Le général se tourne alors vers Vassili...

G: Va chercher tous les domestiques, amène-les tout de suite au Français, et ayez bien soin d'exécuter ses ordres en attendant les cent coups de bâton que j'ai chargé Dérigny de te faire administrer, voleur, coquin, animal ?

Vassili, pâle comme un mort et tremblant comme une feuille, court exécuter les ordres de son maître. Il ne tarde pas à revenir suivi de vingt-deux hommes, tous empressés d'obéir au Français, favori de Monsieur le Comte. Dérigny, qui se faisait déjà passablement comprendre en russe, commençait par rassurer Vassili sur les cent coups de bâton qu'il redoutait. Vassili jurait que c'était l'intendant en chef qui avait occupé et sali les belles chambres et qui en avait emporté les meubles pour garnir son logement habituel...

V: Moi, Monsieur le Français, je vous jure que je n'ai pris que quelques meubles gâtés dont l'intendant n'avait pas voulu. Demandez-le-lui ?

D: C'est bon, mon cher, ceci ne me regarde pas. Je ferai mon possible pour que le général vous pardonne... quant au reste, vous vous arrangez avec l'intendant...

...

Ils ont commencé le transport des meubles. En moins d'une demi-heure, tout était prêt... les rideaux étaient aux fenêtres, les lits faits, les cuvettes, les verres, les cruches en place. C'était fini, et Madame Papofski n'arrivait pas.

Le général allait et venait, admirait l'activité, l'intelligence de Dérigny et de sa femme, qui avaient réussi à donner à cet appartement un air propre, presque élégant, et à le rendre fort commode et d'un aspect agréable. On avait assigné deux chambres aux enfants et aux bonnes, des canapés devaient leur servir de lits.

Madame Papofski devait avoir un bon et large lit que Dérigny avait fabriqué pour sa femme avec l'aide d'un menuisier. Matelas, oreillers, traversins, couvertures, tout avait été composé et exécuté par Dérigny et sa femme. Jacques et Paul aidaient. Et quand le général a vu ce lit...

G: Qu'est-ce ? Où a-t-on trouvé ça ? C'est à la française, cent fois mieux que le mien.
Qui est-ce qui a fait ça ?

Un domestique: Les Français, Votre Excellence...
ils se sont fait des lits pour chacun d'eux ?

G: Comment, Dérigny, c'est vous qui avez fabriqué tout ça ? Mais, mon cher, c'est superbe, c'est charmant. Je vais être jaloux de ma nièce, en vérité ?

D: Mon Général, si vous en désirez un, ce sera bientôt fait, en nous y mettant ma femme et moi.
Et travaillant pour vous, mon Général, nous le ferons bien meilleur et bien plus beau ?

G: J'accepte, mon ami, j'accepte avec plaisir. On vous donnera tout ce que vous voudrez et l'on vous aidera autant que vous voudrez. Mais... que diantre arrive-t-il donc à ma nièce ? Le coursier est ici depuis plus d'une heure... il y a longtemps qu'elle devrait être arrivée. Nikita, va en sa direction pour savoir ce qui est arrivé...

Nikita est parti comme un éclair. Le général continuait son inspection et il a été de plus en plus satisfait des inventions de Dérigny qui avait dévalisé son propre appartement au profit de Madame Papofski.

...

Chapitre 28 - Madame Papofski et ses enfants.

Le général finissait la revue des appartements, quand on entendait des cris et des vociférations qui venaient de la cour...

G: Qu'est-ce que c'est ? Dérigny, vous qui êtes leste, courez voir ce qu'il y a, mon ami... quelque malheur arrivé à ma nièce ou à ses marmots probablement. Je vous suivrai d'un pas moins accéléré...

...

Dérigny est parti. Les domestiques russes avaient déjà disparu. On entendait leurs cris se joindre à ceux de leurs camarades. Le général pressait le pas autant que le lui permettaient ses nombreuses blessures, son embonpoint excessif et son âge avancé, et le château était grand, la distance longue à parcourir. Personne ne revenait. Le général commençait à souffler, à s'irriter, quand Dérigny arrive...

D: Ne vous alarmez pas, mon Général... il n'y a rien de grave. C'est la voiture de Madame Papofski qui vient d'arriver, et personne dedans ?

G: Et vous appelez ça rien de grave ? Que vous faut-il de mieux ? Ils sont tous tués, c'est évident ?

D: Pardon, mon Général... la voiture n'est pas brisée... rien n'indique un accident. Le coursier pense qu'ils seront tous descendus et que le chauffeur est parti avant qu'on lui en donne l'ordre...

...

G: C'est un imbécile. Amenez-le-moi, que je lui parle...

...

Pendant que le général continuait à se diriger vers le perron et la cour, Dérigny est allé à la recherche du coursier. Tout le monde était groupé autour de la voiture, et personne ne répondait à l'appel de Dérigny. Il parvient enfin jusqu'à la portière ouverte près de laquelle se tenait le coursier, et il voit avec surprise un petit enfant étendu tout de son long sur une des banquettes et dormait profondément. Il se retire immédiatement pour rendre compte au général de ce nouvel incident...

G: Que le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose ?

...

Le général s'avancait toujours vers le perron. Il le descend, approche de la voiture, parle au coursier, écarte la foule à coups de canne, pas très fortement, mais suffisant pour les tenir tous hors de sa portée alors que les gamins s'enfuient à une distance considérable...

G: C'est vrai... voilà un petit bonhomme qui dort paisiblement ? Dérigny, mon cher, je crois que le coursier a raison... On aura laissé l'enfant dans la voiture parce qu'il dormait. Ma nièce est sur la route avec les sept enfants et les femmes...

...

Le général donne des ordres pour qu'on aille au-devant de Madame Papofski.

Rassuré sur le sort de sa nièce, il se met à rire de bon cœur de la figure qu'elle devait faire, à pied, sur la grand-route avec ses enfants et ses gens....

G: Dites donc, Dérigny, j'ai envie d'aller au-devant d'eux, dans la berline, pour les voir barboter dans la poussière. La bonne histoire ?, la voiture partie, eux sur la route, criant, courant, appelant. Ma nièce doit être furieuse, je la connais, et je la vois d'ici, battant les enfants, poussant ses gens, etc..

...

La berline du général entrainait dans la cour. Le chauffeur allait prendre les ordres de son maître, lorsque de nouveaux cris se font entendre...

G: Eh bien ? Qu'y a-t-il encore ? Faites taire tous ces braillards, c'est insupportable ? On n'entend que des cris depuis une heure ?

...

L'intendant, armé, se mettait en mesure de chasser tout le monde, lorsqu'un nouvel incident est venu expliquer les cris que le général voulait faire cesser.

Un lourd fourgon apparaît au tournant de l'avenue, tellement chargé de monde qu'il ne pouvait avancer qu'au pas. Le général regardait ébahi, devinant que ce fourgon contenait, outre sa charge accoutumée, tous les voyageurs de la berline...

G: Sapristi ? Voilà un tour de force ? C'est plein à ne pas y passer une souris. Ils se sont tous fourrés dans le fourgon des domestiques. Ha, ha, ha ?, quelle entrée ? Les pauvres ? ...

G: La tête de ma nièce qui paraît à une porte ?
Sapristi ?, comme elle crie ? Furieuse, furieuse ?

...

Et le général se frottait les mains comme il en avait l'habitude quand il était très satisfait, et il riait aux éclats. Il a voulu rester sur le perron pour voir se vider cette arche de Noé. Le fourgon arrive et s'arrête devant le perron. Madame Papofski ne voyait pas son oncle... elle pousse à droite, à gauche, tout ce qui lui faisait obstacle, descend du fourgon avec l'aide de son coursier... À peine est-elle à terre qu'elle applique deux vigoureuses gifles sur les joues rouges et suantes de l'infortuné...

Madame Papofski: Sot animal, coquin ? je t'apprendrai à me planter là, à courir en avant sans tourner la tête pour me porter secours. Je prierai mon oncle de te faire donner cent coups de bâton ?

Le coursier: Veuillez m'excuser, Maria Péetrovna, j'ai couru d'après votre ordre ? Vous m'aviez commandé de courir sans m'arrêter, aussi vite que possible ?

P: Tais-toi, insolent, imbécile ? Tu vas voir ce que mon oncle va faire. Il te fera mettre en pièces ?

...

G: Pas du tout, mais pas du tout, ma nièce...
Je ne ferai ni ne dirai rien, car je vois ce qui en est. Non, je me trompe. Je dis et j'ordonne que l'on emmène le coursier dans la cuisine, qu'on lui donne un bon dîner et de la bière...

...

Madame Papofski se voit embarrassée...

P: Comment, vous êtes là, mon oncle ? Je ne vous voyais pas... Je suis si contente, si heureuse de vous voir, que j'ai perdu la tête. Je ne sais ce que je dis, ce que je fais ? J'étais si contrariée d'être en retard ? J'avais tant envie de vous embrasser ?

...

Et Madame Papofski se jette dans les bras de son oncle, qui a reçu le choc assez froidement et qui lui rendait à peine les nombreux baisers qu'elle déposait sur son front, ses joues, ses oreilles, son cou, ce qui lui tombait sous les lèvres...

P: Approchez, mes enfants, venez baiser les mains de votre oncle, de votre bon oncle, qui est si bon, si courageux, si aimé de vous tous ?

...

Et, saisissant ses enfants un à un, elle les pousse vers le général, qu'ils abordaient avec terreur...

Le dernier petit que l'on venait de réveiller et de sortir de la berline s'est mis à crier, à se débattre...

Yvane: Je ne veux pas. Il me battra, il me fouettera, je ne veux pas l'embrasser ?

...

La mère a pris l'enfant, lui pince le bras et lui dit à l'oreille...

P: Si tu n'embrasses pas ton oncle, je te fouette jusqu'au sang ?

...

Le pauvre petit retient ses sanglots et tend au général sa joue baignée de larmes. Son grand-oncle le prend dans ses bras, l'embrasse et lui dit en souriant...

G: Non, enfant, je ne te battrai pas, je ne te fouetterai pas ? Qui est-ce qui t'a dit ça ?

J: C'est Maman et Sonushka. Vrai, vous ne me fouetterez pas ?

G: Non, mon ami, au contraire, je te gâterai...

J: Alors vous empêcherez maman de me fouetter ?

G: Je crois bien, sois tranquille ?

...

Le général pose Yvane à terre. Il se secoue pour se débarrasser des autres enfants qui tenaient ses bras, ses jambes, qui sautaient après lui pour l'embrasser, et offrant le bras à sa nièce...

G: Venez, Maria Pétrovna, venez dans votre appartement. C'est arrangé à la française par mon brave Dérigny que voici... Il a été aidé par sa femme et ses enfants. Ils ont des idées et ils sont adroits comme le sont tous les Français. C'est une bonne et honnête famille pour laquelle je demande vos bontés...

...

P: Comment donc, mon oncle, je les aime déjà, puisque vous les aimez. Bonjour, Monsieur Dérigny, nous serons bons amis, n'est-ce pas ?

...

Elle avait un sourire forcé et un regard méfiant.
Dérigny la salue respectueusement sans répondre...

P: Venez donc, mes enfants, vous allez faire attendre votre oncle. Sonushka, marche à côté de ton oncle pour le soutenir...

G: Merci, bien obligé, je marche tout seul... je ne suis pas encore tombé en enfance. Dérigny ne me met ni lisières ni bourrelet...

P: Ah ?, mon oncle, comme vous êtes drôle ?
Vous avez tant d'esprit ?

G: Vraiment ?, c'est drôle ce que j'al dit ?
Je ne croyais pas avoir tant d'esprit...

P: Ah ?, mon oncle ?, vous êtes si modeste ?
Vous ne connaissez pas la moitié, le quart de vos vertus et de vos qualités ?

...

G: Probablement, car je ne m'en connais pas. Mais assez de sottises. Expliquez-moi comment vous avez laissé échapper votre voiture, et pourquoi vous vous êtes entassés dans ce fourgon comme une troupe de comédiens...

...

Les yeux de Madame Papofski se sont allumés, mais elle se contient et répond en riant...

P: N'est-ce pas, mon cher oncle, que c'était ridicule ?
Vous avez dû rire en nous voyant arriver...

G: Ha, ha, ha ? Je crois bien que j'ai ri... et j'en ris encore, et j'en rirai toujours... surtout de votre colère contre le pauvre coursier qui a reçu ses deux gifles d'un air si étonné... c'est qu'elles étaient données de main de maître... on voit que vous en avez l'habitude...

P: Que voulez-vous, mon oncle, il faut bien avec huit enfants, une masse de bonnes et de domestiques ? Que peut faire une pauvre femme séparée d'un mari qui l'abandonne, sans protection, sans fortune ? Je suis bien heureuse de vous avoir, mon oncle, vous m'aidez à arranger...

G: Vous n'avez pas répondu à ma question, ma nièce... pourquoi votre voiture est-elle arrivée avant vous ?

P: Pardon, mon bon oncle, pardon... je suis si heureuse de vous voir, de vous entendre, que j'oublie tout. Nous étions tous descendus pour nous reposer et marcher un peu, car nous étions dix dans la voiture. J'avais aussi fait descendre le chauffeur. Mon second fils, Jégor, a imaginé de casser une branche dans le bois... et figurez-vous qu'il n'a eu d'autre idée que de frapper ce pauvre chauffeur qui se reposait... Pour en échapper, il est simplement monté dans la voiture et il est parti. J'ai alors fouetté Jégor, et puis nous nous sommes tous entassés avec les enfants et les bonnes dans le fourgon des domestiques, et nous avons été pris de lenteur parce que le moteur peinait. J'ai fait pousser le fourgon dans les montées par les domestiques, mais ces imbéciles se fatiguaient et ils tombaient sur la route... il y en a même un qui est resté quelque part sur le chemin. Il arrivera plus tard...

...

Le général se retourne vers ses domestiques, donne des ordres pour que l'on aille au plus vite à la recherche de ce pauvre garçon...

P: Ah ?, mon cher oncle ? Comme vous êtes bon ?
Vous êtes admirable ?

...

Le général quitte alors le bras de sa nièce...

G: Assez, Maria Péetrovna... je n'aime pas
les flatteurs et je déteste les flatteries.
Voici votre appartement... entrez, je vous suis...

...

Madame Papofski a rougi. Elle entre et se trouve en face de Madame Dérigny et des enfants qui achevaient les derniers embellissements dans la chambre de la nièce du général. Madame Dérigny la salue, et Jacques et Paul ont fait leur petit salut.

Madame Papofski leur jette un regard hautain, fait une légère inclinaison de tête et passe. Le général, mécontent du froid accueil fait à ses favoris, fait un demi-tour, se dirige sans prononcer un seul mot vers la porte de la chambre, et après avoir fait à Madame Dérigny et à ses deux enfants signe de le suivre, il sort en fermant la porte après lui.

Il retrouve alors dans le corridor les huit enfants de Madame Papofski, rangés contre le mur...

G: Que faites-vous donc là, les enfants ?
Sonushka: Mon oncle, nous attendons que Maman nous permette d'entrer...

G: Comment, imbéciles ?, vous ne pouvez pas entrer sans permission ?

Mitineka: Oh non ?, mon oncle, Maman serait en colère...

G: Que fait-elle quand elle est en colère ?

Jégor: Elle nous bat, elle nous tire les cheveux...

G: Attendez, mes amis, je vais vous faire entrer, moi; suivez-moi et ne craignez rien... Jacques et Paul, faites l'avant-garde des enfants... vous aiderez à les établir chez eux...

...

Le général avance jusqu'à la porte qui donnait dans l'appartement des enfants, et les fait tous entrer, puis il va vers la porte qui communique avec la chambre de sa nièce, l'entrouvre et lui dit à très haute voix...

G: Ma nièce, j'ai amené les enfants dans leurs chambres. Je vais leur envoyer les bonnes, et je ferme cette porte pour que vous ne puissiez entrer chez eux qu'en passant par le corridor ?

P: Non, mon oncle ? Je vous en prie, laissez cette porte ouverte ? Il faut que j'aie les voir, les corriger quand j'entends du bruit. Jugez donc, mon oncle, une pauvre femme sans appui, sans fortune ? ... Je suis seule pour les élever ?

G: Ma chère amie, ce sera comme je le dis, sans quoi, je ne vous viens en aide d'aucune manière. Et, si pendant votre séjour ici, j'apprends que vous avez fouetté, maltraité vos enfants ou vos femmes, je vous en témoignerai mon mécontentement... dans mon testament ?

P: Mon bon oncle, faites comme vous voudrez... soyez sûr que je ne...

Trr, trr, trr...

La clé a tourné dans la serrure, qui se trouve fermée. Madame Papofski, la rage dans le cœur, réfléchit pourtant aux six-cent-mille roubles de revenu de son oncle, à sa générosité bien connue, à son âge avancé, à sa corpulence, à ses nombreuses blessures.

Ces souvenirs la calment, lui rendaient sa bonne humeur, et elle commence sa toilette. On ne lui avait pas interdit de faire enrager ses femmes de chambre... les deux qui étaient présentes n'ont reçu que sottises et menaces en récompense de leurs efforts pour bien faire, mais à leur grande surprise et satisfaction, elles n'ont pas reçu ni gifles ni égratignures.

...

Chapitre 29 - Premier démêlé.

Les enfants Papofski regardaient avec surprise Jacques et Paul, car ni l'un ni l'autre ne leur baisaient les mains, ne leur faisaient de saluts jusqu'à terre... ils se tenaient droits et dégagés, les regardant avec un sourire...

Mitineka: Mon oncle, qui sont donc ces deux garçons qui ne disent rien ?

G: Ce sont les petits Français, deux excellents enfants, le grand s'appelle Jacques, et l'autre Paul.

Sonushka: Pourquoi ne nous baisent-ils pas les mains ?

G: Parce que vous êtes de petits sots et qu'ils ne baisent que la main de leurs parents...

J: Et la vôtre, Général ??

S et M: Ils parlent français ?, ils savent le français ?

G: Je crois bien, et mieux que vous et moi ?

Pavloska: Est-ce que je peux jouer avec eux, mon oncle ?

G: Tant que tu voudras, mais je ne veux pas qu'on les tourmente. Allons, soyez sages, les enfants... voilà vos bonnes qui apportent les malles. Je m'en vais, soyez prêts pour dîner dans une heure ?

...

Le général est sorti après leur avoir caressé les joues, tapoté amicalement la tête, et après avoir recommandé aux bonnes d'envoyer les enfants au salon dans une heure...

M: Jouons ?

S: À quoi allons-nous jouer ?

M: Au cheval. Dis donc toi, le grand, va nous chercher une corde...

J: Pour quoi faire ? La voulez-vous grande ou petite, grosse ou mince ?

M: Très grande et très grosse. Dépêche-toi, cours vite ?

...

Jacques ne courait pas, mais il est allé tranquillement chercher une corde telle qu'on lui demandait.

Il n'était pas trop content du ton impérieux de Mitineka, mais c'étaient les neveux du général, et il a cru devoir obéir sans répliquer.

Pendant qu'il faisait sa commission, Yégor, l'un d'entre eux, âgé de huit ans, s'approche de Paul et lui dit...

J: Mets-toi à quatre pattes, que je monte sur ton dos, tu seras mon cheval...

...

Paul était fort complaisant. Il s'est mis à quatre pattes... Yégor saute sur son dos et lui dit d'aller vite, très vite. Paul avance aussi vite qu'il pouvait...

J: Plus vite, plus vite ? Vous autres, fouettez mon cheval, qu'il aille plus vite ?

...

Les trois frères ont saisi chacun une petite baguette et se sont mis à frapper Paul. Le pauvre petit a voulu se relever, mais tous se sont jetés sur lui et l'obligeaient à rester à quatre pattes.

Paul criait et appelait Jacques à son secours... par malheur, Jacques était loin et ne pouvait l'entendre. Jégor était toujours à cheval sur son dos...

J: Au galop ? Ah ?, tu es un mauvais cheval, rétif ?
Fouettez, frères ? Fouettez ?

...

Les cris de Paul ont enfin été entendus par Madame Dérigny. Elle accourt, se précipite dans la chambre, culbute Jégor, repousse les autres et arrache de leurs mains son pauvre Paul terrifié...

H: Méchants enfants, mon pauvre Paul ne jouera plus avec vous ?

S: Vous êtes une impertinente, et je demanderai à mon oncle de vous faire fouetter ?

...

Madame Dérigny pousse un éclat de rire, qui irrite encore plus les quatre aînés. Elle emmène Paul sans répondre. Jacques revenait avec la corde... effrayé de voir pleurer son frère, il a cru que Madame Dérigny l'emmenait pour le punir...

J: Maman, Maman, pardonne à ce pauvre Paul ?
Laisse-le jouer avec les neveux du général ?

...

Mais, quand il a su de Maman Dérigny pourquoi elle l'emmenait, et que Paul lui raconte la méchanceté de ces enfants, il a voulu, dans son indignation, porter plainte au général...

Et Maman Dérigny l'en a empêché...

H: Il ne faut pas tourmenter le général de nos démêlés, mon petit Jacques. Ne jouez plus avec ces enfants mal élevés, et Paul n'aura pas à en souffrir...

J: Ils n'auront pas la corde ?

...

Jacques embrasse Paul et en suivant Maman Dérigny...

J: T'ont-ils fait bien mal, ces méchants, mon pauvre Paul ?

P: Non, pas trop, mais tout de même, ils tapaient fort quand Maman est arrivée... et puis j'étais fatigué. Le garçon que les autres appelaient Jégor était lourd, et je ne pouvais pas aller vite à quatre pattes...

...

Jacques console son frère de son mieux, aidé de Maman Dérigny. Elle était occupée à réparer le désordre de leurs chambres, que Dérigny avait dépouillées pour rendre plus commodes celles de Madame Papofski et de ses enfants. Ils couraient à la recherche de Dérigny, qui courait de son côté pour trouver les objets nécessaires au coucher et à la toilette de sa femme et de ses enfants...

J: Voilà Papa, je le vois qui traverse la cour avec d'énormes paquets. Par ici, Maman, par ici, Paul...

...

Et tous trois se dépêchent d'aller le rejoindre...

J: Que portes-tu donc, Papa ?

- D: Des oreillers et des couvertures pour nous, mon cher enfant, nous n'en avons plus, j'avais donné les nôtres à la nièce du général et à ses enfants...
- P: Papa, il faut tout leur reprendre, ils sont trop méchants, ils m'ont battu, ils m'ont fait aller si vite que je ne pouvais plus respirer. Yégor était si lourd, que j'étais éreinté...
- D: Comment ?, déjà ? Ils ont joué au maître à peine arrivés ? C'est un vilain jeu, auquel il ne faudra pas vous mêler à l'avenir, mes pauvres chers enfants...
- J: C'est ce que nous disait Maman tout à l'heure. Si j'avais été là, Paul n'aurait pas été battu, car je serais tombé sur eux à coups de poing et je les aurais tous rossés...
- D: Tu aurais fait là une jolie équipée, mon cher enfant ? Battre les neveux du général ? Ça aurait été une mauvaise affaire pour nous. Le général a été fort mécontent, et avec raison. N'oublie pas qu'il ne faut jamais agir avec ses supérieurs comme avec ses égaux, et qu'il faut savoir supporter avec patience ce qui nous vient d'eux...
- J: Mais, Papa, je ne peux pas laisser maltraiter mon pauvre Paul ?
- D: Certainement non, mon brave Jacques... tu l'aurais emmené avant qu'on l'ait maltraité, et comme tu es fort et résolu, tu les aurais facilement vaincus sans les battre...
- J: C'est vrai, Papa... une autre fois, je ferai comme tu dis. Dès qu'ils contrarieront Paul, je l'emmènerai...
- D: C'est très bien, mon Jacques...

...

Papa Dérigny lui avait dit cela en lui serrant la main...

P: Papa, je ne veux plus aller avec ces méchants...

H: C'est ce que tu pourrais faire de mieux, mon chéri, mais nous oublions que votre Papa est horriblement chargé, et nous sommes là les mains vides sans lui proposer de l'aider...

D: Merci, ma bonne Hélène, ce que je porte est trop lourd pour vous tous...

H: Nous en prendrons une partie, mon ami...

D: Mais non, laissez-moi faire...

...

Jacques et Paul, sur un signe et un sourire de Maman Dérigny, se jettent sur un des paquets, et parviennent, après quelques efforts et des rires joyeux, à l'arracher des mains de leur père...

"Encore", leur dit Hélène en les encourageant du sourire et en s'emparant du paquet, qu'elle emporte en courant dans l'appartement.

Une nouvelle lutte, gaie et amicale, s'engage entre le père et les enfants. Ceux-ci attaquaient vaillamment les paquets. Le père les défendait mollement, voulant donner à ses enfants le plaisir du triomphe. Jacques et Paul ont réussi à en soustraire chacun un, et tous trois suivent Maman Dérigny dans leur appartement. Ils se sont mis à l'oeuvre si activement, que le désordre des lits a été vite réparé... seulement, il fallait attendre quelques jours pour avoir les bois de lit que Dérigny était obligé de fabriquer lui-même, et pour la vaisselle, qu'il fallait acheter à la ville voisine, située à seize kilomètres de Gromiline.

Leurs arrangements venaient d'être terminés lorsque le général entre. Sa face rouge, ses yeux ardents, son front plissé, ses mains derrière le dos indiquaient une colère violente, mais comprimée...

G: Dérigny...

D: Mon Général ?

G: Votre femme, vos enfants... Argh ? Pourquoi cherches-tu à te sauver, Jacques ? Reste ici... pourquoi as-tu peur si tu es innocent ?

J: J'ai peur, Général, parce que je devine ce que vous voulez dire... vous êtes fâché et je sens que je ne peux pas me justifier...

G: Que crois-tu que je te reproche ?

J: Vous m'accusez, Général, ainsi que Paul et ma pauvre maman, d'avoir manqué de respect aux enfants de madame votre nièce...

G: Ah ??? C'est donc vrai, puisque tu le devines si bien...

J: Non, mon Général, c'est faux ?

G: Comment, c'est faux ? Je suis donc un menteur, un calomniateur ?

J: Non, non, mon bon, mon cher Général ?, mais... je ne veux rien dire... Papa m'a dit que c'était mal de vous tourmenter en rapportant sur vos neveux et de vos nièces...

...

Le général se tourne vers Dérigny.

Son visage a pris une expression plus douce, son regard est devenu affectueux...

G: Merci, mon brave Dérigny, de ménager mon mauvais caractère... et toi, Jacques, merci de ce que tu m'as dit et de ce que tu m'as caché. Mais je te prie de me raconter sincèrement ce qui s'est passé et de m'expliquer pourquoi ma nièce est si furieuse...

...

Jacques a hésité...

J: Pardon, Général... J'aimerais mieux ne rien dire... Vous seriez fâché peut-être... ou bien vous ne me croiriez pas et alors c'est moi qui me fâcherais, et ce ne serait pas bien...

G: Ah ?, tu te fâcherais ? Et que ferais-tu ? Tu me gronderais, tu me battrais ?

J: Non, Général... je ne commettrais pas une si mauvaise action, mais en moi-même, je serais en colère contre vous, je ne vous aimerais plus pendant quelques heures et ce serait très mal, car vous avez été si bon pour Papa, Maman, Paul et moi que je serais honteux ensuite d'avoir pu vivre quelques heures sans vous aimer...

...

Le général se sentait attendri, et il lui caresse la joue...

G: Tu m'aimes donc réellement malgré mes humeurs, mes colères, mes injustices ?

J: Oh oui ?, Général, beaucoup, beaucoup...

...

Jacques a pris la main du Général pour la serrer en guise de compassion...

J: Nous vous aimons tous beaucoup ?

G: Mes bons amis ?, et moi aussi je vous aime ?

Vous êtes mes vrais, mes seuls amis, sans flatterie et avec un véritable désintéressement. Je vous crois, je me fie à vous et je veux votre bonheur ?

...

Le général, de plus en plus attendri, essuyait ses yeux d'une main, et de l'autre continuait à caresser les joues de Jacques. La porte s'entrouvrait doucement, et la tête de Yégor est apparue...

Y: Mon oncle, Maman vous fait demander de lui envoyer tout de suite le petit Français et la mère, pour les faire fouetter devant elle...

...

Le général se retourne... son visage devint flamboyant...

G: Entre ?

...

Yégor entre...

G: Dis à ta mère que, si elle s'avise de toucher à un seul de mes Français, qui sont mes amis, mes enfants... entends-tu ?, mes... en... fants ? Je la ferai fouetter elle-même devant moi, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus de peau sur le dos. Va, petit gredin, petit menteur, va rejoindre tes scélérats de frères et sœurs...

G: Et prenez garde à vous si j'apprends qu'on ait maltraité mes petits amis Jacques et Paul, on aura affaire à moi ?

...

Jégor se retire effrayé et tremblant. Il court dire à sa mère, à ses frères et à ses sœurs ce qu'il venait d'entendre de la bouche de son oncle.

Madame Papofski a pleuré de rage, et ses enfants sentaient d'effroi. Après quelques minutes données à la colère, Madame Papofski se souvient des six-cent-mille roubles de revenu de son oncle... elle réfléchit et se calme...

P: Écoutez-moi, mes enfants, je veux que vous soyez doux, complaisants et même aimables pour ces Français. Si l'un de vous leur dit ou leur fait la moindre injure, leur cause la moindre contrariété, je le fouette sans pitié, et vous savez comme je fouette quand je suis fâchée ?

...

Les enfants ont frémi de peur et ils promettent de ne jamais contrarier les petits Français...

P: Et quand vous les verrez, vous leur demanderez pardon, entendez-vous ?

"Oui, Maman", qu'ils ont répondu en chœur...

P: Et quand vous causerez avec votre oncle, vous lui direz chaque fois que vous aimez tous ces Français...

"Oui, Maman", répétaient les huit voix ensemble...

P: C'est bien. Allez-vous-en...

...

Les enfants sont allés dans leur chambre, et ils se sont regardés quelque temps sans parler...

Anouchka détestait ces Français. Trois autres aussi, et la plus grande leur demande de faire le silence au cas où leur mère les écouterait avec le risque qu'ils en couraient. Et Jégor pense qu'il leur faudra tout de même se venger. Mitineka propose de voir cela plus tard.

...

Chapitre 30 - Les Papofski se dévoilent.

Pendant que Madame Papofski donnait à ses enfants des conseils de fausseté et de platitude, conseils dont ses enfants ne devaient guère profiter, comme on le verra plus tard, le général calmait Dérigny qui était hors de lui à la pensée des mauvais traitements qu'auraient pu souffrir sa femme et son enfant sans l'intervention du bon général auquel il racontait, sur son ordre, ce qui s'était passé entre ses enfants et ceux de Madame Papofski...

G: Ne vous effrayez pas, mon ami... je connais ma nièce, je m'en méfie... je ne la crois pas, et si l'un de vous avait à se plaindre de Maria Péetrovna ou de ses enfants, je les ferais tous partir dans la matinée. Je sais pourquoi ils sont venus à Gromiline. Je sais que ce n'est pas pour moi, mais pour mon argent, et ils n'auront rien. Mon testament est fait, il n'y a rien pour eux. Je ne suis pas si sot que j'en ai l'air. Je connais les amis et les ennemis, les bons et les mauvais. Au revoir, ma bonne Madame Dérigny, au revoir, mes bons petits Jacques et Paul. Venez, Dérigny, le dîner doit être servi, c'est vous qui êtes mon majordome... Nous ne pouvons nous passer de vous. Vous reviendrez ensuite dîner et causer avec votre excellente femme et vos chers enfants...

...

Le général est sorti, suivi de Dérigny. Ils se rendent au salon où ils trouvent la nièce avec ses quatre aînés, qui attendaient. Les quatre autres âgés de six, cinq, quatre et trois ans mangeaient encore dans leur chambre. Le général entre en fronçant les sourcils. Il offre pourtant le bras à sa nièce et la conduit dans la salle à manger. Madame Papofski était embarrassée. Elle ne savait quelle attitude prendre. Elle regardait son oncle du coin de l'oeil. Quand le potage a été mangé, elle a pris bravement son parti et se hasardait à dire...

P: Ah ?, mon oncle ? Comme j'ai ri quand Yégor m'a fait votre commission... vous êtes si drôle, mon oncle ? Vous avez dit des choses si amusantes ?

G: Elles étaient trop vraies pour vous paraître amusantes, qu'il me semble, Maria Pétrovna. Ce que Yégor vous a dit, je le ferais ou je le ferai... cela dépend de vous...

...

Madame Papofski s'est prise d'un rire qui étouffait sa colère et la comprimait avec peine...

P: Ah ?, mon oncle, vous avez cru ce que vous a dit ce niais de Yégor... il est bête, il n'a rien compris de ce que je disais...

G: Mais moi, j'ai bien compris et je le répète... Malheur à celui qui touchera à un cheveu de mes Français ?

...

P: Mais, mon oncle, Yégor a dit très mal ?

J'avais dit que vous m'envoyiez vos bons Français pour voir fouetter une de mes femmes qui a été impertinente. Vous, mon oncle, vous ne faites presque jamais fouetter, vous êtes si bon ? Alors je croyais que cela les amuserait de venir voir ça avec moi...

...

Le général la regarde avec étonnement et mépris.

Le mensonge était si grossier qu'il se sentait blessé de l'opinion qu'avait sa nièce de son esprit. Il la regarde encore un instant avec des yeux étincelants de colère, mais un regard jeté sur la figure inquiète et suppliante de Dérigny lui a rendu son calme...

G: Parlons d'autre chose, ma nièce... comment se porte votre soeur Natalia ?

P: Très bien, mon oncle, toujours bien...

G: Je la croyais souffrante depuis la mort de son mari...

P: Pas du tout, mon oncle, elle est gaie, elle s'amuse, elle danse, elle n'y pense plus...

G: Pourtant, son voisin, Monsieur Nassofkine m'a écrit il y a quelques jours, il me dit qu'elle pleurait sans cesse et qu'elle ne voyait personne...

P: Non, mon oncle, ne croyez pas ça. Ce Nassofkine ment toujours, vous savez...

G: Et les enfants de Natalia ?

P: Toujours insupportables, détestables...

G: Nassofkine m'écrit que la fille aînée, qui a quinze ans, Natasha, est charmante et parfaite, et que les deux autres, Alexandre et Michel, sont aussi bien que Natasha...

...

P: Comme il ment ? Tous affreux et méchants ?

G: C'est singulier ? Je vais écrire à Natalia Péetrovna de venir ici avec ses trois enfants, je veux les voir ?

P: N'écrivez pas, mon oncle, ça vous donnera de la peine pour rien, elle ne viendra pas...

G: Pourquoi ne viendrait-elle pas ? Étant jeune, elle m'aimait beaucoup...

P: Ah ? , mon oncle, vous croyez cela ? Vous êtes trop bon, vraiment. Elle sait que vous ne voyez pas beaucoup de monde, elle aura peur de s'ennuyer, et puis elle veut marier sa fille, elle n'a pas le sou... alors, elle veut attraper quelque richard, vieux et laid...

G: Tout juste ? Je suis là, moi ? Riche, vieux et laid. Elle me fera la cour, et je doterai sa fille...

...

Madame Papofski a pâli et frissonne... elle tremble pour l'héritage, et elle n'a pas pu dissimuler son trouble. Le général la regardait en dessous... Il était rayonnant de la peur visible de cette nièce qu'il n'aimait pas, et de l'heureuse idée de faire venir l'autre soeur, dont il avait conservé le souvenir doux et agréable, et qui, par discrétion sans doute, ne demandait pas à venir à Gromiline.

Madame Papofski continuait à dissuader son oncle de faire venir Madame Dabrovine. Le général a eu l'air de se rendre à ses raisonnements, et le dîner s'achevait assez gaiment. Madame Papofski était satisfaite d'avoir évincé sa soeur, dont elle redoutait la grâce, la bonté et le charme.

Le général était enchanté du tour qu'il préparait à Madame Papofski et du bien qu'il pouvait faire à Madame Dabrovine. Madame Papofski avait été polie et charmante pour Dérigny, auquel elle prodiguait les louanges les plus exagérées...

P: Comme vous découpez bien, Monsieur Dérigny ?
Vous êtes un maître d'hôtel parfait ? ... Comme Monsieur Dérigny sert bien ? C'est un trésor que vous avez là, mon oncle ? Il voit tout, il sert tout le monde ? Comme je serais heureuse de l'avoir chez moi ?

G: Il est probable que vous n'aurez jamais ce bonheur, ma nièce...

P: Pourquoi, mon ami ? Il est si jeune et si fort ?

G: Et moi, je suis si vieux, si gros et si usé ?

P: Ah ? , mon oncle, comme vous êtes méchant ?
Comment pouvez-vous dire... ?

G: Mais... puisque vous dites que vous pourrez avoir Dérigny parce qu'il est jeune et fort ? C'est donc après la mort de votre vieil oncle que vous comptez l'avoir ? Non, non, ma chère... mon brave, mon bon Dérigny n'est ni pour vous ni pour personne. Il est à moi, à moi seul... après moi, il sera à lui-même, à son excellente femme et à ses enfants...

...

Madame Papofski se mordait les lèvres et n'a plus parlé. Après le dîner, le général est allé se promener.

Toute la bande Papofski le suivait.

Sonushka, sur un signe de sa mère, marchait auprès de son oncle, cherchant à animer la conversation...

S: Mon oncle... mon oncle ?? Comme j'aime les Français ?

...

Le général ne répondait pas...

S: Mon oncle, j'aime vos petits Français. Ils sont si bons, si complaisants ? Je voudrais toujours jouer avec eux...

G: Mais eux ne voudront pas jouer avec vous, parce que vous êtes querelleurs, méchants et menteurs...

S: Ah ?, mon oncle ? C'est Yégor qui a été méchant, mais nous ne le laisserons plus faire...

G: Assez, assez, ma pauvre Sonushka... tu as bien répété ta leçon. Parlons d'autre chose. Aimes-tu ta tante Natalia Pétronna ?

S: Mon oncle... pas beaucoup...

G: Pourquoi ?

S: Parce qu'elle est toujours triste. Elle pleure toujours depuis que mon oncle a été tué à Sébastopol. Elle ne veut voir personne, alors c'est très ennuyeux chez elle...

G: Et ses enfants ?

S: Mon oncle, ils sont ennuyeux aussi, parce qu'ils sont toujours avec ma tante, et ce n'est pas amusant...

G: Ah ?, ils sont toujours avec leur mère ? Et pourquoi cela ? Est-ce qu'elle les retient près d'elle ?

S: Oh, non ?, mon oncle, au contraire, elle veut toujours qu'ils s'amuse, qu'ils sortent... ce sont eux qui veulent rester...

G: Sont-ils laids, ses enfants ?

S: Oh, non ?, mon oncle... Natacha est très jolie, mais elle est toujours si mal mise ? Ma tante est si pauvre ? Les autres sont jolis aussi...

G: Ah ?, ah ?

...

Et il continuait sa promenade. Le soir, il demandait à sa nièce si l'odeur du tabac lui serait désagréable...

P: Pas du tout, mon oncle, au contraire ? Je l'aime tant ? Je me souviens si bien comme vous fumiez quand j'étais petite ? J'aimais tant ça à cause de vous ?

...

Le général la regarde d'un air moqueur, et il se met à fumer jusqu'au moment où, le sommeil le gagnant, il s'est endormi dans son fauteuil. Les enfants sont allés se coucher. Madame Papofski est allée frapper à la porte de Dérigny, qu'elle trouvait à sortir de table, car ils mangeaient chez eux, d'après les ordres du général, qui avait voulu qu'on les serve à part et dans leur appartement...

H: Entrez ?

...

Madame Dérigny avait rougi lorsqu'elle a vu entrer Madame Papofski.

Monsieur Dérigny a fait un mouvement de surprise...

Jacques et Paul ont dit un "Ah ?" et tous se levés...

P: Ne vous dérangez pas, ma bonne dame. Je serais si désolée de vous déranger ? Je viens vous dire combien mes enfants sont fâchés d'avoir fait pleurer, sans le vouloir, votre petit garçon. Je les ai bien grondés. Ils ne recommenceront plus. Comme ils sont charmants, vos enfants ? Il faut absolument que je les embrasse ?

...

Madame Papofski s'approche de Jacques et de Paul, qui reculaient et cherchaient à éviter le contact de Madame Papofski, mais Dérigny les fait avancer et ils ont été obligés de se laisser embrasser...

P: Charmants ? Adieu, Monsieur Dérigny, adieu ma chère Madame Dérigny. Dites demain matin à mon oncle que je trouve vos enfants charmants...

...

Elle se retire ensuite en souriant, et laissait les Dérigny étonnés et indignés...

H: En voilà une qui est fausse ? Ne dirait-on pas qu'elle nous aime et nous veut du bien ? ... C'est incroyable ? Croit-elle que j'aie déjà oublié sa froideur et ses menaces ?

D: Est-ce qu'elle réfléchit seulement à ce qu'elle dit ? Elle voit les bontés du général pour nous. Elle comprend qu'elle ne pourra pas nous perdre dans son esprit, que notre appui pourra lui être utile auprès de son oncle, qu'elle voudrait piller et dépouiller... alors elle change de tactique...

D: Elle nous fait la cour au lieu de nous maltraiter...

P: Papa, je n'aime pas cette dame, elle a l'air
méchante... tout à l'heure, quand elle m'embrassait...
j'ai cru qu'elle allait me mordre...

...

Papa Dérigny sourit, regarde sa femme qui riait bien
franchement, et embrasse Paul...

D: Elle ne te mordra pas tant que le général sera là,
mon enfant...

P: Et si le général s'en allait ?

D: Dans ce cas, elle nous ferait tout le mal
qu'elle pourrait, mais le général ne s'en ira pas
sans nous emmener...

J: Mais si le général venait à mourir, Papa ?

D: Que Dieu nous préserve de ce malheur, mon enfant ?
Dans ce cas, nous partirions de suite ?

H: Le bon Dieu ne permettra pas que cet excellent
général meure sans avoir le temps de se reconnaître.
N'ayez pas de si terribles pensées, mes chers
enfants... ayons confiance en Dieu, toujours si bon
pour nous. Espérons pour le mieux, et remplissons
notre devoir jour par jour, sans songer à un avenir
incertain...

...

Et là, à peine après...

Toc, toc, toc...

... " Peut-on entrer ? "

Cela devait être une demi-douzaine de voix enfantines...

D: " C'est une nouvelle invasion de l'ennemi... " ...
Entrez ?

...

Les huit petits Papofski se précipitent dans la chambre, entourent Jacques et Paul, et les embrassent avec la plus grande tendresse...

" Pardonnez-nous ? ", s'écrient tous à la fois les quatre grands...

" Pardonnez-les ? " ajoutent les voix aigües des quatre plus jeunes...

...

Jacques et Paul, bousculés, étouffés, ennuyés, ne répondaient pas et cherchaient à se dégager des étreintes de ces faux amis... et Sonushka leur dit d'un air suppliant...

S: Je vous en prie, pardonnez-nous, sans quoi,
Maman nous fouettera...

J: Je vous pardonne de tout mon cœur, et Paul aussi...

P: Non, pas moi, je ne leur pardonnerai jamais...

Mitineka: Je vous supplie, petit Français,
pardonnez-nous...

P: Non, je ne veux pas...

J: Ce n'est pas bien, Paul, de ne pas pardonner
à ses ennemis. Tu vois que je pardonne, moi...

P: Je veux bien leur pardonner ce qu'ils m'ont fait,
à moi, mais ces méchants ont voulu faire battre
Maman, et je ne leur pardonnerai jamais cela ?

J: Mais puisqu'ils en sont bien fâchés...

P: Non, ils font semblant ?

...

Un concert de sanglots et de gémissements s'est fait entendre... les huit enfants pleuraient et se lamentaient...

" On va nous fouetter ? ", hurlaient-ils...

" Petit Français, nous te donnerons tout ce que tu voudras, pardonne-nous... "

...

P: Demandez pardon à Maman, si elle vous pardonne, je vous pardonnerai aussi...

...

Le groupe sanglotant se tourne alors vers Madame Dérigny, en joignant les mains et en demandant grâce...

H: Que Dieu vous pardonne comme je vous pardonne, pauvres enfants... et toi, Paul, ne fais pas le méchant et pardonne quand on te demande pardon...

P: Bon, je vous pardonne comme Maman...

" Merci, merci, nous vous aimerons beaucoup, Maman l'a ordonné. Adieu, Français, à demain. "

...

Les huit enfants ont fait force de saluts et révérences, et ils sont partis avec autant de précipitation qu'ils étaient entrés.

Dérigny, qui avait écouté et regardé en tournant sa moustache sans rien dire... lève les épaules et soupire...

D: Ces petits malheureux, comme ils sont élevés ?
Ce n'est pas leur faute s'ils sont méchants,
menteurs, calomniateurs, lâches, hypocrites ?
Ils sont terrifiés par leur mère...

J: Papa, est-ce qu'il faudra jouer avec eux quand ils nous le demanderont ?

D: Il faudra bien, mon Jacques, mais le plus rarement possible... et prends garde, mon petit Paul, de ne jamais aller avec eux sans Jacques...

P: Jamais, Papa, j'aurais trop peur...

...

Il était tard, ils sont allés se coucher.

...

Chapitre 31 - Le complot.

Un autre soir, Dérigny était près du général. Quelques jours s'étaient passés depuis l'arrivée de Madame Papofski, et tout avait marché le plus doucement du monde. Le général se frottait les mains et il riait... il méditait certainement une malice...

G: Dérigny, mon ami, je vous ai préparé de l'ouvrage...

D: Tant que vous voudrez, mon général, mon temps est tout à vous, et je ne saurais l'employer plus agréablement qu'à vous servir...

G: Toujours le même ? Toujours dévoué ? C'est que, voyez-vous, mon ami, j'attends du monde sous peu de jours, et il me faudra des lits à la française, des toilettes et un ameublement complet, et vous seul pouvez le faire...

D: Je suis prêt, mon Général. Que faut-il avoir ? Pour combien de personnes ?

G: Une femme, une jeune personne et deux garçons de dix et douze ans...

D: Combien de jours, mon Général, me donnez-vous pour tout préparer ?

G: Quinze jours et autant de monde que vous en demanderez...

D: Ce sera fait, mon Général...

G: Bravo ? Admirable ? Ne ménagez rien ? Que ce soit mieux que chez la Papofski ?

D: Mon général, pourrai-je aller à la ville acheter ce qu'il me faudra en vaisselle, meubles, etc. ?

...

G: Allez où vous voudrez, achetez ce que vous voudrez,
je vous donne carte blanche ?

D: Quelles sont les chambres qu'il faut arranger,
mon général ?

G: Les plus belles ? Celles qui étaient si abimées
et que j'ai fait remettre à neuf sous
votre direction. Et vous ne me demandez pas
pourquoi je vous donne tant de mal ?

D: Je ne me permettrais pas une pareille indiscretion,
mon Général...

G: C'est pour ma nièce...

...

Dérigny en a fait un saut en arrière... et le général riait
aux éclats...

D: Madame Papofski ? ?

G: Vous voilà ? C'est ça que j'attendais ? Le coup de
théâtre, les yeux écarquillés ? Le saut en arrière ?
La bouche ouverte ? Ah ?, ah ?, ah ?
Est-il étonné ? ... Eh bien, non, mon ami, je ne
vous ferais pas la malice de vous faire travailler
pour cette nièce méchante, hypocrite et rusée...
N'allez pas lui redire ça, au moins...

D: Il n'y a pas de danger, mon Général...

G: Bon ? C'est pour mon autre nièce, Natalia, qui était
bonne et aimante quand je l'ai quittée il y a
dix ans, et qui est encore, d'après le mal que m'en a
dit Maria Pétrouna, le très rare, mais vrai type
russe. Ses enfants doivent être excellents.

Je leur ai écrit à tous de venir. Et nous allons
avoir une entrevue charmante entre les deux sœurs.
La Papofski sera furieuse ? Elle ne sait rien.

...

G: Arrangez-vous pour qu'elle ne devine rien.

Faites travailler dans le village, et profitez des heures où elle sera sortie pour faire apporter les lits et les meubles dans le bel appartement.

J'irai voir tout ça, mais en cachette...

La bonne idée que j'ai eue là...

Ah ?, ah ?, ah ?, la bonne farce pour la Papofski ?

...

Dérigny et sa femme se sont mis à l'oeuvre dès le lendemain. Dérigny est allé à Smolensk acheter ce qui lui était nécessaire. Les menuisiers, les serruriers, les ouvriers de toute espèce ont été mis à sa disposition. Ils ont fabriqué des lits, des commodes, des tables, des fauteuils, des toilettes. Dérigny et sa femme ont remplacé les tapissiers qui manquaient. Le général allait et venait... il distribuait des gratifications et de l'eau-de-vie, encourageait et approuvait tout.

Les paysans travaillaient de leur mieux et bénissaient le Français qui leur valait la bonne humeur et les dons généreux de leur maître. Vassili était reconnaissant de l'humanité de Dérigny qui lui avait épargné les cent coups de bâton auxquels l'avait condamné le général dans un premier moment de colère, et dont il n'avait plus parlé. Il secondait Dérigny avec l'intelligence qui caractérise le peuple russe.

Avant les quinze jours, tout était terminé, les meubles mis en place, les fenêtres et les lits garnis de rideaux. Quand le général est allé visiter l'appartement destiné à Madame Dabrovine, il témoignait une joie d'enfant, admirant toute l'élégance des draperies, le joli et le brillant des meubles, la beauté des sièges.

Il s'est assis dans chaque fauteuil, examinait tous les objets de toilette, se frottait les mains, donnait une poignée d'argent à Vassili et aux ouvriers et, se tournant vers Dérigny et sa femme...

G: Quant à vous, mes amis, ce n'est pas avec de l'or que je reconnais votre zèle, votre activité, votre talent, ce serait vous faire injure. Non, c'est avec mon cœur que je vous récompense, avec mon amitié, mon estime et ma reconnaissance ? C'est que vous avez fait là un vrai tour de force, un coup de maître ? Merci, mille fois merci, mes bons amis ?

...

Le général leur serrait les mains...

G: Ah ? Maria Pétrouna ? Vous allez être punie de votre méchanceté ? Grâce à mes bons Dérigny, vous allez avoir une colère furieuse ? Et d'autant plus terrible que vous n'oserez pas me la montrer ? ... Quand donc ma petite Dabrovine arrivera-t-elle avec sa Natasha et ses deux garçons ? Je donnerais dix-mille, vingt-mille roubles pour qu'elle arrive au jourd'hui même...

...

Le général quitte l'appartement presque en courant, pour aller voir s'il ne voyait rien venir. Dérigny et sa femme étaient heureux de la joie du bon et malicieux général, et peut-être partageaient-ils un peu la satisfaction qu'ils laissaient éclater de la colère présumée de Madame Papofski.

Jacques et Paul, présents à cette scène, riaient et sautaient. Ils avaient habilement évité les prévenances hypocrites des petits Papofski, et ils avaient réussi à ne pas jouer une seule fois avec eux.

Quand ils les rencontraient, soit dans la maison, soit dehors, ils feignaient d'être pressés de rejoindre leurs parents, qui les attendaient, disaient-ils... et quand les petits Papofski insistaient, ils s'échappaient en courant avec une telle vitesse, que leurs poursuivants ne pouvaient jamais les atteindre.

Lorsque Jacques et Paul voulaient prendre leurs leçons et s'occuper tranquillement, ils s'enfermaient à double tour dans leur chambre avec Maman Dérigny, et tous riaient sous cape quand ils entendaient appeler, frapper à la porte. Madame Papofski profitait de toutes les occasions pour témoigner "son amitié", son admiration aux excellents Français de son bon oncle, et malgré la politesse respectueuse des Dérigny, elle se sentait démasquée et repoussée.

La conduite de son oncle l'inquiétait. Il l'évitait souvent, ne la recherchait jamais, lui lançait des mots piquants, moitié plaisants, moitié sérieux, qu'elle ne savait comment prendre. Deux ou trois fois, elle avait essayé de l'attendrissement, des pleurs. Le général l'avait chaque fois quittée brusquement et n'avait pas reparu de la journée. Alors elle changeait de manière et elle a pris en plaisantant les attaques les plus directes et les plus blessantes. Quelquefois, le général était pris d'accès de gaieté folle... il plaignait sa nièce de la vie ennuyeuse qu'il lui faisait mener.

*Il lui promettait du monde, des distractions...
et alors sa gaité redoublait, il riait, il se frottait
les mains, il se promenait en long et en large,
et dans sa joie, il courait presque.*

...

Chapitre 32 - Arrivée de l'autre nièce.

Le jour même où le général avait témoigné si ardemment le désir de voir arriver sa nièce Dabrovine, et où il était allé bien loin sur la grande route, espérant la voir venir, il aperçut un nuage de poussière qui annonçait un arrivage. Il s'arrête haletant et joyeux. Le nuage approchait. Bientôt, il pouvait distinguer une voiture venant vers lui à vive allure.

Quand elle a été assez près pour que ses signes soient aperçus, il agitait son mouchoir, sa canne, son chapeau, pour demander de s'arrêter. Le conducteur a ralenti devant le général alors qu'il s'approche de la portière et voit une femme encore jeune et charmante, en grand deuil... et près d'elle était une jeune personne d'une beauté remarquable avec deux jeunes garçons et encore une personne qui avait l'apparence d'une femme de chambre...

G: Natalie ? Ma nièce ?

N: Mon oncle ? C'est vous ?

...

Madame Dabrovine, car c'était bien elle, s'est élancée hors de la voiture et en se jetant au cou du général...

N: Oh ?, mon oncle ?, mon bon oncle ? Quel terrible malheur depuis que je ne vous ai vu ? Mon pauvre Dimitri ? Mon excellent mari ?, tué ?, tué à Sébastopol ?

...

Madame Dabrovine s'appuyait en sanglotant sur l'épaule de son oncle. Le général, ému de cette douleur si vive et si vraie, la serre dans ses bras et il s'est attendri avec elle...

G: Ma pauvre enfant ? Ma chère Natalie ? Pleure, mon enfant, pleure dans les bras de ton oncle, qui sera ton père, ton ami ? ... Pauvre petite ? Tu as bien souffert ?

N: Et je souffrirai toujours, mon cher oncle ? Comment oublierai-je un mari si bon, si tendre ? Et mes pauvres enfants ? Ils pleurent aussi leur excellent père, leur meilleur ami ? Mon chagrin augmente le leur et les désespère...

G: Laisse-moi embrasser les enfants, ma chère Natalie, ils m'ont oublié, mais moi, j'ai pensé bien souvent à vous tous...

N: Descends, Natasha, et vous aussi, Alexandre et Michel. Votre oncle veut vous embrasser...

...

Natasha sort de la berline et embrasse tendrement son vieil oncle, qu'elle n'avait pas oublié, malgré sa longue absence... Le général l'a embrassée à plusieurs reprises...

G: Laisse-moi te regarder, ma petite Natasha... Le portrait de ta mère ? Comme si je la voyais à ton âge ? ... Ma chère enfant ? Tu aimeras encore ton vieux gros oncle ? Tu l'aimais bien quand tu étais petite...

Natasha: Je l'aime encore et je l'aimerai toujours... surtout... si vous pouvez consoler un peu ma pauvre maman, qui est si malheureuse...

...

G: Je ferai ce que je pourrai, mon enfant ? ...
Et les autres, je veux aussi leur donner le baiser
paternel ?

...

Alexandre et Michel se laissèrent embrasser par
le général...

G: Y a-t-il de la place pour moi, mes enfants, dans
votre voiture ?

Natasha: Certainement, mon oncle ? Je me serrerai
avec Alexandre et Michel et vous serez près
de Maman...

...

Le général fait monter tout ce petit monde... puis
le général entre péniblement. Pour la première fois
depuis deux ans, un sourire anime le visage doux et
triste de Madame Dabrovine. Ce sourire est aperçu
par Natasha qui, dans sa joie, serre les mains de
son oncle en lui disant à l'oreille: "Elle a souri".

L'oncle sourit aussi et regarde avec tendresse sa nièce
et sa petite-nièce... et il demande à partir prestement.

Le général adresse une foule de questions à sa nièce et
aux enfants, et découvre malgré l'intention visible de
sa nièce de le lui dissimuler qu'ils étaient pauvres,
et que c'était par nécessité qu'ils vivaient toujours
à la campagne, aussi retiré que le permettait
leur nombreux voisinage.

À l'arrivée, le général annonce son Gromiline,
là où il les a vus pour la dernière fois...

Natalie Dabrovine: Et c'est là que j'ai été longtemps
heureuse près de vous avec mon pauvre Dimitri,
mon cher oncle...

G: Et c'est là, je l'espère, mon enfant, que tu vivras
désormais... tu y seras comme chez toi, et
je veux que tu y jouisses de la même autorité
que moi-même...

Natalie Dabrovine: Je n'abuserai pas de
votre permission, mon bon oncle ?

G: J'en suis bien sûr, et c'est pourquoi je te la donne,
mais tu en useras, je le veux. Ah ?, pas de
réplique ? Tu te souviens que je suis méchant
quand on me résiste...

...

Madame Dabrovine se penchait en souriant vers
son oncle et lui baisait la main.

Les yeux de Natasha brillèrent.
Sa mère avait encore souri.

Chapitre 32 - Le triomphe du général.

La voiture approchait maintenant du perron.
Des domestiques accouraient de tous côtés.
Madame Papofski, que ses enfants avaient avertie de l'approche d'une visite, s'était postée sur le perron pour voir descendre les invités du général.

" Enfin ? ", se disait-elle... " voici quelqu'un ?
Je ne serai plus toujours seule avec ce méchant vieux qui m'ennuie à mourir... "

Elle n'a pu retenir un cri de surprise en voyant le général sortir de cette vieille berline alors que sa corpulence remplissait la portière et masquait les personnes que contenait la voiture...

P: Comment mon oncle, vous là-dedans ?

G: Oui, Maria Pétrouna, c'est moi... Je vous amène du monde... devinez qui ?

P: Comment puis-je deviner, mon oncle ? Je ne connais aucun de vos voisins... vous n'avez jamais invité personne...

G: Ce ne sont pas des voisins, ce sont des amis que je vous amène, d'anciens amis, car vous n'êtes pas jeune, Maria Pétrouna...

...

Madame Papofski a beaucoup rougi et elle a voulu répondre, mais elle se mordait les lèvres et elle a attendu...

G: Voilà ? Voilà vos amis ?

...

Le général l'a contemplée un instant avec un sourire de triomphe... Il descend, puis il se tourne vers la portière, fait descendre sa petite-nièce...

Là, Madame Papofski n'a pas pu retenir un sourd gémissement... une pâleur livide a remplacé l'animation de son teint... elle chancela et s'appuie sur l'épaule de son oncle...

G: Vous voilà satisfaite ? J'avais raison de dire d'anciens amis ? J'aime cette émotion à la vue de votre sœur. C'est bien. Je m'y attendais...

...

Le général avait l'air rayonnant. Son triomphe était complet. Madame Papofski luttait contre un évanouissement. Elle voulait parler, mais sa bouche entrouverte ne laissait échapper aucun son. Elle a eu pourtant la pensée confuse que son trouble pouvait être interprété favorablement... cet espoir la ranimait, ses forces lui sont revenues, et elle s'approche de sa sœur tremblante...

P: Pardon, ma sœur, j'ai été si saisie ?

G: Avec malice. Et si heureuse ?

...

Madame Papofski hésite....

P: Oui, mon oncle, vous l'avez dit, si heureuse de voir cette pauvre Natalie...

G: Et chez moi encore. Cette circonstance a dû augmenter votre bonheur...

P: Certainement, mon oncle. Je suis... j'ai... je sens... la joie...

G: Eh ? Embrassez-vous ? Embrassez votre nièce, vos neveux, Maria Pétrouva et remettez-vous ?

...

Madame Papofski embrassait en frémissant sa soeur, sa nièce et ses neveux... Puis le général a pris le bras de Madame Dabrovine...

G: Viens, mon enfant... je te mène à ton appartement...
Suivez-nous, les enfants... et vous aussi,
Maria Pétrouva...

...

Le langage affectueux du général à Natalie occasionnait à Madame Papofski un nouveau frémissement.

Elle repoussait Natasha et ses frères, qui restaient un peu en arrière, et suivait machinalement.

Le général pressait le pas...

En arrivant près de la porte du bel appartement, il quittait le bras de Natalie...

La porte s'ouvre...

Dérigny, sa femme et ses enfants attendaient le général avec sa nièce à l'entrée de la porte...

G: Te voici chez toi, ma chère enfant, et je suis sûr que tu y seras bien, grâce à mon bon Dérigny que voici, à son excellente femme que voilà, et même à leurs enfants, mes deux petits amis, Jacques et Paul, qui ont travaillé comme des hommes. Je te les présente tous et je les recommande à ton amitié...

Natalie Dabrovine: D'après cette recommandation, mon oncle, vous devez être assuré que je les aimerai bien sincèrement, car ils vous ont sans doute donné des preuves d'attachement, pour que vous en parliez ainsi...

...

Et Madame Dabrovine a fait un salut gracieux à Monsieur Dérigny et à sa femme, puis elle s'approche de Jacques et de Paul qu'elle baise au front en leur disant...

N: J'espère, enfants, que vous serez bons amis avec les miens, qui sont à peu près de votre âge... vous leur apprendrez le français, ils vous apprendront le russe... ce seront des services que vous vous rendrez réciproquement...

G: Entrez, entrez tous ? Voyez ce qu'a fait Dérigny, en quinze jours de cet appartement sale et démeublé ?

...

Madame Papofski se précipite aussi dans la première pièce, qui était un joli salon ou une salle d'étude.

Rien n'avait été oublié... des meubles simples, mais commodes, une grande table de travail, un piano, une jolie tenture de perse à fleurs, des rideaux pareils, donnaient à ce salon un aspect élégant et confortable.

Madame Papofski restait immobile, regardait de tous côtés, pâlisait de plus en plus.

Madame Dabrovine examinait, d'un oeil triste et doux, les détails d'ameublement qui devaient rendre cette pièce si agréable à habiter... Quand elle a tout vu, elle s'approche de son oncle, les yeux pleins de larmes, en lui baisant la main...

N: Mon oncle, que vous êtes bons ? Oui, bien bon ?
Quels soins aimables ?

...

Natasha a couru à tous les meubles, elle avait tout touché, tout examiné... puis en terminant son inspection, elle vient se jeter au cou de son oncle et l'embrasse à plusieurs reprises en s'écriant...

Natasha: Que c'est joli, mon oncle, que c'est joli ?

Je n'ai jamais rien vu de si joli, de si commode. Nous resterons ici toute la journée, Maman et moi, et vous, mon oncle, vous viendrez nous y voir très souvent et très longtemps... vous fumerez là, dans ce bon fauteuil, près de cette fenêtre, d'où l'on a une si jolie vue, car je me souviens que vous aimez à fumer. Alexandre, Michel et moi, nous travaillerons autour de cette belle table... nous jouerons du piano, et notre pauvre maman sera là tout près de vous...

...

Madame Papofski se forçait à sourire...

P: Et moi, Natasha, où est ma place ?

...

Natasha était embarrassée et rougissante...

*Natasha: Pardon, ma tante, je ne pensais pas...
qu'il vous soit agréable... de... de....*

G: ... De sentir l'odeur du tabac ?

...

Le général en a bien profité en embrassant à son tour sa bonne et aimable petite-nièce, et en riant aux éclats...

Natasha: Merci, mon oncle... je l'avais oubliée...

...

Natasha lui a dit ça doucement à l'oreille en lui rendant son baiser...

*G: " Allons dans les chambres à coucher à présent.
Voici la tienne, mon enfant... "*

...

Nouvelle surprise, nouvelles exclamations, et fureur redoublée de Madame Papofski, qui comparait son appartement avec celui de la soeur qu'elle déteste. Natasha et ses frères couraient de chambre en chambre, admiraient, remerciaient. Quand ils ont su que tout était l'ouvrage des Dérigny, Natasha s'est jetée au cou de Madame Dérigny et elle a serré les mains de Monsieur Dérigny, pendant que les deux plus jeunes embrassaient avec une joie folle Jacques et Paul.

Le général ne manquait pas de joie... il riait aux éclats, il se frottait les mains, selon son habitude dans ses moments de grande satisfaction, il marchait à grands pas, il regardait avec tendresse Madame Dabrovine qui souriait des explosions de joie de ses enfants, et Natasha, dont les yeux rayonnants exprimaient le bonheur et la reconnaissance. Sans cesse en passant et repassant devant son oncle, elle déposait un baiser sur sa main ou sur son front...

Natasha: Mon oncle, mon oncle, que je suis heureuse ?
Que vous êtes bon ?

G: Et moi donc, mes enfants ? Je suis heureux de votre joie ? Depuis de longues, longues années, je n'avais vu autour de moi une pareille satisfaction. Une seule fois, en France, j'ai fait des heureux... mes bons Dérigny et leurs frère et soeur, Marcel et Elisette...

Natasha: Oh ?, mon oncle, racontez-nous ça, je vous en prie. Je voudrais savoir comment vous avez fait et ce que vous avez fait...

G: Plus tard, ma fille, ce serait trop long. À présent, reposez-vous, arrangez-vous dans votre appartement. Dérigny va vous envoyer une femme de chambre ? Dans une heure, nous dînerons. Maria Pétrouna, restez-vous avec votre soeur ?

P: Oui... Non... c'est-à-dire... je voudrais présenter mes enfants à Natalie...

G: Vous avez raison... allez, allez. Moi, je vais avec Dérigny à mes affaires...

...

Madame Papofski sort, court chez elle, regarde avec colère le maigre ameublement de sa chambre et, se laissant aller à sa rage jalouse, elle tombe sur son lit en sanglotant.

" L'héritage ? " ... pensait-elle. " Six-cent-mille roubles de revenu ? Une terre superbe ? Il ne me les laissera pas ? Il va tout donner à cette odieuse Natalie, qui fait la désolée et la pauvre pour l'apitoyer. Et sa sottie fille ?, qui saute comme si elle avait dix ans ?, qui se jette sur lui, qui l'embrasse ? Et lui, gros imbécile, qui croit qu'on l'adore, qui trouve ces gambades charmantes... Il tutoie ma soeur, et moi, il m'appelle Maria Péetrovna ? Il les embrasse tous, et nous, il nous repousse ? Il fait arranger un appartement comme pour des princes ?, eux qui sont dans la misère, qui mangent du pain noir et du lait caillé, qui dorment sur des planches, qui ont à peine des habits de rechange ? Et moi, qui suis riche, qui suis habituée à l'élégance, il me traite comme ces vilains Dérigny que je déteste. J'ai bien su par mes femmes que c'étaient les meubles et les lits des Dérigny qu'on m'avait donnés. "

Ces réflexions et mille autres l'ont occupé si longtemps, qu'on est allé lui annoncer le dîner avant qu'elle ait séché ses larmes. Elle s'élançait de son lit, passait en toute hâte de l'eau fraîche sur ses yeux bouffis, lissait ses cheveux, arrangeait ses vêtements et allait au salon, où elle trouvait le général avec Madame Dabrovine et ses enfants, qui jouaient avec leurs cousins et cousines.

À sa vue, le général s'avance vers elle et lui offrant son bras...

G: Nous vous attendions, Maria Péetrovna. Natalie, je te donne le bras à ta soeur, quoique tu sois nouvellement arrivée, parce qu'elle est la plus vieille... elle a bien dix ou douze ans de plus que toi...

...

Madame Dabrovine est embarrassée...

Natalie: Oh non ?, mon oncle, pas à beaucoup près...

P: Ma soeur, laissez dire mon oncle. Ça l'amuse de me vieillir et de vous rajeunir...

G: Mettez que je me sois trompé de deux ou trois ans, ma nièce... Natalie a trente-deux ans, vous en avez bien quarante-deux...

P: Cinquante, mon oncle, soixante, si vous voulez...

G: Hé ?, hé ?, nous y arriverons, ma nièce...

nous y arriverons. Voyons, vous êtes née en...

P: Ah ?, mon oncle, à quoi sert de compter, puisque je veux bien vous accorder que j'ai soixante ans ?

G: Pas du tout, les comptes font les bons amis, et...

Natalie: Mon cher oncle, nous voici dans la salle à manger... je dois avouer que j'ai si faim....

G: Et moi, j'ai faim et soif de la vérité... alors je dis...

Natalie: La vérité, la voici, mon oncle... c'est que vous êtes un peu taquin comme vous l'étiez jadis, et que vous vous amusez à tourmenter la pauvre Maria, qui ne vous a rien fait pourtant. Regardez Natasha, comme elle vous regarde avec surprise...

...

Le général se retourne vivement, quitte le bras de Madame Papofski et fait assoir tout le monde...

G: Est-ce vrai que tu t'étonnes de ma méchanceté, Natasha ? Tu me trouves donc bien mauvais ?
Natasha: Mon oncle...

...

Natasha a rougi et elle s'est tue...

G: Parle, mon enfant, parle sans crainte... Puisque je viens de dire que j'ai faim et soif de la vérité...

Natasha: Mon oncle, il me semble que vous n'êtes pas bon pour ma tante, et c'est ce qui cause mon étonnement... je vous ai connu si bon, et Maman me disait de même chaque fois qu'elle parlait de vous...

G: Et à présent, que dis-tu, que penses-tu ?

Natasha: Je pense et je dis que je vous aime, et que je voudrais que tout le monde vous aime aussi...

G: Nous reparlerons de cela plus tard, ma petite Natasha... En attendant que je me corrige de mon humeur taquine, disons gaiement... je te promets de ne plus faire enrager ta tante...

Natasha: Merci, mon oncle. Vous me pardonnez, n'est-ce pas, d'avoir parlé franchement ?

G: Non seulement je te pardonne, mais je te remercie, et je te nomme mon conseiller privé...

...

Le général, de plus en plus enchanté de ses nouveaux convives, a été d'une humeur charmante.

Il a réussi à égayer sa nièce Dabrovine, qui sourit plus d'une fois de ses saillies originales. Dans la soirée, les enfants sont allés jouer dans une grande galerie attenante au salon. Natasha allait et venait, animait les jeux qu'elle dirigeait, faisait sourire sa mère et rire son oncle par sa joie franche et naïve.

Plusieurs jours se passent ainsi. Le général s'attachait de plus en plus à sa nièce Dabrovine et détestait de plus en plus les Papofski. Un soir, Natasha accourt dans le salon...

Natasha: Mon oncle, permettez-vous que j'aille
chercher Jacques et Paul pour jouer avec nous ?
Ils doivent avoir fini de dîner ?

G: Va, mon enfant, fais ce que tu voudras...

...

Natasha embrasse son oncle et part en courant. Elle ne tarde pas à revenir suivie de Jacques et de Paul. Jacques s'approche du général...

J: Vous permettez, Général, que nous jouions avec vos neveux et vos nièces ? Mademoiselle Natalie nous a dit que vous vouliez bien nous laisser venir au salon...

G: Certainement, mon bonhomme... Natasha est mon chargé d'affaires... fais tout ce qu'elle te dira...

...

Jacques ne se le fait pas prier deux fois et il entraîne Paul à la suite de Natasha. On les entendait du salon rire et jouer. Le général rayonnait.

Madame Dabrovine le regardait avec une satisfaction affectueuse. Madame Papofski s'agitait, elle s'effrayait du tapage des enfants, qui devait faire mal à son bon oncle, disait-elle...

G: Laissez donc, Maria Pétrouna... j'ai entendu mieux que ça en Circassie et en Crimée ? Que diable ? Je n'ai pas les oreilles assez délicates pour tomber en convulsions aux rires et aux cris de joie d'une troupe d'enfants ?

P: Mais mon cher oncle, on ne s'entend pas ici, vous ne pouvez pas causer...

G: Eh bien, le grand malheur ? Est-ce que j'ai besoin de causer toute la soirée ? Je me figure que je suis père de famille... Je jouis du bonheur que je donne à mes petits-enfants et du calme de ma pauvre Natalie...

...

Madame Papofski se mord les lèvres, elle reprend son ouvrage et ne dit plus rien pendant que le général causait avec Madame Dabrovine. Elle lui donnait mille détails intéressants sur sa vie intime des dix dernières années, et sur ses enfants, dont elle faisait elle-même l'éducation... et la conversation a été interrompue par une dispute violente et des cris de fureur...

G: Eh bien, qu'ont-ils donc là-bas ?

...

Madame Dabrovine: Je vais voir, mon oncle...
Ne vous dérangez pas.

...

Madame Dabrovine entre dans la galerie... Elle trouve Alexandre qui se battait contre Mitineka et Yégor... Michel retenait fortement Sonushka... et Jacques, les yeux brillants, les poings fermés, se tenait en attitude de boxe devant Paul, qui essuyait des larmes qu'il ne pouvait retenir. Natasha cherchait vainement à séparer les combattants. Les autres criaient à qui mieux mieux.

L'entrée de Madame Dabrovine rétablit le calme comme par enchantement. Elle s'approche d'Alexandre et lui dit sévèrement...

Natalie: N'êtes-vous pas honteux, Alexandre, de vous battre avec votre cousine ?

...

Les enfants commencent à parler tous à la fois... Natasha se taisait. Sa mère ne comprenant rien aux explications des enfants, et demande à Natasha de lui raconter ce qui s'était passé. Natasha a rougi et elle continue à garder le silence...

Natalie: Pourquoi ne réponds-tu pas, Natasha ?

Natasha: Maman, c'est qu'il faudrait accuser... quelqu'un, et je ne voudrais pas...

Natalie: Mais j'ai besoin de savoir la vérité, ma chère enfant, et je t'ordonne de me dire sincèrement ce qui s'est passé...

Natasha: Maman, puisque vous l'ordonnez... voilà ce qui est arrivé... Alexandre et Michel ont voulu défendre le pauvre petit Paul que Mitineka, Sonushka et Yégor tourmentent depuis longtemps...

...

Natasha: Jacques et moi, nous avons fait ce que nous avons pu pour le protéger, mais ils se sont réunis tous contre nous et ils se sont mis à nous battre. Voyez comme Michel est griffé et comme Alexandre a les cheveux arrachés. Quant au bon petit Jacques, il n'a pas donné un seul coup, mais il en a reçu plusieurs...

Natalie: Venez au salon, Alexandre, Michel, avec Jacques et Paul, et laissez vos cousins et cousines se quereller entre eux ?

...

Le général avait entendu Natasha et sa nièce... Il n'a rien dit... Il se lève, laisse entrer au salon Madame Dabrovine et sa suite, puis il entre lui-même dans la galerie, tire vigoureusement les cheveux et les oreilles aux trois aînés, distribue quelques coups de pied à tous, retourne au salon et se remet dans son fauteuil... et il appelle Natasha...

G: Dis-moi, mon enfant, qu'ont-ils fait à mon pauvre petit Paul ?

Natasha: Mon oncle, nous jouions aux malades. Paul était un des malades. Mitineka, Sonushka et Jégor, qui étaient les médecins... ils ont voulu le forcer à avaler une boulette de toiles d'araignées... le pauvre petit s'est débattu... Jacques a accouru pour le défendre... ils ont battu Jacques qui ne leur a pas rendu un seul coup... ils l'ont jeté par terre, et ils allaient s'emparer de nouveau de Paul malgré les prières de Jacques...

...

Natasha: Et quand Alexandre et Michel, indignés, sont venus au secours de Jacques et de Paul... ils ont été obligés de se battre contre Mitineka, Sonushka et Jégor qui n'ont pas voulu nous écouter quand nous leur avons dit que ce qu'ils faisaient était mal et méchant. Alors Maman est entrée, et Paul a été délivré...

...

Pendant que Natasha racontait avec animation la scène dont Madame Dabrovine avait vu la fin, le général donnait des signes croissants de colère. Il se lève brusquement et, s'adressant à Madame Papofski, qui entrait au salon...

G: Madame, vos enfants sont abominablement élevés ? Vous en faites des tyrans, des sauvages, des hypocrites ? Je ne veux pas de ça chez moi, entendez-vous ? Vous et vos méchants enfants, vous troublez la paix de ma maison... vous changerez tous de manières et d'habitudes, ou bien nous nous séparerons. Vous êtes venue sans en être priée, je sais bien pourquoi, et au lieu de faire vos affaires comme vous l'espérez, vous vous perdez de plus en plus dans mon esprit ?

...

Madame Papofski était sur le point de se livrer à un accès de colère, mais elle a pu se contenir...

...

Elle répond à son oncle d'un ton larmoyant...

P: Je suis désolée, mon oncle ?, désolée de cette scène ? Je les fouetterai tous si vous me le permettez... fouettez-les vous-même si vous le préférez. Ils ne recommenceront pas, je vous le promets.... Ne nous éloignez pas de votre présence, mon cher oncle, je ne supporterais pas ce malheur...

...

Le général croise ses bras, lui regarde fixement son visage qui exprimait le mépris et la colère. Il ne dit qu'un mot: MISÉRABLE ?, et il s'éloigne.

Le général a pris le bras de Natalie, la main de Natasha, appelle Alexandre, Michel, Jacques et Paul, et marche à grands pas vers l'appartement de Madame Dabrovine. Il entre dans le joli salon où il passait une partie de ses journées, s'y promène quelques instants, s'arrête, prend les mains de sa nièce, la contemple en silence et lui dit...

G: C'est toi seule qui es et qui seras ma fille.

Douce, bonne, tendre, honnête et sincère, tu as fait des enfants à ton image ? L'autre n'aura rien, rien...

Natalie: Oh ?, mon oncle, je vous en prie ?

G: Tais-toi, tais-toi ? Tu vas me rendre la colère qui a manqué m'étouffer. Laisse-moi oublier cette scène et la platitude révoltante de ta soeur... près de toi et de tes enfants, je me sens aimé, j'aime et je suis heureux... près de l'autre, je hais et je méprise.

Jouez, mes enfants, je ne crains pas le bruit.

Amusez-vous bien...

Il avait dit ça en se tournant vers Jacques, Paul et ses neveux...

J: Général, est-ce que nous pouvons jouer à cachecache et courir dans le corridor ?

G: À cachecache, à la guerre, à l'assaut, à tout ce que vous voudrez. Ma seule contrariété sera de ne pouvoir courir avec vous. Mais auparavant, allez me chercher Dérigny, Natalie, je commence mon établissement du soir chez toi...
me permets-tu de fumer ?

Natalie: Avez-vous besoin de le demander, mon oncle ?
Vous avez donc oublié combien j'aimais l'odeur du tabac ?

G: Non, je me le rappelle, mais je craignais...

...

Natalie: ... de me faire penser à mon pauvre Dimitri, qui fumait toujours avec vous ? Je ne l'oublie jamais, dans aucune circonstance, et j'aime tout ce qui me le rappelle ?

...

Le général ne répond pas et il rapproche son fauteuil de celui de sa nièce, lui prend la main, la serre et reste pensif.

Chapitre 33 - Causeries intimes.

Ses réflexions ont été interrompues par le retour bruyant des enfants. Ils arrivaient, trainant après eux Papa Dérigny qui partageait leur gaité et qui faisait mine de vouloir s'échapper. Il a repris son sérieux en se présentant devant le général...

D: Les enfants disent que vous me demandez,
mon Général ?

G: Oui, mon ami... apportez-moi ma boîte de cigares,
ma pipe et nos livres de comptes et d'affaires...
À l'avenir, nous travaillerons ici le soir, puisque
ma nièce veut bien le permettre et qu'elle trouve que
je ne la dérange pas en m'établissant chez elle...

Natasha: Merci, mon oncle... que vous êtes bon ?

Voyez, voyez, comme le visage de Maman est
changé ? Elle a l'air presque heureuse ?

...

Natalie sourit et embrasse sa fille et serre la main
de son oncle qui se frotte les mains avec une vivacité
qu'elle ne lui avait pas encore vue.

Dérigny paraissait aussi content que le général.

Il s'empresse de faire sa commission, et complète l'établissement en lui apportant la petite table chargée de papiers et de livres sur laquelle il avait l'habitude de travailler et d'écrire...

G: Bravo ?, mon ami. Vous avez de l'esprit comme un Français ? Je n'avais pas voulu vous parler de la table, pour ne pas trop vous charger. Je suis enchanté de l'avoir. Je commence à m'arranger chez toi comme chez moi, ma fille. Dérigny ne te gênera-t-il pas ? J'ai souvent besoin de lui pour mon travail...

Natalie: Ceux que vous aimez et qui vous aiment, mon oncle, ne peuvent jamais me gêner... c'est au contraire un plaisir pour moi de voir Monsieur Dérigny vous soigner, vous aider dans vos travaux. En le voyant faire, j'apprendrai aussi à vous être utile...

Natasha: Et moi donc ? N'est-ce pas, Monsieur Dérigny, que vous me direz ce que mon oncle aime, et qu'il n'aime pas, et ce que je peux faire pour lui être agréable ?

D: Mademoiselle, monsieur votre oncle aime ce qui est bon et franc, il n'aime pas ce qui est méchant et hypocrite... et puisque vous m'autorisez à vous donner un conseil, Mademoiselle, soyez toujours ce que vous êtes aujourd'hui et ce que votre physionomie exprime si bien...

G: Bien dit, mon ami... j'ajoute... sois le contraire de ta tante, et tu seras la doublure de ta mère. À présent, Dérigny, allumez-moi ma pipe, rendez-moi compte des travaux et des dépenses de la semaine, et puis j'irai me coucher, il se fait tard...

...

Quand le général a terminé son travail, Dérigny lui présente un papier en le priant de le lire.

Après l'avoir lu...

G: Qu'est-ce ? Qui a écrit ça ?

D: Madame Papofski, mon Général...

G: Et pourquoi me le montrez-vous ?

D: Parce que Madame Papofski veut que tout soit acheté à votre compte, mon général, et je n'ai pas cru devoir le faire sans vous consulter...

G: Et vous avez bien fait, mon cher... C'est parbleu trop impudent aussi. Figure-toi, Natalie, que ta soeur veut faire habiller ses employés et ses femmes, six, je crois, en m'obligeant à tout payer. Bien mieux, elle ordonne qu'on lui trouve une autre voiture. Je dis que c'est trop fort ? Ses commissions ne vous donneront pas beaucoup de peine, Dérigny, voici le respect qui leur est dû...

...

Le général déchire en mille morceaux la feuille écrite par Madame Papofski. Il se lève en riant et en se frottant les mains, il embrasse sa nièce, sa petite-nièce, ses petits-neveux, et quitte le salon avec Dérigny pour aller se coucher.

Les enfants, qui avaient fait une veillée extraordinaire et qui s'étaient amusés, éreintés, n'ont pas été fâchés d'en faire autant. Il était neuf heures et demie. Natalie et Natasha ramassent les livres, les cahiers épars, et les rangent dans les armoires destinées à cet usage, pendant que la femme de chambre et la bonne tout à la fois préparait le coucher des garçons et rangeait les habits pour le lendemain.

Elles en profitent...

Natasha: Madame Dérigny a cru que nous apportions tout ce que nous possédons, Maman... Voyez toutes ces armoires... une seule suffit pour contenir tous nos effets, et il reste encore bien de la place...

Natalie: Elle nous croit plus riches que nous ne sommes, ma chère enfant...

Natasha: Maman, comme mon oncle est bon pour nous ?

Natalie: Oui, bien bon ? Il l'a toujours été pour moi et pour ton pauvre père, nous l'aimions bien aussi...

Natasha: Maman... pourquoi n'est-il pas bon pour ma tante ?

Natalie: Je ne sais pas, chère petite... peut-être a-t-il eu à s'en plaindre. Tu sais que ta tante n'est pas toujours aimable...

Natasha: Elle n'est jamais aimable, Maman, du moins pour nous. Pourquoi donc ne vous aime-t-elle pas, vous qui êtes si bonne ?

Natalie: Je l'ai peut-être offensée sans le vouloir. Elle n'a probablement pas tous les torts...

Natasha: Mais vous, Maman, vous n'en avez certainement aucun. Je le sais. J'en suis sûre...

Natalie: Tu parles comme on parle à ton âge, ma chère petite, sans beaucoup réfléchir. Comment pouvons-nous savoir si on n'a pas fait à ta tante quelque faux rapport sur nos sentiments et notre langage à son égard...

Natasha: Si on lui en a fait, elle ne devrait pas y croire, vous connaissant si bonne, si franche, si serviable, si pleine de cœur...

Natalie: C'est parce que tu m'aimes beaucoup que tu me juges ainsi, ma bonne fille...

...

Elle avait dit ça en embrassant Natasha et en la serrant contre elle. Elle souriait en l'embrassant. Natasha, heureuse de ce sourire presque gai, étouffait sa mère de baisers, puis elle dit...

Natasha: C'est mon oncle qui vous a fait sourire le premier et bien des fois depuis notre arrivée, bon cher oncle, que je t'aime ?, que je t'aime ? Comme nous allons être heureux avec lui, toujours avec lui ? Nous t'aimons, il nous aime, nous ne le quitterons jamais...

Natalie: La mort sépare les plus tendres affections, mon enfant...

Natasha: Oh, Maman ?

Natalie: Ma pauvre fille ?, je t'attriste, j'ai tort. Mais voilà nos affaires rangées... allons nous coucher...

...

La mère et la fille s'embrassent encore une fois, puis elles ont fait leur prière ensemble et s'étendent dans leur lit. Natasha était si contente du sien et de tout leur établissement, dont elle ne pouvait se lasser, qu'elle n'a pu s'empêcher de se relever, d'aller embrasser sa mère, et de lui dire avec vivacité...

Natasha: Comme nous sommes heureuses ici, Maman. Ma chambre est si jolie ? J'y suis comme une reine...

Natalie: J'en suis bien contente, mon enfant, mais prends garde de t'enrhumer. Couche-toi bien vite...

...

Pendant que Madame Dabrovine et sa fille préparaient leur coucher et causaient des évènements de la journée, le général causait de son côté avec Dérigny, qui devenait de plus en plus son confident intime...

G: Voilà une perle, une vraie perle ? Je la retrouve comme je l'avais quittée, cette pauvre Natalie, moins le bonheur. Nous tâcherons d'arranger ça, Dérigny. J'ai mon plan. D'abord, je lui laisse toute ma fortune, à l'exception d'un million, que je donne à Natasha en la mariant... Pourquoi souriez-vous, Dérigny ? Croyez-vous que je n'aie pas un million à lui donner ? ... Ou bien que je changerai d'idée comme pour Tédime ? Est-ce que ma nièce n'est pas comme ma petite-fille ?

D: Mon Général, je souris parce que j'aime à vous voir content, parce que j'entrevois pour vous une vie nouvelle d'affection et de bonheur, et parce que je vois une bonne oeuvre à faire tout en travaillant pour vous-même...

G: Comment cela ? Quelle bonne oeuvre ?

D: Mon général, j'ai su, par le chauffeur et la femme de chambre de Madame Dabrovine, qu'elle était la meilleure des maitresses, qu'elle et ses enfants étaient adorés par leurs paysans et leurs voisins, mais Madame Dabrovine est presque pauvre. Son mari a dépensé beaucoup d'argent pour sa campagne de Crimée. Elle a tout payé, et elle est restée avec mille-trois-cents roubles de revenus... c'est elle-même qui a élevé sa fille et ses fils, mais les garçons grandissent, ils ont besoin d'en savoir plus que ce que peut leur enseigner une femme, si instruite qu'elle soit. Et alors...

- G: Alors quoi ? Voulez-vous être leur gouverneur.
Je ne demande pas mieux...
- D: Moi, mon général ? Mais je ne sais rien de ce que doit savoir un jeune homme de grande famille ? ...
Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Je voudrais que vous ayez la pensée de les garder tous chez vous, de payer un gouverneur et toute leur dépense. Vous auriez la famille qui vous manque, et eux trouveraient le père et le protecteur qu'ils n'ont plus...
- G: Bien pensé, bien dit ? Trouvez-moi un gouverneur, et le plus tôt possible...
- D: Moi, mon Général ? Comment puis-je... ?
- G: Vous pouvez, mon ami, vous pouvez ce que vous voulez. Cherchez, cherchez. Adieu, bonsoir... je me couche et je m'endors content...

...

Monsieur Dérigny rentre chez lui... les enfants dormaient, sa femme l'attendait...

- D: Une jolie commission dont je suis chargé par le général ? Il faut que je trouve dès demain un gouverneur aux jeunes Dabrovine...
- H: Et où trouveras-tu ce gouverneur ? Comme c'est facile dans le centre de la Russie ? Tu ne connais personne. Ce n'est pas Vassili qui te fournira des renseignements. Vraiment, notre bon général est par trop bizarre. Comment feras-tu ?
- D: Je ne ferai rien du tout. J'espère qu'il n'y pensera plus. Mais je regrette de ne pas pouvoir rendre service à Madame Dabrovine, qui me semble être une excellente personne et ne ressemblant en rien à sa soeur...

H: De même que ses enfants ne ressemblent en rien à leurs cousins, Mademoiselle Natasha est une personne charmante, pleine de cœur et de naïveté, et les garçons paraissent bons et bien élevés...

...

Madame Dérigny et son mari causaient un bon moment, et ils sont allés se coucher après avoir parlé de leur chère France et de ce qu'ils y avaient laissé.

...

Chapitre 34 - Le gouverneur est trouvé.

Quelques jours ont passé sans que de nouveaux événements compromettent la vie à Gromiline.

Madame Papofski contenait les élans de sa colère quand elle était en présence de son oncle, qu'elle continuait à flatter sans succès. Elle évitait sa soeur et ses enfants fuyaient leurs cousins qui faisaient bande à part avec Jacques et Paul.

Elle ne négligeait aucun moyen pour se faire bien voir de Dérigny qu'elle a su par lui que le général avait déchiré sa liste de commandes...

P: Vous l'avez fait voir à mon oncle ?

D: Comme c'était mon devoir de le faire, Madame.

Je ne peux pas me permettre de dépense qui ne soit autorisée par mon maître...

P: Mais il ne l'aurait pas su... mon oncle dépense sans savoir pourquoi ni comment. Vous auriez pu compter sur la réparation d'une voiture...

D: Ce serait me rendre indigne de la confiance que le général veut bien me témoigner, Madame, veuillez croire que je suis incapable d'une pareille supercherie...

P: Je le crois et je le vois, brave, honnête Monsieur Dérigny. Ce que j'ai fait et ce que j'ai dit était pour savoir si vous étiez réellement digne de l'attachement de mon oncle. Je ne m'étonne pas de l'empire que vous avez sur lui, et je me recommande à votre amitié, moi et mes pauvres enfants, mon cher Monsieur Dérigny.

P: Si vous saviez quelle estime, quelle amitié j'ai pour vous ? Je suis si seule dans le monde ?
Je suis si inquiète de l'avenir de mes enfants ?
Nous sommes si pauvres ?

...

Dérigny ne répond pas, et un sourire ironique se faisait voir malgré lui... il la salue et il se retire...

Madame Papofski le regarde s'éloigner avec colère... et elle dit à mi-voix en le menaçant du doigt...

P: Coquin ? Tu fais l'homme honnête parce que tu vois que je ne suis pas en faveur ? Tu fais la cour à ma soeur parce que tu vois la sotte tendresse de mon oncle pour cette femme hypocrite et pour sa mijaurée de Natasha, qui cherche à capter mon oncle pour avoir ses millions... On veut me chasser... Je ne m'en irai pas... je les surveillerai... j'inventerai quelque conspiration... je les dénoncerai comme conspirateurs, révolutionnaires polonais... catholiques... Je trouverai bien quelque chose de louche dans leurs allures. Je les ferai tous arrêter, emprisonner... Mais il me faut du temps... un an peut-être... Oui, encore un an, et tout sera changé ici ? Encore un an, et je serai la maîtresse de Gromiline ? Et je les mènerai tous au bâton et au fouet ?

...

Madame Papofski s'était animée. Elle ne s'était pas aperçue que dans son exaltation, elle avait parlé tout haut. Sa porte, à laquelle elle tournait le dos, était restée ouverte...

Jacques s'y était arrêté un instant, croyant que son père était encore chez Madame Papofski, et que c'était à lui qu'elle parlait.

Lorsqu'elle s'est tu, Jacques, surpris et effrayé de ce qu'il venait d'entendre... il avance vers la porte, jette un coup d'oeil dans la chambre... il voit que Madame Papofski était seule. Sa frayeur redouble... il se retire sans bruit et, le cœur palpitant, il va trouver son père et sa mère...

J: Papa, Maman, il faut vite dire au pauvre général que Madame Papofski lui prendra tout, le fera enfermer, et nous aussi. Il faut nous sauver avec le général et retourner chez tante Elisette ?

D: Tu perds la tête, mon Jacques ? Qu'est-ce qui te donne des craintes si peu fondées ? Comment Madame Papofski avec toute sa méchanceté, peut-elle faire du mal au général, et même à nous, qui sommes sous sa protection à lui ?

J: J'en suis sûr, Papa, j'en suis sûr... et voici ce que j'ai entendu qu'elle disait...

" On veut me chasser, je ne m'en irai pas ? " ...

...

Et Jacques continue jusqu'au bout à redire à son père et à sa mère les paroles menaçantes de Madame Papofski.

Dérigny et sa femme n'ont plus eu envie de rire des terreurs de Jacques, qu'ils partageaient, mais Dérigny, toujours attentif à épargner à sa femme et à ses enfants toute peine, toute inquiétude, dissimule sa préoccupation et...

Il les rassure pleinement...

D: Soyez bien tranquilles. Je préviendrai le général et, avec l'aide de Dieu, nous déjouerons ses plans et nous sauverons ce bon général en nous sauvant nous-mêmes. Ne parle à personne de ce que tu as entendu, mon enfant... si Madame Papofski savait qu'elle a parlé tout haut et que tu étais là, elle hâterait sa vengeance, et nous n'aurions pas le temps de nous défendre...

J: Je n'en dirai pas un mot, Papa... mais où est Paul ?

D: Il joue dehors depuis le déjeuner...

J: Je vais aller le rejoindre, Papa. Quand il est seul, j'ai toujours peur qu'il ne soit pris par ces méchants petits Papofski. Devant le général, ils nous témoignent de l'amitié, mais, quand ils nous trouvent seuls, il n'y a pas de sorte de méchancetés qu'ils ne cherchent à nous faire ?

...

Jacques est allé dans la cour. Paul n'y était plus. Il continue ses recherches avec quelque inquiétude, et il aperçoit enfin son frère au bord d'un petit bois, immobile et qui parlait à quelqu'un que Jacques ne voyait pas. Il court vers lui et l'appelle. Paul se retourne et lui fait signe d'approcher. En allant le rejoindre, Jacques entend dire...

P: N'ayez pas peur, c'est Jacques, il est bien bon, il ne dira rien...

J: À qui parles-tu ?

P: À un pauvre homme si pâle, si faible, qu'il ne peut plus marcher...

...

Jacques jette un coup d'oeil dans le bois, et il voit en effet, à travers les branches, un homme demi-couché et qui semblait près d'expirer...

J: Qui êtes-vous, mon pauvre homme ? Pourquoi restez-vous là ? Par où êtes-vous entré ?

L'étranger: Par les bois, où je me suis perdu.

Je meurs de faim et de froid. Je n'ai rien mangé depuis avant-hier soir...

J: Pauvre malheureux ? Je vais vite aller chercher quelque chose à manger et prévenir Papa...

L'étranger: Non, non... ne dites pas que je suis ici.

Ne dites rien. Je suis perdu si vous me dénoncez...

J: Papa ne vous dénoncera pas. N'ayez pas peur.

Attendez-nous... Viens vite, Paul, apportons à manger à ce pauvre homme...

...

Avant que l'étranger ait eu le temps de renouveler sa prière, les deux frères avaient disparu en courant. Le malheureux se laisse tomber en faisant un geste de désespoir...

...: Perdu ?, perdu ? On va venir, et je n'ai plus de forces pour me relever. Mon Dieu ?, mon Dieu ?, ayez pitié de moi ? Après m'avoir sauvé de tant de dangers, ne me laissez pas retomber dans les mains de mes cruels bourreaux. Mon Dieu, ma bonne Sainte Vierge, protégez-moi ?

...

Il a serré contre son coeur une petite croix de bois, puis la porte à ses lèvres, prie et attend.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, qu'il entend marcher, parler, et qu'il voit les deux enfants, accompagnés d'un homme qui avançait à grands pas et les enfants couraient. Dérigny, car c'était lui, approche et, avant de parler, il verse un verre de vin, qu'il fait avaler à l'infortuné, mourant de besoin... ensuite, il lui fait boire une tasse de bouillon encore chaud, dans lequel il avait fait tremper une tranche de pain. L'inconnu mangeait avec avidité... ses regards exprimaient la reconnaissance et la joie...

D: Assez, mon pauvre homme...

...

Dérigny lui a dit ça en lui refusant le reste du pain que les enfants avaient apporté...

D: Trop manger vous ferait mal après un si long jeûne. Dans une heure vous mangerez encore. Essayez de vous lever et de venir au château...

...: Le château de qui ? Chez qui êtes-vous ?

D: Chez Monsieur le Général Comte Dourakine...

...: Dourakine ? Dourakine ? Comment ?, lui, Dourakine ? Est-il encore le brave, l'excellent homme que j'ai connu ?

D: Toujours le meilleur des hommes ? Un peu vif parfois, mais bon à se faire aimer de tout le monde...

...: Prévenez-le... Allez lui dire... Mais non... je vais essayer de marcher. Je me sens déjà mieux...

...

L'étranger a voulu se lever, mais il retombe aussitôt, découragé...

...: Je ne peux pas...

D: Voulez-vous qu'on le prévienne ? Il est chez lui...

...: Je crois que oui... ce sera mieux. Dites-lui de venir, pour l'amour de Dieu et de Romane...

...

Dérigny, trop discret pour interroger l'étranger sur sa position bizarre, le salue et s'éloigne en emmenant les enfants. Il les envoie raconter à leur mère ce qui venait d'arriver, en leur défendant d'en parler à tout autre, et aller faire son rapport au général...

G: Que diantre voulez-vous que j'y fasse ?

S'il est perdu dans mes bois, tant pis pour lui... qu'il se retrouve...

D: Mais, mon Général, il est demi-mort de froid et de fatigue...

G: Eh bien, qu'on lui donne des habits, qu'on le chauffe, qu'on le nourrisse. Tenez, voilà ? Prenez ?

Il ne manque pas de manteaux ni de fourrures.

Qu'on le couche, s'il le faut. Je ne vais pas laisser mourir de faim, de froid et de fatigue, et à ma porte encore, un homme qui me demande la charité. Qui est-il ? Est-ce un paysan, un marchand ?

D: Je ne sais pas, mon Général... seulement j'ai oublié de vous dire ce qu'il avait dit: " Dites-lui de venir pour l'amour de Dieu et de Romane " ...

...

Le général a sauté sur son fauteuil...

G: Romane ? Romane ? Pas possible ? Il a dit
Romane ? En êtes-vous bien sûr ?

D: Bien sûr, mon Général ?

G: Mon pauvre Romane ? Je ne comprends pas...
Mourant de faim et de fatigue ? Lui, prince,
riche à millions et que je croyais mort ?

...

Le général a couru plutôt qu'il ne marchait vers la porte,
dit à Dérigny de le guider, et marchait de toute
la vitesse de ses grosses jambes vers le bois où gisait
Romane. Dès qu'il l'a aperçu, il est allé vers lui...
Il le soulève, l'embrasse, le soutient dans ses bras,
et il le regarde avec une profonde pitié mêlée
de surprise...

G: Mon pauvre ami, quel changement ? Quelle
maigreur ? Que vous est-il arrivé ?

...

Romane ne répond pas et désigne du regard Dérigny,
dont il ignorait la discrétion et la fidélité.

Le général a compris et il lui dit tout haut...

G: Parlez sans crainte, mon pauvre garçon. Dérigny a
toute ma confiance. Il est discret comme
une tombe, il nous viendra en aide s'il le faut,
car il est de bon conseil...

...: Eh bien, mon cher et respectable ami, j'arrive
de Sibérie, où je travaillais comme forçat, et
d'où je me suis échappé presque miraculeusement...

...

Le général était sur le point, dans sa surprise, de laisser retomber Romane et de tomber lui-même...

G: Toi, en Sibérie ? Toi, forçat ? C'est impossible ?
Viens te reposer chez moi... tu retrouveras
tes idées égarées par la fatigue et la faim...

Romane: Si l'on me voit entrer chez vous, la curiosité
de vos gens sera excitée, mon respectable ami...
je serai dénoncé, arrêté et ramené dans cet enfer...

...

Le général voit bien au ton calme, au regard triste
et intelligent de Romane, qu'il était dans son bon sens.
Il réfléchit un instant et se tourne vers Dérigny...

G: Comment faire, mon ami ?

...

Dérigny avait tout compris... son plan est vite conçu...

D: Mon général, voici ce qu'on pourrait faire. Je vais
laisser mon manteau à Monsieur, pour le préserver
du froid, et je vais apporter quelque chose de
chaud à prendre et des chaussures, dont
il a grand besoin. Et vous, mon Général, vous
vous en retournerez chez vous comme revenant de
la promenade. Vous donnerez des ordres pour
qu'on me trouve une petite voiture, vous voudrez
bien ajouter que je vais à Smolensk chercher
un gouverneur que vous faites venir pour vos neveux.
Je partirai, et au lieu d'aller à la ville, je ferai
quelques détours sur la route afin que les gens
ne se doutent de rien...

...

D: Je reviendrai par le chemin qui borde les bois, et je prendrai Monsieur pour le ramener au château...

...

Les yeux du général brillaient... Il serre la main de Dérigny...

G: De l'esprit comme un ange ? Tu vois, mon pauvre Romane, que nous avons bien fait de le mettre dans la confiance. Prends le manteau de Dérigny, je lui donnerai un des miens...

Romane: Mais, mon cher comte, mes vêtements grossiers, usés et déchirés me donnent l'aspect de ce que je suis, un échappé de Sibérie...

G: Dérigny te donnera de quoi te vêtir, mon ami, ne t'inquiète de rien, il apportera tout ce qu'il faut... Courage...

...

Dérigny se dépouille de son manteau et en revêt Romane, qui lui exprime sa reconnaissance en termes énergiques, mais mesurés. Le général s'éloigne pour aller commander une voiture... Dérigny l'accompagne.

Ils conviennent que Romane, qui parlait parfaitement l'anglais, et qui, en qualité de Polonais, avait du type blond écossais, passerait pour un gouverneur anglais que le général faisait venir pour ses neveux. Dérigny est chargé de le prévenir de son origine et de son nom, Monsieur Jackson. Dérigny est allé demander à la cuisine quelque chose de chaud avant de partir pour aller à la ville chercher le gouverneur anglais. On s'empresse de lui servir une assiette de soupe aux choux, bouillante, avec un bon morceau de viande.

Dérigny l'emporte, complète le repas avec une bouteille de vin, sort par une porte de derrière, et court rejoindre Romane, qu'il laisse manger avec délices ce repas improvisé.

Au château, avant de monter en voiture, il est allé prendre les derniers ordres du général, et reçoit de lui un superbe manteau... puis il part pour sa mission charitable, après en avoir prévenu sa femme, qui avait déjà été informée par Jacques de l'évènement. Le général revient chez sa nièce et s'établit chez elle...

G: Tu vas avoir quelqu'un pour t'aider à instruire tes garçons, ma chère enfant...

Natalie: Mais non, mon oncle... Natasha et moi, nous leur donnons leurs leçons, nous n'avons besoin de personne...

G: Vous leur donnez des leçons de latin, de grec ?

Natalie: Non, mon oncle, nous ne savons que le russe et le français...

G: Il faut pourtant que les garçons sachent le latin et le grec...

Natasha: Mais vous, mon oncle, vous ne savez pas le latin ni le grec ?

G: C'est pourquoi je suis et serai toujours un âne...

Natasha: Oh ?, mon oncle ?, c'est mal ce que vous dites. Est-ce que l'empereur aurait nommé général un âne ? ... Est-ce qu'il vous aurait donné une armée à commander ?

G: Tu ne sais ce que tu dis... un âne à deux pieds peut devenir général et rester âne. Et je dis que le gouverneur va arriver, et qu'il faut un gouverneur à tes frères...

...

Natalie: Mais, mon oncle, mon bon oncle, je n'ai...
je ne peux pas... un gouverneur se paye très cher...
et... je ne sais pas...

G: Tu ne sais pas où tu prendras l'argent pour le payer ?
C'est ça, n'est-il pas vrai ? Dans ma poche,
parbleu ? Que veux-tu que je fasse de
mon argent ? Tiens, Natasha, prends
ce portefeuille... donne-le à ta mère et, quand
il sera vide, tu me le rapporteras que
je le remplisse...

Natalie: Non, mon oncle, vous êtes trop bon... je ne veux
pas abuser de votre générosité. Natasha, n'écoute
pas ton oncle, ne prends pas son portefeuille...

G: Ah ? Vous prêchez la désobéissance à votre fille ?
Vous me traitez comme un vieil avare, comme
un étranger ? Vous prétendez avoir de l'amitié
pour moi, et vous me chagrinez, vous m'humiliez...
vous cherchez à me mettre en colère ?
Vous voulez me faire comprendre que je suis
un égoïste, un homme sans cœur, qui ne s'embarrasse
de personne, qui n'aime personne. Pauvre, moi ?
Toujours seul, toujours repoussé ?
Personne ne veut rien de moi...

...

Le général se rassied et appuie tristement sa tête
dans ses mains...

Natasha regarde sa mère d'un air de reproche,
s'approche de son oncle, se met à genoux près de lui,
lui prend les mains, les serre à plusieurs reprises.
Le général sentait une larme couler sur ses mains,
il relève Natasha, la serre dans ses bras et,
sans parler, lui tend son portefeuille.

Natasha le prend et, les yeux encore humides, elle le porte à sa mère...

Natasha: Prend-le, Maman... à quoi sert de cacher à mon oncle que nous sommes pauvres ? Pourquoi refuser plus longtemps d'accepter ses bienfaits ? Pourquoi blesser son cœur en refusant ce qu'il nous offre avec une tendresse si vraie, si paternelle ? On peut tout accepter d'un père, et n'est-il pas pour nous un bon et tendre père ?

...

Madame Dabrovine a pris le portefeuille des mains de sa fille, puis elle est allée près de son oncle pour l'embrasser... et elle lui dit avec attendrissement...

Natalie: Merci, mon père... merci du fond du cœur...

Natasha a raison, j'avais tort. J'accepterai désormais tout ce que vous voudrez m'offrir. Je suis votre fille par la tendresse que je vous porte, et j'avoue sans rougir que, sans vous, je ne peux pas, en effet, élever convenablement mes enfants...

G: ... et qui sont à l'avenir les miens, comme toi, tu es ma fille bienaimée ?

...

Le général les prend toutes deux dans ses bras, les embrasse en les regardant avec tendresse...

G: Ma chère petite Natasha, ta bonne action ne sera pas perdue. Repose-toi sur moi du soin de ton avenir. Natalie, tu trouveras dans ce portefeuille dix-mille roubles...

G: Ne te gêne pas pour acheter et donner...

je renouvèlerai tes dix-mille roubles quand ils seront épuisés. Je ne demande qu'une seule chose... c'est que tu m'appelles ton père quand nous serons seuls...

Natalie: Je m'abandonne entièrement à vous, mon père...
je ferai comme vous le désirez...

...

Le général est resté chez sa nièce jusqu'au moment où Dérigny frappe à la porte...

D: Mon Général... j'ai amené le gouverneur,
Monsieur Jackson, que vous m'avez commandé
d'aller chercher... il est dans votre cabinet,
qui attend vos ordres...

...

Le général sourit de la surprise de Natalie et de Natasha, et sort avec Dérigny...

Natasha: Quel bon et excellent père Dieu nous a donné,
Maman ? Comme il fait le bien avec grâce et
amabilité ?

Natalie: Que Dieu le bénisse et lui rende le bonheur
qu'il nous donne, mon enfant ? L'éducation de
tes frères m'inquiétait beaucoup. Me voici tranquille
sur leur avenir... et sur le tien, Natasha...

Natasha: Oh ?, Maman, le mien est bien simple ?
C'est de rester toujours avec vous et avec
mon bon oncle...

...

La mère a souri et n'a pas répondu.

Les garçons sont ensuite arrivés avec leurs devoirs terminés... et leur mère et sa fille s'occupaient à les corriger jusqu'au dîner. Quand l'heure du dîner est arrivée, Madame Dabrovine et Madame Papofski entraient au salon, suivies de leurs enfants. Le général y était avec Monsieur Jackson qu'il présente à ses nièces...

G: Ma nièce Natalie, j'ai engagé Monsieur Jackson pour cinq ans, pour terminer l'éducation de mes petits enfants, que voici, Monsieur...

...

Le général lui présente Alexandre et Michel...

G: Consens-tu, Natalie, à lui confier tes fils ?
Je réponds de lui comme de moi-même...

N: Tout ce que vous ferez, mon oncle, sera toujours bien fait...

...

Madame Dabrovine lui avait dit ça avec un sourire gracieux... et en prenant ses fils par la main, elle les remet à Monsieur Jackson, qui salue la mère et embrasse ses élèves.

Madame Papofski examinait d'un air hautain le nouveau venu, auquel elle n'a pu lui trouver à redire, malgré l'humeur que lui donnait cette nouvelle preuve d'amitié de son oncle pour Madame Dabrovine. Lui trouvant l'air et des manières distinguées, elle se résolut de le détacher du parti Dabrovine et l'attirer dans le sien, pour donner meilleur air à sa maison et se débarrasser de ses enfants.

Elle attendait un mot de son oncle pour les mettre tous, filles et garçons, aux mains de Monsieur Jackson. Voyant que l'oncle ne disait plus rien, elle avance elle-même vers Monsieur Jackson et lui présente ses enfants: Mitineka, Sonushka, Jégor, Parlouska, Nikolai, en disant...

P: Voici aussi les miens que je vous confie, Monsieur... les autres sont encore trop jeunes... vous les aurez plus tard. Je suis reconnaissante à mon oncle d'avoir pensé à l'éducation de ses petits-enfants, comme il dit... Merci, mon bon oncle...

G: Il n'y a pas de quoi nous remercier, Maria Pétrovna... je n'ai pas du tout pensé aux vôtres, que vous élevez si bien et qui ont leur père pour achever votre oeuvre... je n'ai engagé Monsieur Jackson que pour les deux fils de votre soeur, et il en aura bien assez, sans y ajouter cinq diables qui le feront enrager du matin au soir...

...

P: J'espère, Monsieur Jackson, que vous ferez pour moi, par complaisance, ce que mon oncle ne vous a pas imposé...

Monsieur Jackson: Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous contenter, Madame...

...

L'accent un peu anglais du gouverneur n'était pas désagréable. Madame Papofski lui fait un demi-salut presque gracieux, et regarde sa soeur d'un air de triomphe.

Le général se grattait la tête... il avait l'air embarrassé et mécontent...

G: C'est impossible, impossible ? Monsieur Jackson ne peut pas avoir une bande de drôles indisciplinés à régenter. Je ne le veux pas... je le défends... entendez-vous, Monsieur Jackson ? ... Et vous, Maria Péetrovna, m'avez-vous entendu ?

...

Monsieur Jackson s'incline. Madame Papofski dit d'un air piqué qu'elle était habituée à se voir, ainsi que ses enfants, traitée en étrangère, et qu'elle se soumettait aux ordres de son oncle.

Malgré ça, le dîner a été calme. Le soir, les enfants jouaient dans la galerie comme à l'ordinaire. Jacques et Paul sont appelés. Natasha et Monsieur Jackson ont dû plus d'une fois s'interposer entre les bons et les mauvais... Ces derniers étaient en nombre. Monsieur Jackson examinait et jugeait... il ne se mêlait pas aux jeux.

Natasha: Jouez donc avec nous, Monsieur, vous vous ennuierez tout seul sur cette chaise...

Monsieur Jackson: Je vous remercie de votre offre obligeante, Mademoiselle, j'en profiterai demain et les jours suivants... Aujourd'hui, je me sens tellement fatigué de mon long voyage, que je demande la permission d'être un simple spectateur de vos jeux...

...

Quand les enfants se sont retirés, le général accompagne Natalie dans son salon. Monsieur Jackson demande la permission de prendre le repos dont il avait tant besoin, et Madame Papofski entre dans son appartement.

Lorsque chacun a été installé à sa place accoutumée, et que Natasha a eu tout rangé autour de sa mère et de son oncle, elle dit au général...

Natasha: Savez-vous, mon oncle, que le pauvre
Monsieur Jackson a été bien malheureux ?

G: Comment le sais-tu, est-ce qu'il te l'a dit ?

...

Le général avait quelque frayeur d'une indiscretion de Romane...

Natasha: Oh non ?, mon oncle... Il ne m'a rien dit, mais je le sais et j'en suis sûre, parce que je l'ai vu à son air triste, pensif, souffrant. Il y a longtemps qu'il souffre ? Voyez comme il est pâle, comme il est maigre ? Pauvre homme, il me fait de la peine...

G: C'est parce qu'il a eu le mal de mer en venant d'Angleterre, mon enfant. Et puis, vois-tu, il a quitté sa famille, ses amis... il faut bien lui donner le temps de s'accoutumer à nous tous...

Natasha: Alors, mon oncle, je ferai tout ce que je pourrai pour qu'il soit heureux chez nous. Vous verrez comme je serai aimable pour lui. Pauvre homme ? Tout seul, c'est bien triste ?

G: Tu as un bon petit cœur ?

...

On causait encore un moment, puis Natasha appelle Dérigny pour accompagner son oncle, et chacun se retire. Quand le général a été seul avec Dérigny, il lui raconte que, quelques années auparavant, dans une campagne en Circassie, il avait eu pour aide de camp un jeune Polonais, le prince Pajarski, un des plus grands noms de la Pologne, et possédant une immense fortune... Il s'y était beaucoup attaché... Il lui avait rendu et en avait reçu de grands services...

G: Je l'aimais comme mon fils, et il avait pour moi une affection toute filiale...

...

Romane était retourné en congé en Pologne, et le général n'en avait pas entendu parler depuis. On lui avait seulement appris qu'il avait disparu un beau jour sans qu'on ait pu savoir ce qu'il était devenu...

G: Il m'a dit avant d'îner qu'on l'avait accusé de complots contre la Russie pour rétablir le royaume de Pologne, qu'il avait été enlevé, mené en Sibérie, et qu'après y avoir souffert horriblement, il était parvenu à s'échapper, et qu'après mille dangers, il avait eu le bonheur d'être trouvé par vos enfants, mon brave Dérigny...

D: Mon Général, avant de vous demander ce que vous ferez du prince Pajarski, qui ne peut pas rester éternellement gouverneur de vos petits-neveux, quelque charmante et aimable que soit toute cette famille, je crois devoir vous faire part d'une découverte qu'a faite mon petit Jacques, et dont il a compris l'importance...

...

Dérigny lui raconte ce qui s'était passé entre lui et Madame Papofski, et les menaces que Jacques avait entendu proférer. Le général est devenu pourpre, ses yeux ont pris l'aspect flamboyant qui leur était particulier dans ses grandes colères. Il a été un moment sans parler et dans une grande agitation...

G: La misérable ? La scélérate ? C'est qu'elle pourrait réussir ? Une dénonciation est toujours bien accueillie dans ce pays, surtout quand il y a de la Pologne et du catholique sous jeu. Et nous voilà avec notre pauvre Romane ? Si elle découvre quelque chose, nous sommes tous perdus ?

Que faire ? Dérigny, mon ami, venez-moi en aide. Que feriez-vous pour sauver mes pauvres enfants Dabrovine, et vous et les vôtres, des serres de ce vautour ?

D: Contre des maux pareils, mon Général, je ne connais qu'un moyen, la fuite ?

G: Et comment fuir, six personnes ensemble ?

Et comment vivre, sans argent, en pays étranger ?

D: Pourquoi, mon Général, ne prépareriez-vous pas les voies en vendant quelque chose de votre immense fortune ?

G: Tiens, c'est une idée ? ... Bonne idée, ma foi ? ...

Je peux vendre ma maison de Pétersbourg, celle de Moscou, puis mes terres en Crimée, celles de Kief, celles d'Orel; il y en a pour six à sept-millions au moins... Je vais écrire dès demain. J'enverrai tout cela à Londres, et pas en France, pour ne pas donner de soupçons... Mais Gromiline ?, elle l'aura, la scélérate ?, Diable ? Comment faire pour empêcher cela ? ... Et puis, comment partir tous sans qu'elle le sache ?

D: Il faut qu'elle le sache, mon Général ?

G: Vous êtes fou, mon cher. Si elle le sait, elle nous fera tous coffrer ?

D: Non, mon Général... il faut au contraire l'intéresser à notre départ à tous. Vous parlerez d'aller dans un climat plus doux et aux eaux d'Allemagne pour la santé de Madame Dabrovine, qui devra être dans le secret, et vous demanderiez à Madame Papofski de régir et de surveiller vos affaires à Gromiline pendant votre absence de quelques mois...

G: Mais elle aurait Gromiline, et c'est ce que je ne veux pas ?

D: Elle n'aurait rien du tout, mon Général, parce que vous n'exécuterez ce projet que lorsque vous aurez vendu Gromiline et que vous aurez convenu du jour de la prise de possession du nouveau propriétaire, qui arrivera quelques jours après votre départ...

...

G: Bien, très bien ?

...

Le général se frottait les mains, et ses yeux brillaient de joie...

G: Bonne vengeance ? J'inai mourir en France, comme j'en avais le désir... Je vous ramène chez vous, mon cher ami... J'assure la fortune de ma fille, et je vous laisse tous heureux et contents...

D: Et le pauvre prince que vous oubliez, mon Général ?

G: Comment, je l'oublie ?, puisque je le marie ?

Mais pas encore... dans un an ou deux...

Vous ne comprenez pas, mais je m'entends...

...

Dérigny n'a pas pu retenir un sourire. Le général rit aussi de bon cœur. Il recommande à Dérigny de venir le réveiller de bonne heure le lendemain.

Il voulait avoir le temps d'écrire toutes ses lettres pour la vente de ses terres et maisons.

...

Chapitre 35 - La ruse du Général.

Les jours suivants passent sans évènements remarquables. Madame Dabrovine témoignait une grande estime et une grande confiance à Monsieur Jackson qui réunissait toutes les qualités que l'on cherche sans les trouver chez un précepteur. Indépendamment d'une instruction très étendue, il dessinait et peignait bien et avec facilité. Il savait l'anglais, l'allemand et le français... quant au polonais, il s'en cachait soigneusement.

Madame Dabrovine et le général étaient enchantés. Natasha était dans l'admiration et la témoignait en toute occasion. Monsieur Jackson était fort content de ses élèves, parmi lesquels s'était imposée Natasha pour la musique, le dessin et les langues étrangères. Les leçons se donnaient dans le joli salon, à la demande du général qui s'en amusait et s'y intéressait beaucoup.

Jacques avait été invité, à sa grande joie, à prendre part à l'éducation soignée que recevaient les jeunes Dabrovine. Le général avait raconté tous les détails de la vie de Jacques et de Paul, et on les aimait beaucoup dans la famille Dabrovine. Ce côté du château vivait donc heureux et tranquille.

L'hiver s'avangait. Le général vendait à l'insu de la nièce Papofski ses terres et ses maisons, et il faisait de bons placements en Angleterre.

Un jour, enfin, il reçoit, d'un général aide de camp de l'empereur, une proposition pour Gromiline. Il en offrait cinq-millions payés comptant. Le général Dourakine a accepté, à condition qu'il n'en dise rien à personne, même après l'achat, jusqu'au 1er juin, et qu'il viendrait lui-même ce jour-là prendre possession du château et en chasser la famille Papofski qui y était installée.

Les conditions ont été acceptées. La vente s'est terminée, l'argent payé et envoyé à Londres. Madame Papofski ne savait rien de toutes ces ventes. Les Dérigny, Madame Dabrovine et Romane étaient seuls dans la confidence.

Le général, sollicité par Romane, avait révélé à Madame Dabrovine le vrai nom et la position du prince Pajarski. Elle avait donné son accord avec joie au complot arrangé par son oncle et Dérigny pour quitter la Russie. Elle se plaignait de sa santé devant sa sœur, regrettait de ne pouvoir aller aux eaux.

...

À la fin de l'hiver, un jour, le général lui propose devant Madame Papofski de la mener aux eaux en Allemagne. Elle fait quelques objections sur le dérangement, l'ennui que donnerait à son oncle un voyage avec tant de monde...

G: Tu peux ajouter à tous les tiens la famille Dérigny que j'emmènerai...

P: Comment, mon oncle, vous vous embarraserez de tous ces gens-là ?

...

G: Oui, Maria Pétrovna... comme je compte vous laisser à Gromiline pour faire mes affaires en mon absence, j'aime mieux vous débarrasser d'une famille que vous n'aimez pas... d'ailleurs ils veulent retourner en France, où ils ont des parents et du bien...

...

Les yeux de Madame Papofski brillèrent et s'ouvraient démesurément... Elle ne pouvait croire à tant de bonheur...

P: Vous me laisseriez... ici... chez vous... et maitresse de tout diriger ?

G: Tout ? Vous ferez ce que vous voudrez... vous dépenserez ce que vous voudrez tout le temps que vous y resterez...

P: Et combien de temps durera votre absence, mon bon oncle ?

G: Un an, mon excellente nièce... quinze mois peut-être...

...

Madame Papofski ne pouvait plus contenir sa joie. Elle s'est jetée dans les bras du général qui la repoussait sous prétexte qu'elle dérangeait sa superbe coiffure...

P: Mon pauvre oncle ? Un an, c'est affreux ?

G: Deux ans, peut-être ?

P: Deux ans, vraiment ? Deux ans ? Je ne puis croire à un... un...

G: ... à un bonheur, pareil ?

P: Ah ?, mon oncle ? Vous êtes méchant ?

G: Bonheur énorme ? Rester un an...

P: Vous disiez deux ans ??

G: Deux ans, si vous voulez... maitresse souveraine de Gromiline, avec la chance que je meure, que je crève ? Vous n'appelez pas ça un bonheur ?

P: Mon oncle... vous être trop méchant ? Vrai ?
Je vous aime tant ? Vous savez ?

G: Oui, oui, je sais... et croyez bien que je vous aime comme vous m'aimez...

...

Madame Papofski se mordillait les lèvres. Elle devinait l'ironie et elle aurait voulu se fâcher, mais le moment était mal choisi. Gromiline pouvait lui échapper.

Elle faisait son plan dans sa tête... aussitôt après le départ de son oncle, elle le dénoncerait comme recevant chez lui des gens suspects. Depuis six mois que Romane était là, elle avait observé bien des choses qui lui semblaient étranges... l'amitié familière de son oncle pour lui, la politesse et les déférences de sa sœur, les manières nobles et aisées du gouverneur... sa conversation qui indiquait l'habitude du grand monde, de fréquentes et longues conversations à voix basse avec son oncle, des rougeurs et des pâleurs subites au moindre mouvement extraordinaire au dehors... et le service empressé de Dérigny près du nouveau venu... tous ces détails étaient pour elle des indices d'un mystère qu'on lui cachait.

La famille française était évidemment envoyée par des révolutionnaires pour former un complot.

Le prétendu Anglais qui oubliait parfois son origine, et qui perdait son accent pour parler le français le plus pur et le plus élégant, devait être un second émissaire.

Elle avait pris des informations secrètes sur l'arrivée de Monsieur Jackson à Smolensk. Personne, dans la ville, n'avait vu ni reçu cet étranger. Il y avait donc un mystère là-dedans. Sa soeur et Natasha étaient sans doute dans le secret... tous alors étaient du complot, et leur éloignement rendrait la dénonciation plus facile.

Pendant qu'elle concevait son plan dans sa tête et qu'elle s'absorbait dans ses pensées, son regard fixe et méchant, son sourire de triomphe, son silence prolongé attiraient l'attention du général, de Madame Dabrovine et de Romane.

Ils se regardaient sans parler. Le général fait à Romane et à Madame Dabrovine un signe qui recommandait la prudence. Madame Dabrovine reprenait son ouvrage. Romane se lève pour aller rejoindre les enfants qui, disait-il, pouvaient avoir besoin de sa surveillance. Le général se lève également et il annonce qu'il allait travailler.

G: Je mets mes affaires en ordre, Maria Pétrovna, pour vous rendre facile la gestion de mes biens... De plus, il sera bon que je vous mette au courant des revenus et des valeurs des terres et maisons. Dérigny m'aide à faire mes chiffres, qui me cassent la tête... Je suis fort content de l'aperçu en gros de ma fortune, et je crois que vous ne serez pas fâchée d'en connaître le total...

...

Madame Papofski a rougi et elle n'osait pas répondre, de crainte de trahir sa joie...

G: Vous n'êtes pas curieuse, Maria Péetrovna ?

Vous saurez que, si vous venez à hériter de moi, vous aurez douze à treize-millions...

P: Ah ?, mon oncle, je ne compte pas hériter de vous, vous le savez...

G: Qui sait ? C'est parce que je vous tourmente quelquefois que vous craignez d'être déshéritée ? Qui sait ce qui peut arriver ?

...

Le regard étincelant de Madame Papofski, la rougeur qui colorait son visage d'une teinte violacée, indiquaient au général la joie de son âme. Elle pourrait donc avoir Gromiline et le reste des biens de son oncle sans commettre de crime et sans courir la chance d'une dénonciation calomnieuse. Sa sœur Dabrovine et l'odieuse Natasha verraient leurs espérances déçues ?

À partir de ce moment, elle se résolut de changer de tactique et d'attendre avec patience et douceur le départ de l'oncle et de ses favoris. Elle a cru comprendre que son oncle mettait de la méchanceté et de la fourberie dans sa conduite envers Madame Dabrovine et ses enfants, qu'il jouait l'affection pour mieux les désappointer, et qu'au fond, il préférerait à la douceur feinte et aux tendresses hypocrites de sa sœur son caractère à elle, sa manière d'agir et sa dureté qui, croyait-elle, trouvaient un écho dans le cœur et l'esprit de son oncle.

Pendant qu'elle cherchait à comprimer le bonheur qui remplissait son âme, le général avait pris le bras de Madame Dabrovine et avait quitté le salon, riant sous cape et se frottant les mains. Quand il a été dans le salon de Madame Dabrovine et qu'il ait soigneusement fermé la porte, il se laissait aller à une explosion de gaité qui a été partagée par sa nièce. Ils riaient tous deux à l'envie l'un de l'autre quand Romane entre, stupéfait...

G: Ferme la porte, ferme la porte ?

Romane: Pardon de mon indiscretion, mon cher Comte, mais de quoi et de qui riez-vous ainsi ?

G: De qui ? Mais de Maria Pétrouva. De quoi ? Mais de ses espérances et de sa joie ?

Romane: Pardonnez, mon cher Comte, si je ne partage pas votre gaité, mais j'avoue que je n'éprouve que de la terreur devant les regards méchants et triomphants que jetais sur vous, sur Madame Dabrovine et sur moi cette nièce avide et désappointée dans ses espérances ?

G: Fini, fini, mon cher ? Elle aura Gromiline, mes terres, mes maisons, mes millions, tout enfin...

...

La surprise de Romane augmente...

Romane: Mais... vous avez tout vendu... Comment pouvez-vous lui donner ce que vous n'avez plus ?

G: Et voilà le beau de l'affaire ? Et voilà pourquoi nous rions, Natalie et moi. J'ai eu de l'esprit comme un ange. Raconte-lui cela, ma fille, je ris trop, je ne peux pas...

...

Madame Dabrovine raconte à Romane ce qui s'était passé entre le général et Madame Papofski.

Romane rit à son tour de la crédulité de la dame et de la présence d'esprit du général.

Romane: Mon cher et respectable ami, j'espère et je crois que vous nous avez tous sauvés d'un plan infernal de dénonciation qui aurait réussi, je n'en doute pas...

G: Et moi aussi, mon ami, j'en suis certain, à la façon dont on traque tout ce qui est Polonais et catholique... et sous ces deux rapports, nous sommes tous véreux, n'est-ce pas, ma fille ?

...

En disant cela, le général déposait un baiser sur le front de sa fille, Madame Dabrovine...

Natalie: Oh, oui ?, mon père ? Les souffrances de la malheureuse Pologne me navrent, et le malheur a ouvert mon cœur aux consolations chrétiennes d'un bon et saint prêtre catholique qui vivait dans mon voisinage, et qui m'a appris à souffrir avec résignation et à espérer...

...

Romane écoutait Madame Dabrovine avec respect, admiration et bonheur...

Romane: Et vos enfants ?

Natalie: Tous comme moi, mon cher monsieur, et tous désirant ardemment pouvoir pratiquer leur religion, seule proscrite et maudite en Russie, parce qu'elle est seule vraie...

Romane lui serre respectueusement la main...

Romane: Mon cher Comte, il serait bon de hâter le départ. Avez-vous fixé un terme ?

G: J'ai demandé au général Négrinski, qui a acheté Gromiline, d'attendre au 1er juin pour prendre possession...

Romane: Encore six semaines ? C'est trop, mon ami... Ne pourriez-vous lui écrire de venir prendre possession en personne le 15 mai ?, jour religieux ?

G: Très bien ? Je vais écrire tout de suite, tu donneras ma lettre à Dérigny, qui la portera lui-même à Smolensk, à la Poste...

...

Le général s'est mis à table, et dix minutes après, Romane remettait la lettre à Dérigny en lui expliquant son importance et pourquoi le départ était avancé. Dérigny ne perd pas de temps.

...

Dès lors, Madame Dabrovine a convenu avec son oncle qu'elle se plaindrait vivement de souffrances nouvelles... que le général proposerait de hâter le départ pour aller attendre la saison des eaux dans un climat plus doux, et que l'on fixerait au 1er juin devant Madame Papofski, mais en réalité au 1er mai, soit dans quinze jours.

G: Négrinski arrivera le 15... nous serons déjà loin, en chemin de fer et en pays étranger... elle aura dix jours de gloire et de triomphe ?

...

Natalie: Mais, mon père, ne craignez-vous pas que pendant ces dix jours, elle n'exerce des cruautés contre vos gens et contre les pauvres paysans ?

G: Non, ma fille, parce que je ferai, avant de partir, un acte par lequel je donnerai la liberté à tous mes domestiques et par lequel je déclarerai que si elle fait fouetter ou tourmenter un seul individu, elle perdra tous ses droits et devra quitter mes terres dans les vingt-quatre heures...

Natalie: Je reconnais là votre bonté et votre prévoyance, mon père...

...

Le jour même, à dîner, Madame Dabrovine se plaignait tant de la tête, de la poitrine, de l'estomac, que le général en paraissait inquiet. Il la presse de manger, mais Madame Dabrovine, qui avait très bien dîné chez les Dérigny par les ordres de son oncle, avant de se mettre à table, il assurait qu'elle n'avait pas faim, et elle ne voulait toucher à rien.

Natasha était dans le secret du départ précipité sans pourtant en savoir la cause. Elle montrait une insensibilité qui ravit Madame Papofski...

P: " Elle se perdra dans l'esprit de mon oncle.
Il est clair qu'elle n'aime pas du tout sa mère... "

...

Le général feint de l'inquiétude qu'il ne pourrait dissimuler aux yeux méchants et rusés de Madame Papofski...

P: " Il ne s'émeut pas de la voir souffrir,
il ne l'aime pas du tout... "

...

Et son visage rayonnait, sa bonne humeur éclatait en dépit de ses efforts.

...

Le lendemain, même scène. Madame Dabrovine quitte la table et va s'étendre sur un canapé dans le salon.

Le général reste seul avec Madame Papofski.
Il se plaint de l'ennui que lui donne la santé de sa nièce et demande conseil à Madame Papofski sur le régime à lui faire suivre...

P: Je crois, mon oncle, que ce que vous pourriez faire de mieux, ce serait de lui faire respirer un air plus doux, plus chaud...

G: C'est possible... Oui, je crois que vous avez raison.
Je pourrais la faire partir plus tôt avec les Dérigny, et moi je ne les rejoindrais qu'en juillet ou en aout...

...

Madame Papofski frémit. Son règne serait retardé de deux mois au moins...

P: Il me semble, mon oncle, que dans son état de souffrance vous séparer d'elle serait lui donner un coup fatal. Elle vous aime tellement que la pensée de vous quitter...

G: Vous croyez ? Pourquoi m'aimerait-elle autant ?

P: Ah ?, mon oncle ?, tous ceux qui vous connaissent vous aiment ainsi...

G: Comment ?, tous ceux que je quitte meurent-ils de chagrin ? C'est effrayant, en vérité. Mais... alors... vous aussi, vous mourrez de chagrin, et vos huit enfants avec vous ? Ce qui fait neuf personnes ? ... Voyons... eux n'en font cinq, c'est quatre de moins que j'aurai sur la conscience... Alors... décidément, je reste avec vous...

P: Mais non, mon oncle, ils seront neuf comme chez moi, en comptant les Dérigny ?

G: C'est vrai ? Mais... la qualité ?

P: Ah ?, mon oncle, je ne vaud pas ma sœur et mes enfants ne peuvent se comparer aux siens, si bons, si gentils ? Natasha est si charmante ? Et puis Monsieur Jackson ? Quel homme admirable ? Comme il parle bien français ? On ne le croirait jamais Anglais...

...

Madame Papofski regarde fixement son oncle, qui rougissait légèrement...

Elle s'enhardit à sonder le mystère, et ajoute...

P: Plutôt Français... ou... même... Polonais...

G: Polonais ? Un Polonais chez moi ? Allons donc ?
Ah ?, ah ?, ah ? Polonais ? Il y ressemble
comme je ressemble à un Chinois ?

...

La gaieté du général était forcée. Sa bouche riait, ses yeux lançaient des flammes. Il semble à Madame Papofski que s'il en avait le pouvoir, il l'étranglerait sur place, le regard fixe et sérieux de cette femme méchante augmentait le malaise du général, qui s'en est allé en disant qu'il allait aux nouvelles de sa nièce...

P: " C'est un Polonais ? Je le soupçonnais depuis quelque temps. J'en suis sûre maintenant ? Et mon oncle le sait et il le cache. Il est bien heureux de m'avoir laissé le soin de gérer ses affaires en son absence, sans quoi... j'aurais été à Smolensk et j'aurais dénoncé le Polonais et eux tous avant huit jours d'ici ? Seulement, le temps de découvrir du nouveau et de m'assurer du fait. À présent, c'est inutile. Je tiens sa fortune, j'en vendrai ce que je voudrai. L'hiver prochain, je vendrai du bois pour un million... et je le garderai, bien entendu... "

...

Pendant que Madame Papofski triomphait, le général arrivait chez Madame Dabrovine le visage consterné et décomposé...

G: Ma fille, mon enfant ? Elle a deviné que Romane était un Polonais ? Qu'il se cache ?
Elle le perdra ? Elle le dénoncera, la misérable ?
Mon pauvre Romane ?

...

Et le général lui raconte ce qu'avait dit Madame Papofski...

Natalie: Mon père ?, pour l'amour de Dieu, calmez-vous ? Qu'elle ne vous surprenne pas ainsi ? Comment saurait-elle que le prince Romane n'est pas Monsieur Jackson ? Elle soupçonne peut-être quelque chose... elle aura voulu voir ce que vous diriez. Qu'avez-vous répondu ?

G: J'ai ri ? J'ai dit des niaiseries, mais je me sentais furieux et terrifié. Et voilà le malheur ? Elle s'en est aperçue. Si tu avais vu son air féroce et triomphant ? ... Coquine ? Gueuse ? Que ne puis-je l'étouffer, la hacher en morceaux ?

Natalie: Mon père ?, mon pauvre père ?
Remettez-vous, laissez-moi appeler Dérigny...
il a toujours le pouvoir de vous calmer...

G: Appelle, mon enfant, qui tu voudras. Je suis hors de moi ? Je suis désolé et furieux tout à la fois...

...

Madame Dabrovine court à la recherche de Dérigny, qu'elle trouve heureusement chez lui avec sa femme... leurs enfants jouaient avec les siens dans la galerie...

Natalie: Mon bon Dérigny, venez vite calmer mon pauvre père qui est dans un état affreux. Il craint que ma soeur n'ait reconnu le prince Romane...

...

Dérigny suit précipitamment Madame Dabrovine. Arrivé près du général, il est mis au courant de ce qui venait de se passer. Il réfléchit un instant en tournant sa moustache...

D: Pas de danger, mon Général. Grâce à votre coup de maître d'avoir abandonné à Madame Papofski, en votre absence, l'administration de vos biens, son intérêt est de vous laisser partir. Il ne serait même pas impossible que ce soit une ruse pour hâter votre départ et vous faire abandonner le projet que vous manifestiez de rester à Gromiline et de nous laisser partir sans vous... Il n'y a qu'une chose à faire, il me semble, mon Général, c'est de partir bien exactement le 1er mai, dans douze jours, mais de ne le déclarer à Madame Papofski que la veille, de peur de quelque coup fourré...

Natalie: Monsieur Dérigny a raison. Je crois qu'il voit très juste. Tranquillisez-vous donc, mon pauvre père. Le danger des autres vous impressionne toujours vivement... Vous allez vous restreindre de sortie quelques jours pour veiller sur moi, alors que moi, je vais me porter un peu mieux et les douze jours seront tranquilles...

...

Madame Dabrovine serre les mains de son oncle et l'embrasse à plusieurs reprises. Les explications de Dérigny, la tendresse de sa nièce ont remis du calme dans le cœur et dans la tête du général...

G: Chère, bonne fille ? Je me suis effrayé, il est vrai, et à tort, je pense. Mais aussi, quel danger je redoutais pour mon pauvre Romane ?
Et pour nous tous, peut-être ?

D: Vous l'avez heureusement conjuré, mon Général. Nous sommes en mesure de partir quand vous voudrez. J'ai déjà emballé tous les effets auxquels vous tenez, mon Général... l'argenterie même est dans un des coffres de la berline... le reste sera fait en deux heures...

G: Merci, mon bon Dérigny... toujours fidèle et dévoué...

Natalie: Mon père ? Nous ne passerons pas la frontière
Nous n'avons pas de passeports pour l'étranger ?

G: Ils sont dans mon bureau depuis huit jours, mon enfant...

Natalie: Vous avez pensé à tout, mon père ? Vous êtes vraiment admirable, pour parler comme ma soeur...

G: Où est allé Romane ? Savez-vous, Dérigny ?

D: Je ne sais pas, mon Général. Je ne l'ai pas vu, mais je pense qu'il est à son poste, près des enfants...

G: Tâchez de nous l'envoyer, Dérigny. Il faut que je le prévienne de se tenir en garde contre les scélératesses de ma méchante nièce. A-t-on jamais vu deux soeurs plus dissemblables ?

...

Dérigny trouve effectivement Romane dans la galerie. Il paraissait agité et il se promenait en long et en large.

Natasha l'accompagnait et lui parlait avec vivacité et gaieté. Dérigny était surpris de l'agitation visible de Romane et il lui demande s'il était souffrant...

Natasha: Non, non, mon bon Monsieur Dérigny, je suis occupée à le calmer et à lui faire la morale. Figurez-vous que Monsieur Jackson, toujours si bon, si patient, s'est fâché..., mais tout de bon... contre mes cousins Mitineka et Jégor qui sautaient après lui en l'appelant Polonais. Monsieur Jackson a pris cela comme une injure, et moi, je lui dis que c'est très mal, que les Polonais sont très bons, très malheureux, qu'il ne faut pas les détester comme il fait, qu'il faut même les aimer, et lui, au lieu de m'écouter, il a les yeux rouges comme s'il voulait pleurer... il me serre la main à me briser les doigts... et tout cela par colère... Tenez, regardez-le... Voyez s'il a l'air tranquille et bon comme d'habitude...

...

Dérigny ne répond pas. Romane se tait également. Natasha est encore allée gronder ses méchants cousins... et pendant ce temps, Dérigny et Romane avaient disparu. Madame Papofski entre alors...

Mitineka: Non, Maman, il est parti furieux. Nous l'avons appelé Polonais, comme vous nous l'avez ordonné... Il a pris cela pour une injure. Il s'est fâché, il nous a grondés. Il a dit que nous étions des menteurs, des méchants enfants, et il s'en est allé malgré Natasha...

...

Natasha: Oui, ma tante, et j'ai eu beau lui dire que c'était très mal de haïr les Polonais comme il le faisait, et d'autres choses, très raisonnables, il n'a rien voulu écouter, et il est parti très en colère...

P: Ah ?

...

Et sans ajouter autre chose, elle quitte la chambre, étonnée et désappointée...

P: " Il n'est pas Polonais ? Alors, qu'est-il donc ? "

...

Chez Madame Dabrovine, où Romane trouve le général, il raconte, encore tout ému, l'apostrophe des petits Papofski et, lorsque le général et Madame Dabrovine lui disent qu'il avait tort de s'effrayer de propos d'enfants, mais son agitation redouble...

Romane: Cher Comte, chère Madame, ces enfants n'étaient que l'écho de leur mère. Je le voyais à leur manière de dire, à leur insistance grossière et malicieuse. Ce n'est pas moi seul qui suis en jeu... Ce serait vous, mes bienfaiteurs, mes amis les plus chers, vos fils, votre fille, si bonne et si charmante. Tous vous seriez enveloppés dans la dénonciation, car, vous savez... elle l'a dit... elle nous fera tous enfermer, juger, envoyer aux mines, en Sibérie ? Oh ? ... La Sibérie ? ... Quel enfer ? ... Quelle terreur de songer que, pour moi, à cause de moi, vous y seriez tous ? ... Je me sens devenir fou à cette pensée... Vous... Général... Natasha ?

...

Romane: Oh ?, mon Dieu ?, pitié ?, pitié ? ...
 Sauvez-les ? ... Prenez-moi seul ? ... Que seul
 je souffre pour tous ces êtres si chers ?...

...

Romane tombe à genoux, la tête dans ses mains.
 Le général était consterné. Madame Dabrovine pleurait.
 Dérigny était ému. Il s'approcha de Romane...

D: Courage, rien n'est perdu. Le danger n'existe pas
 depuis que le général donne, par son départ
 volontaire, la gestion de toute sa fortune à
 Madame Papofski. L'intérêt qui guide ses actions
 doit arrêter toute dénonciation. Les biens seraient
 mis sous séquestre... Madame Papofski n'en jouirait
 pas, et elle n'aurait que l'odieux de son crime,
 dont l'État seul profiterait...

R: C'est vrai... Oui... C'est vrai... J'étais fou ?
 Le danger m'avait ôté la raison ? Pardonnez-moi,
 très chers amis, les terreurs que j'ai fait naître
 en m'y livrant moi-même... Pardonnez-moi. Et vous,
 mon cher Dérigny, recevez tous mes remerciements,
 je vous suis sincèrement reconnaissant...

...

Romane lui serre fermement les deux mains...

R: Redoublons de prudence. Encore quelques jours,
 et nous sommes tous sauvés. Au revoir, cher Comte...
 Je retourne à mon poste, que j'ai déserté, et
 si les Papofski recommencent, j'abonderai dans
 la pensée de Natasha, qui croyait que j'étais en
 colère et que c'était par haine des Polonais que
 je m'agitais...

Il est sorti en souriant, laissant ses amis calmes et rassurés. Quand il entre dans la galerie, il trouve tous les enfants groupés autour de Natasha, qui leur parlait avec une grande vivacité. Il s'arrête un instant pour considérer ce groupe composé de physionomies si diverses. Quand Natasha l'aperçoit, il sourit...

N: Ah ?, vous voilà, Monsieur Jackson ? Et vous n'êtes plus fâché, je le vois bien. Mes cousins, voyez, Monsieur Jackson vous pardonne, mais ne recommencez pas. Pensez à ce que je vous ai dit...

...

Et en s'approchant de Monsieur Jackson d'un air suppliant et doux...

N: Et vous, ne détestez pas les pauvres Polonais. Je vous en prie... mon cher Monsieur Jackson ? Ils sont si malheureux ? On ne leur laisse ni patrie, ni famille, ni même leur sainte religion ? Comment ne pas les plaindre et ne pas les aimer ? ... N'est-ce pas que vous tâcherez de... de... les aimer... pour ne pas être trop cruel...

...

Monsieur Jackson la regardait sans lui répondre... son âme polonaise s'agitait de joie...

N: Mais parlez, répondez-moi ? C'est donc bien difficile, bien terrible d'avoir pitié de ceux qui souffrent, qu'on arrache à leurs familles, qu'on enlève à leurs parents, qu'on envoie en Sibérie ?

...

J: Assez, assez ? J'ai pitié de ces infortunés...
Si vous saviez ? ... Mais assez, plus un mot ?
Je vous en conjure...

N: Bien, nous n'en parlerons plus... avec vous, car
j'en cause souvent avec Maman. Je suis bien aise
de vous avoir enfin attendri sur... Pardon,
je me sauve pour ne pas recommencer...

...

Et Natasha, riante et légère, s'en va en courant et
elle est allée raconter ses succès à sa mère et
à son oncle...

Natsha: Je l'ai converti, Maman. Il a enfin pitié
de ces pauvres Polonais. Il me l'a dit, mais
il ne veut pas qu'on en parle. C'est singulier
qu'un homme si bon déteste des gens
si malheureux et si courageux ?

...

Le général qui riait et se frottait les mains lui dit...

G: Natasha, sais-tu que nous partons dans huit
ou dix jours ?

Natasha: Tant mieux, mon oncle, nous serons tous contents
de nous en aller à cause de Maman. Et puis...

...

Natasha a rougi et s'est tue...

G: Et puis quoi ? De qui as-tu peur ici ? Achève
ta pensée, Natashineka...

Natasha: Mon oncle... c'est que c'est mal d'être
enchantée de quitter ma tante et mes cousins ?

G: Et pourquoi es-tu enchantée de les quitter ?

Parle sans crainte, Natasha, dis-nous toute la vérité ?

Natasha: Eh bien, mon oncle, puisque vous voulez le savoir, c'est parce que ma tante est méchante pour mes frères, qu'elle appelle des ânes et des pauvrards pour Jacques et Paul, qu'elle gronde sans cesse, qu'elle appelle des petits laquais, qu'elle menace de faire fouetter... pour ce bon Monsieur Jackson, dont elle se moque, qu'elle oblige à porter son châle, son chapeau, qu'elle traite comme un domestique... tout cela me fait de la peine, parce que je vois bien que Monsieur Jackson n'est pas habitué à être traité ainsi... les pauvres petits Dérigny pleurent souvent, surtout Paul.

Quant à mes cousins, ils taquent mes frères, tourmentent Jacques et Paul, et disent des sottises à Monsieur Jackson, qui protège les pauvres petits. Vous pensez bien, mon oncle, que tout cela n'est pas agréable...

G: C'est même très désagréable ? Viens m'embrasser, chère enfant... Encore huit jours de patience, et tu seras comme nous délivrée des méchants. En attendant, je te permets d'être enchantée comme nous ?

Natasha: Vrai, vous êtes content ? ... Oh ?, mon oncle, que vous êtes bon ?

...

Natasha a demandé la permission d'aller annoncer la bonne nouvelle aux Dérigny. Le général le lui accorde en riant plus fort, et en recommandant le secret jusqu'au lendemain.

36 - Premier pas vers la liberté.

Le lendemain, un peu avant déjeuner, le général appelle Madame Papofski dans le salon. Elle arrive, inquiète de la convocation, et elle trouve son oncle assis dans son fauteuil d'où il lui fait un salut majestueux de la main...

G: Asseyez-vous, Maria Pétrouna, et écoutez-moi.

Vous êtes venue à Gromiline pour vous faire donner une partie de ma fortune. Vous avez feint la pauvreté, tandis que je vous sais riche. Silence, je vous prie... n'interrompez pas ? Je ne tiens pas à ma fortune. Je vous fais volontiers l'abandon de Gromiline et des biens que vous convoitez et que je possède en Russie. Au lieu de vous en laisser la gestion pendant mon absence, je vous les donne et je ne garde que mes capitaux pour vivre dans l'aisance avec votre soeur et ses enfants que vous détestez, que j'aime et qui ne songent pas, en m'aimant, aux avantages que je peux leur faire... La santé de votre soeur exige un départ précipité. Je l'ai fixé au 1er mai, dans huit jours. La veille, je vous remettrai les papiers et les comptes dont vous aurez besoin pour que tout soit en règle. J'emmène tous ceux que j'aime. Je vous laisse tous mes gens. Je vous défends de les maltraiter, et j'ai fait un acte qui arrêtera les explosions de vos colères et de votre méchanceté...

...

G: Ne vous contraignez pas, ne dissimulez plus,
je vous connais, je devine ce que vous pensez,
ce que vous croyez me cacher. Laissez-vous aller
à votre joie, et surtout pas de phrases menteuses...

...

Madame Papofski avait voulu bien des fois interrompre son oncle, mais un geste impétueux, un regard foudroyant, arrêtaient les paroles prêtes à s'échapper de ses lèvres, tremblantes de colère et de joie. Ces deux sentiments se combattaient et rendaient sa physionomie effrayante. Quand le général a cessé de parler, il la regardait un moment avec un mépris mélangé de pitié. Voyant qu'elle se taisait, il se lève et sort...

P: Mon oncle...

...

Elle avait une voix étranglée...
Le général s'arrête et se retourne...

P: Mon oncle, je ne sais... comment vous remercier...

...

Le général ouvre la porte, sort et la referme avec violence.

Il passe dans la salle à manger où l'attendaient, d'après ses ordres, Madame Dabrovine, ses enfants, Romane et les enfants Papofski...

G: Déjeunons... Ici, Natasha, à ma gauche...

...

Il a dit ça avec calme en se mettant à table...

Natasha: Mais, mon oncle... ma tante... c'est sa place...

*G: Ta tante est au salon, en train de digérer
sa nouvelle fortune, assaisonnée de quelques
vérités dures à avaler...*

...

*Natasha ne comprenait pas et elle regardait d'un air
étonné son oncle, sa mère et Romane, qui riaient tous
les trois...*

*G: Dans quinze jours, tu sauras tout, mon enfant.
Mange ton déjeuner et ne t'inquiète pas
des absents...*

...

*Natasha a suivi gaiement le conseil de son oncle,
et elle l'entendait avec bonheur annoncer leur départ
à tous ses gens.*

...

*Pendant les derniers jours passés à Gromiline, il y a eu
beaucoup d'agitation, d'allées et de venues causées par
le départ du maître. Madame Papofski venait à peine
aux repas, elle gardait le silence sur sa conversation avec
son oncle. Feindre était difficile et inutile, agir et
parler sincèrement pouvait être dangereux et changer
les dispositions généreuses de son oncle. Ses enfants ont
reçu du général la défense de jouer avec leurs cousins
et avec les petits Dérigny. Mitineka et Jégor ont voulu
un jour enfreindre la consigne et entraîner Paul,
qu'ils ont rencontré dans un corridor.*

Le général passait au bout du corridor avec Dérigny et ils ont entendu les cris de Paul. Il a fait saisir Mitineka et Jégor et les a fait fouetter de façon à leur ôter à tous l'envie de recommencer.

À un autre moment, Sonushka a eu le même sort pour avoir méchamment lancé une bouteille d'encre sur Natasha, qui en a été inondée, et dont la robe a été complètement perdue.

...

La veille du départ, le général a remis à Madame Papofski, sans lui parler, un portefeuille, plein de papiers qu'il lui avait annoncés. Elle le prend en silence et elle s'est éloignée avec sa proie.

Le général avait prévu de partir à neuf heures du matin. Pour éviter les adieux des Papofski, le général leur avait fait dîner qu'il partait à midi après avoir dîné.

Avant de monter en voiture, le général a rassemblé tous ses gens. Il leur annonce qu'il leur donne à tous leur liberté immédiate, et il a remis à chacun cinq-cents roubles. La joie de ces pauvres gens récompensait largement le général de cet acte d'humanité et de générosité. Après leur avoir fait ses adieux, il monte dans sa berline avec sa nièce, Natasha et Monsieur Jackson. Dans une seconde berline attendaient Madame Dérigny, Alexandre, Michel, qui avaient demandé avec insistance d'être dans la même voiture que Jacques et Paul. Les poches des voitures et des sièges étaient garnies de provisions, précaution nécessaire en Russie.

Le départ a été grave. Le général éprouvait de la tristesse en quittant pour toujours ses terres et son pays. Le même sentiment dominait Madame Dabrovine, le souvenir de son mari lui revenait plus poignant que jamais. Natasha regardait sa mère et souffrait de ce chagrin dont elle devinait si bien la cause. Romane tremblait d'être reconnu avant de passer la frontière, et de devenir ainsi une cause de malheur et de ruine pour ses amis.

Romane était passé par les villes et les villages qu'ils auront à traverser pendant plusieurs jours, mais à pied, trainant des fers trop étroits, dont le poids et les blessures qu'ils occasionnaient faisaient de chaque pas une torture. Il est vrai que, mêlé à la foule de ses compatriotes transportés en Sibérie, il avait pu ne pas être remarqué, ce qui diminuait de beaucoup le danger. Il sentait aussi la nécessité de dissimuler ses inquiétudes pour ne pas causer au général et à Madame Dabrovine une agitation qui aurait pu éveiller les soupçons...

G: À quoi pensez-vous, Monsieur Jackson ?

...

Le général avait remarqué ses préoccupations...

Romane: Je pense, Monsieur le Comte, à l'agrément d'avoir un homme de police à ses ordres pour faciliter le voyage...

G: Et vous avez raison, mon ami, plus raison que vous ne le pensez. C'est une protection de toutes les manières, quand il sait qu'il sera largement payé...

...

Le général avait appuyé sur chaque mot en regardant fixement son jeune ami qui le remercie du regard et cherchait à reprendre sa sérénité habituelle...

Natasha: Maman, entends-tu les rires qu'ils font dans l'autre voiture ? Quel dommage que nous ne puissions être tous ensemble ?

Natalie: Au premier relai, tu pourras aller rejoindre Madame Dérigny et tes frères, chère enfant...

...

Natasha hésitait un instant, secouant la tête...

Natasha: Non, je veux rester avec toi Maman, et avec mon oncle...

...

Les éclats de rire et les chants continuaient dans l'autre voiture. C'étaient Alexandre et Michel qui apprenaient à Jacques et à Paul des chansons russes, que ceux-ci écorchaient terriblement, ce qui excitait la gaieté des maîtres et des élèves. Mais c'était bien pire quand Madame Dérigny s'est mise de la partie... Jacques, Paul, Madame Dérigny rivalisaient à qui prononcerait le mieux, et Alexandre et Michel se roulaient à force de rire.

Dérigny cherchait de temps en temps à les faire taire, mais les rires redoublaient devant ses signes de détresse...

D: Vous allez tous vous faire gronder par le général ?

...

Alexandre et Michel se penchent à la vitre ouverte...

A: Pas de danger ? Mon oncle aime la gaité ?

...

Jacques et Paul, se penchant à l'autre vitre...

J: Le général ne gronde jamais quand on rit ?

H: Tu fais un croquemitaine de notre bon général ?

...

Toutes ces têtes aux vitres de la voiture paraissaient plaisantes à Dérigny, qui s'est mis à rire de son côté. En se remettant dans la voiture, les cinq têtes se cognent... et chacun a fait des "Ah !" de douleur, et tous se sont regardés et se sont mis à rire de plus belle.

Bien plus tard, les voitures gravissaient une colline et en son point culminant, on a stoppé. Les portières s'ouvrent... Natasha et Romane sortent avec le visage brillant de gaité. Romane souriait avec bienveillance...

Natasha: Qu'est-ce qui vous amuse tant ? Maman et mon oncle font demander de quoi vous riez...

Alexandre: Nous rions, parce que nous nous sommes tous cogné la tête...

Natasha: Et vous aussi, ma bonne Madame Dérigny ?

H: Oui, Mademoiselle, mais avant il faut dire que nous avons pris une leçon de chant qui nous avait fort égayés...

Natasha: De chant ? Qui donnait la leçon ?
Qui la prenait ?

...

H: Nos maitres étaient Messieurs vos frères, les élèves étaient Jacques, Paul et moi...

Natasha: Oh ?, comme j'aurais voulu l'entendre ?
Que cela devait être amusant ? Monsieur Jackson, allez, je vous prie, demander à maman que j'aille avec eux...

...

Romane sourit et il est allé faire la commission...

Natalie: Mais, mon cher Monsieur Jackson, ils seront trop serrés, et pourtant ils ne peuvent pas rester dans cette berline sans Madame Dérigny...

Romane: Mademoiselle Natasha en a bien envie, Madame, nous sommes bien graves pour elle...

Natalie: Que faire, mon père ? Faut-il la laisser aller ?

G: Laisse-la, laisse-la, cette pauvre petite ? Comme dit Jackson, nous sommes ennuyés à pleurer. Allez, mon ami, allez lui dire que nous ne voulons pas d'elle et que je lui ordonne de s'amuser là-bas. Jackson s'empresse d'aller porter la réponse...

Natasha: Merci, mon bon Monsieur Jackson, merci...
C'est vous qui m'avez fait gagner ma cause, je l'ai bien entendu. Attendez-moi tous, je reviens ?

...

Natasha a couru à la première berline. Leste comme un oiseau, elle sautait à l'intérieur, embrassait sa mère et son oncle...

Natasha: Je ne serai pas longtemps absente, je vous reviendrai ?, au prochain arrêt...

...

G: Non, reste jusqu'à la couchée, chère enfant, je serai content de te savoir là-bas, gaie et riieuse...

...

Natasha le remercie, sort de la berline, court à l'autre, et avant de monter, elle tend la main à Monsieur Jackson...

N: Soignez bien Maman, et si vous la voyez triste, venez vite me chercher... je la console toujours quand elle a du chagrin...

...

Les portières se referment et les voitures se remettent en marche. Natasha essayait de s'asseoir sans écraser personne, mais de quelque côté qu'elle se retourne, elle entend un "aïe ?" qui la faisait changer de place...

N: Puisque c'est ainsi, je m'assieds par terre...

...

Et elle s'est mise par terre écrasant les pieds et les genoux. Les cris redoublaient de plus belle. Natasha riait, cherchait vainement à se relever. Les quatre garçons la tiraient tant qu'ils pouvaient, mais comme tous riaient, ils perdaient de leur force et, comme Natasha riait encore plus fort, elle ne s'aidait pas du tout.

Enfin, Madame Dérigny lui venait en aide, et Natasha se trouvait à genoux, et c'était déjà un progrès. Alexandre et Jacques sont parvenus à se placer sur le devant de la voiture... alors Natasha a pu se mettre au fond avec Madame Dérigny et Paul entre elles deux.

Leur gaité a duré jusqu'à la fin de la journée.
 Ils s'étaient arrêtés deux fois pour manger.
 Dans le village où ils dinaient et où ils ont dormi,
 Jackson a reconnu une femme qui lui avait témoigné de
 la compassion lors de son passage avec la chaîne
 des condamnés, et qui lui avait donné furtivement
 un pain pour suppléer à l'insuffisance de la nourriture
 qu'on leur accordait. Cette rencontre l'a fait trembler.
 Puisqu'il l'avait reconnue, elle pouvait bien le reconnaître
 aussi et aller le dénoncer.

Il épiait les regards et la physionomie triste,
 mais ouverte de cette femme. Elle le regardait à peine,
 et elle ne paraît faire aucune attention à lui pendant
 les allées et venues que nécessitaient les préparatifs
 du repas et des chambres à coucher.

Madame Dabrovine, Natasha et Madame Dérigny
 s'occupaient de la distribution des chambres.
 Elles soignaient particulièrement celle du général.
 Ils ont dîné assez tristement, chacun avait son sujet
 de préoccupation, et la gravité des parents rendait
 les enfants sérieux.

La nuit a été mauvaise pour tous. Les souvenirs pénibles,
 les inquiétudes de l'avenir, les lits durs et incommodes,
 l'abondance d'affreux insectes qui remplissent les fentes
 des murs en bois dans les maisons mal tenues...
 Tous ces inconvénients réunis ont tenu éveillés
 les voyageurs, sauf les enfants qui ont dormi
 à peu près bien.

...

Chapitre 37 - On passe la frontière.

À l'aube du nouveau jour, il fallait se lever. Chacun était plus ou moins fatigué de sa nuit, excepté les enfants qui dorment toujours bien partout, et Natasha qui, sous ce rapport, malgré ses seize ans, faisait encore partie de l'enfance. Les toilettes se sont faites, puis ils se réunissent pour déjeuner. Dérigny avait préparé thé et café selon le goût de chacun. Le général était sombre. Il avait embrassé nièces et neveux, et serré la main à son ami Romane, mais il n'avait pas parlé et il gardait encore un silence absolu...

Natasha: Grand-père...

...

Le général a paru surpris et touché...

Natasha: Grand-père ? Voulez-vous venir avec nous à la place de Madame Dérigny, dans la seconde voiture ?

G: Comment veux-tu que je tienne à six ?

Natasha: Oh ? J'arrangerais cela, grand-père.

Je vous mettrais au fond, moi près de vous...

G: Et puis ? Que ferais-tu des quatre gamins ?

Natasha: Tous en face de nous, grand-père. Ce serait très amusant... nous verrions tout ce qu'ils feraient, et nous ririons comme hier, et nous vous ferions chanter avec nous... c'est ça qui serait amusant ?

...

Le général se trouvait complètement vaincu. Il éclate de rire, et toute la table fait comme lui. Le général prenant une leçon et chantant paraissait à tous une idée si extravagante, que le déjeuner a été interrompu avant de pouvoir arrêter les élans d'une folle gaité. En plus, Natasha était tombée sur l'épaule de sa mère, Alexandre se trouvait appuyé sur Natasha et Michel avait la tête sur le bas du dos de son frère. Madame Dabrovine soutenait le général, qui perdait son équilibre, et Romane le maintenait du côté opposé. Dérigny, debout derrière, tenait fortement la chaise du général.

Tout a une fin, la gaité comme la tristesse. Les rires se calment, chacun reprend son déjeuner refroidi et cherche à regagner le temps perdu en avalant à la hâte ce qui restait de sa portion.

Un peu plus tard, Dérigny vient annoncer que les voitures sont prêtes. Ainsi, ils courent aux manteaux, aux chapeaux, et en quelques instants. Tous sont prêts. Le général passe le premier, sa nièce et les enfants suivaient. Romane était un peu en arrière... et il se sentait arrêter par le bras. Il se retourne et il voit la femme qu'il avait reconnue la veille, tenant à la main un pain semblable à celui qu'il avait reçu d'elle trois ans auparavant. Elle le lui présente, lui serre la main et lui dit en polonais...

...: Prends au retour ce que je t'avais donné en allant.
Que Dieu te protège et te fasse passer la frontière sans être repris par nos cruels ennemis. Ne crains rien, je ne te trahirai pas...

...

Romane: Comment t'appelles-tu, chère et généreuse compatriote, afin que je mette ton nom dans mes prières ?

...: Maria Fenizka... Et toi ?

Romane: Prince Romane Pajarski...

...: Que Dieu te bénisse ? Ton nom était déjà venu jusqu'à moi. Laisse-moi baiser la main de celui qui a voulu affranchir la patrie...

...

Romane relève Maria à demi agenouillée devant lui et, la prenant dans ses bras, il l'embrasse affectueusement sur les deux joues...

Romane: Adieu, Maria Fenizka... je ne t'oublierai pas.
Silence, on vient...

...

Maria s'éloigne et rentre dans la maison.

Elle n'y trouve personne, tout le monde était dans la rue pour assister au départ des voyageurs. Romane monte dans la berline du général et de Madame Dabrovine où Natasha avait voulu y monter aussi, mais on l'avait renvoyée...

G: Va-t-en rire là-bas, mon enfant. Tu t'accommodes mieux de leur gaité que de notre gravité...

Natasha: Mais vous allez vous ennuyer sans moi ?

G: Tiens ? Quel orgueil a mademoiselle ? Tu me crois donc si ennuyeux que ta mère et Jackson ne puissent se passer de toi, et que ta mère et Jackson ne soient pas capables de me faire oublier ton absence ? Va, va, orgueilleuse, je te mets en pénitence jusqu'au dîner...

Natasha: Pas avant de vous avoir embrassé, grand-père,
et Maman aussi. Adieu, Monsieur Jackson...
Amusez-vous bien... Ah ?, mon Dieu ?, qu'avez-vous ?
Regardez, grand-père...

J: Silence, pour Dieu, silence ?

...

Jackson lui a dit cela à voix basse en lui serrant
la main à l'écraser, et Natasha a eu bien mal...

Et Natasha s'éloigne étonnée et pensive, pendant que
Romane prenait sa place en face de ses amis et gardait
le silence, de peur qu'on n'entende les quelques mots de
la conversation. Le général et Madame Dabrovine
interrogeaient Romane du regard...

Une fois dans la voiture, et il a réussi à expliquer en
quelques mots la cause de sa pâleur et de son trouble.
Le général était inquiet de la mémoire extraordinaire de
cette femme. D'autres pouvaient également reconnaître
Romane, et il se résolut de ne plus coucher et de
voyager jour et nuit jusqu'au-delà de la frontière russe.

Plus tard, quand on s'arrêtait pour une pause ou pour
le dîner, le général allait se promener sur la grande
route avec sa nièce et Romane, pendant que les quatre
garçons et Natasha jouaient à toutes sortes de jeux.
Romane a pu enfin leur raconter en détail ce qui lui
était arrivé à la première nuit, et le général leur a fait
part de sa résolution de voyager jour et nuit, et de
s'arrêter le moins possible.

Madame Dabrovine devait se plaindre de la fatigue
de la dernière nuit.

Romane ferait des représentations sur les inconvénients bien plus grands d'un voyage trop précipité.

Le général trancherait la question en disant que la santé de sa nièce passait avant tout et, pour mettre le deuxième chauffeur dans ses intérêts, il lui dirait que, vu la fatigue plus grande qu'il aurait à supporter, il lui payerait les nuits comme doubles journées.

Tout se passait pour le mieux du monde.

La discussion commençait au déjeuner. Le général faisait semblant de se fâcher... Romane dit qu'il n'avait qu'à obéir...

Le chauffeur était content de ce nouvel arrangement qui rendait ses nuits plus profitables que ses journées. Natasha et les enfants ont été enchantés de voyager de nuit. Les Dérigny partageaient leur satisfaction parce qu'ils arriveront plus tôt au bout de leur voyage et parce que le général avait trouvé le moyen d'expliquer à Dérigny pourquoi il se pressait tant.

À l'auberge du soir, ils dinaient, chacun s'arrangeait pour passer la nuit le plus commodément possible.

Romane était monté dans la berline de ses élèves, cédant sa place à Madame Dérigny. On a fait aux femmes et aux enfants une distribution d'oreillers. Natasha a repris sa place dans la berline de sa mère et de son oncle, et commençait avec ce dernier une conversation aussi gaie qu'animée pour lui faire accepter son oreiller, qui la gênait, disait-elle, horriblement.

Le général a pris l'oreiller que Natasha lui arrangeait très confortablement...

Natasha se jetait dans son coin et ne tardait pas à s'endormir. Ses compagnons de route en ont fait autant.

Dans l'autre berline, on commençait par se jeter les oreillers à la tête et par rire comme la veille, mais le sommeil a fini par fermer les yeux des plus jeunes, puis des plus grands, puis enfin ceux de Romane. De cette voiture, comme de la première, ne sortaient pas de plus légers bruits jusqu'au lendemain.

...

Au matin, ils se remuaient lorsqu'un mouvement bruyant à l'extérieur tirait les voyageurs de leur sommeil. Le soleil brillait déjà et réchauffait le pauvre Dérigny engourdi par le froid de la nuit.

Natasha baisse la vitre et met la tête à la portière. Elle voit qu'ils étaient à la porte d'une auberge. Le chauffeur était à la portière, attendant les ordres du général, qui ronflait encore. Natasha lui demande à voix basse et avec son aimable sourire... à savoir où ils étaient. Le chauffeur voulait savoir si on s'arrêtait ici pour prendre le café et se reposer un instant...

Natasha: Moi, je ne demande pas mieux, j'ai faim et j'ai les jambes fatiguées, mais mon oncle et Maman dorment. Madame Dérigny ? ...

Ah ?, voici Monsieur Jackson ?

Jackson: Si vous êtes fatiguée, Mademoiselle, et si vous avez faim, la question est décidée...

Natasha: Il ne faut pas penser à moi, il faut penser à mon oncle et à Maman...

...

Pour toute réponse, Jackson passe son bras par la vitre baissée et pousse légèrement le général, qui s'éveille...

Natasha: Pourquoi éveillez-vous grand-père ?

C'est mal à vous, Monsieur Jackson, très mal...

...

Le général paraissait surpris...

Romane: Monsieur le Comte, faut-il s'arrêter ici pour déjeuner ? Le chauffeur attend vos ordres. Mademoiselle Natalia a faim et elle a mal aux jambes...

G: Alors, arrêtons, arrêtons ? Que d'iantre ?

Je ne veux pas tuer ma pauvre Natasha.

Et puis, moi-même je ne serai pas fâché de manger un morceau et de me dégourdir les jambes. Ouvrez, chauffeur ?

...

La portière s'ouvre. Natasha sort, puis elle et Romane aident le général à descendre posément et, après lui, Madame Dabrovine, que Natasha avait embrassée et mise au courant. La seconde berline, de laquelle sortaient des voix confuses entremêlées de rires, se vide également.

Natasha les interroge sur leur nuit. Ils racontent leur bataille d'oreillers, disent bonjour à leur mère, à leur oncle et à Madame Dérigny, et font une invasion bruyante dans l'auberge, déjà prête à les recevoir.

Madame Dérigny, en causant avec son mari, dont elle avait été préoccupée toute la nuit, apprend avec chagrin qu'il avait souffert du froid à la fin de la nuit, malgré châles et manteaux.

Dérigny plaisantait de ces inquiétudes et assurait que devant Sébastopol, il avait bien autrement souffert du froid. Madame Dérigny, avant de se rendre près de Madame Dabrovine et de Natasha pour aider à leur toilette, trouvait le moyen de dire à l'oreille du général que Dérigny avait eu froid la nuit, mais qu'il ne voulait pas en parler...

G: Merci, ma bonne Madame Dérigny... soyez tranquille pour la nuit qui vient, il n'aura pas froid... envoyez-moi le chauffeur...

...

Le chauffeur n'a pas tardé à arriver...

G: Avant de partir, courez à la ville, et achetez-moi un bon manteau de drap gris, bien chaud et bien grand. Payez ce que vous voudrez, le prix importe peu...

...

Au bout d'une demi-heure, le chauffeur revenait avec un manteau de drap gris, doublé de renard blanc et de taille à envelopper le général lui-même...

G: Combien ?

C: Cinq-cents roubles...

...

Il avait répondu avec hésitation, car il l'avait eu pour trois-cents...

G: D'où vient-il ?

...

C: D'un villageois qui l'avait acheté il y a trois ans
à un Polonais envoyé en Sibérie...

G: Tenez, voilà six-cents roubles, payez et gardez
le reste...

...

Il y avait trois quarts d'heure que chacun procédait
à sa toilette et prenait un peu d'exercice, lorsque
le chauffeur et Dérigny apportaient dans le salon,
où se tenait le général, du thé, du café, du pain,
des kalaches, du beurre et un pot de crème.

On a attendu que le général et Madame Dabrovine
soient à table pour prendre chacun sa place et sa tasse.
La consommation a été effrayante, car la nuit avait
si bien aiguisé les appétits, que Dérigny ne pouvait suffire
au renouvellement des assiettes et des tasses vides,
et qu'il a dû appeler sa femme pour l'aider.
Ils sont allés manger à leur tour avec Jacques et Paul.

Plus tard, quand les repas étaient terminés,
le chauffeur est allé faire chauffer les moteurs...

G: Jackson, mon ami, je veux faire une surprise à
Dérigny... prenez ce manteau et mettez-le sur
le siège de la voiture qu'il conduit...

...

Jackson s'approche du canapé où était le manteau et
il a voulu le prendre, mais à peine l'a-t-il regardé,
qu'il est devenu tout pâle, chancelant et il tombe
sur le canapé...

Seul, le général s'est aperçu de ce saisissement...

G: Quoi ? Qu'est-ce, mon ami ? ... Romane, mon ami, répond... Je t'en supplie... Qu'as-tu ?

...

Romane: " C'est mon manteau que j'ai vendu en passant ici, prisonnier, enchaîné, forçat. Les froids étaient passés, je l'ai vendu... "

...

C'est à voix basse qu'a dit ça, Romane, encore tremblant d'émotion à ce nouveau souvenir de son passage...

G: Remets-toi ? Courage, mon ami... Si on te voyait ainsi ému, la curiosité serait excitée...

...

Romane serre la main de son ami, qui l'aide à se relever. En prenant le manteau, il a même failli le laisser échapper. Craignant d'avoir été vu par les enfants qui jouaient au bout du salon...

Il lève les yeux et rencontre le regard inquiet et triste de Natasha qui l'examinait depuis longtemps. La pâleur de Romane est devenue livide.

Natasha s'approche de lui, prend et serre sa main glacée...

Natasha: Mon cher Monsieur Jackson, êtes-vous inquiet ? Vous craignez que je ne parle, que je n'interroge ? Vous avez un secret pénible, je le devine, enfin, mais soyez sans inquiétude, jamais je ne laisserai échapper un mot qui puisse vous compromettre...

J: Chère enfant, vous avez toute ma reconnaissante amitié et toute mon estime...

...

Le général la serre alors dans ses bras...

G: Partons, allons, vous autres grands garçons, venez aider notre ami Jackson à porter ce grand manteau...

...

Les enfants se jettent sur ce manteau et le traînent plus qu'ils ne le portaient jusqu'à la voiture...

G: Tenez, mon ami, voilà de quoi vous réchauffer pour la nuit qui vient...

D: Mon Général, vous êtes trop bon, et ma femme est une indiscrète...

...

Et il salue respectueusement le général en menaçant sa femme du doigt...

Le voyage a donc continué gaiement et heureusement jusqu'à la frontière, où les formalités d'usage se sont accomplies facilement... ceci, grâce à l'intervention du chauffeur qui devait recevoir sa paye quand la frontière serait franchie. La générosité du général dépassait ses espérances. Le passeport anglais non visé de Jackson aurait souffert de quelques difficultés sans les ordres et les menaces du chauffeur. C'est pourquoi la bourse du général s'était ouverte si largement pour lui.

Aux premiers moments qui ont suivi le passage de la frontière, personne dans la première berline n'a dit un mot ni ne bougeait. Quand Romane et le général ont bien assurés de l'absence de tout danger, le général tendait la main à son jeune ami...

G: Sauvé, mon enfant, sauvé ?

...

Romane s'est jeté dans les bras du général qui le serrait contre lui et qui essuyait ses yeux humides... puis il a repris sa place, le visage baigné de larmes...

Romane: Cher et respectable ami... cher Comte, cher ami ?, pardonnez-moi..., oh ?, pardonnez-moi ces larmes indignes d'un homme ? Mais... j'ai trop souffert pendant ce voyage, trop ?, trop ?
Je suis à bout de forces ?

...

Madame Dabrovine serrait aussi la main de Romane et pleurait. Natasha, stupéfaite, regardait, écoutait et ne comprenait pas...

Natasha: Maman, Maman ? Qu'y a-t-il ? Pourquoi pleurez-vous ? Qu'est-il arrivé à ce pauvre Monsieur Jackson ?

...

Romane: Pauvre, dites heureux comme un roi, ma chère, excellente enfant... Pardon, pardon, ma chère demoiselle, je ne sais plus ce que je dis, ce que je fais. Pensez donc ? Ne plus avoir en perspective cette Sibérie, cet enfer des vivants ?

...

Romane: Ne plus avoir d'inquiétudes pour vous tous, que j'aime, que je vénère ? Me trouver en sûreté ?, et avec vous ?, près de vous ? Libre, libre ? ... Plus de Jackson ? Plus d'Angleterre ? ... La Pologne ? Ma mère, ma sainte, ma catholique patrie ? Comprenez-vous ma joie, mon bonheur ? Chère enfant, vous qui êtes si bonne, réjouissez-vous avec moi ?

...

La surprise de Natasha redoublait. Ses grands yeux bleus, démesurément ouverts, se portaient alternativement sur Romane, sur sa mère, sur son oncle...

Natasha: Polonais ? Polonais ? Vous, Polonais ??
Vous qui vous fâchiez quand on vous appelait Polonais ??

Romane: Je ne me fâchais pas, Mademoiselle...
je tremblais d'être découvert, et votre pitié pour mes chers compatriotes m'attendrissait jusqu'au fond de l'âme...

Natasha: Je ne comprends pas très bien, mais je suis contente que vous soyez Polonais et catholique...
c'était une peine pour moi de vous croire Anglais et protestant...

G: Tu vas comprendre en deux mots, ma Natasha chérie.
Je te présente mon ami, mon ancien aide de camp en Circassie, mon sauveur dans un rude combat, le prince Romane Pajarski, échappé de Sibérie où il travaillait aux mines depuis deux ans, accusé d'avoir conspiré pour la Pologne contre la Russie...

...

Natasha saute de sa banquette, fixait des yeux étonnés sur le prince Pajarski qui les voyait se remplir de larmes... puis elle se détournait, cachait son visage dans ses mains et éclatait en sanglots...

Natalie: Natasha, mon enfant... calme-toi... pourquoi ces larmes, ces sanglots ?

Natasha: Oh ?, Maman, Maman ? Ce pauvre homme ?
Ce pauvre prince ? Comme il a souffert ?
C'est horrible ?, horrible ? Et moi qui le traitais si familièrement ? J'ai dû le faire souffrir bien des fois ?

Romane: Vous, chère enfant... Vous avez été ma principale joie, ma plus grande consolation...

Natasha: Vraiment ? Je vous remercie de me le dire, et je suis bien contente d'avoir un peu adouci votre position...

...

Natasha a relevé la tête et elle le regardait d'un air joyeux, mais ses larmes recommencent à couler...

G: Ne pleure plus, ma Natasha. Le voilà heureux, tu vois bien, et nous aussi, nous sommes tous libres et heureux...

...

Après quelque temps donné aux émotions de ce grand évènement, chacun a repris son calme.

Natasha demande au prince Romane des détails sur son arrestation, sa condamnation, ses souffrances en Sibérie et sa fuite.

...

Pendant que ces évènements s'expliquent,
nous retournons à Gromiline, et nous faisons
une visite à Madame Papofski.

...

Chapitre 38 - La laitière et le pot au lait.

Après le départ de son oncle, Madame Papofski se sentait saisie d'une joie folle...

P: Ils sont bien réellement partis ? Je reste souveraine maîtresse de Gromiline et de toutes les terres de mon oncle. Je tirerai le plus d'argent possible de ces misérables paysans, paresseux et ivrognes, et de ces coquins d'intendants, voleurs et menteurs. Je n'ai pas soixante-mille roubles de revenu à moi, mais six-cent-mille ? Voilà une fortune qui m'aidera à augmenter la mienne ? D'abord, j'enverrai le moins d'argent possible à mon oncle, s'il m'en demande... peut-être pas du tout, puisqu'il m'a dit qu'il avait gardé les capitaux pour ses favoris Dabrovine et Dérigny. Je ferai fouetter tous les paysans pour leur faire augmenter leur fermage de dix roubles à cent roubles. Je vendrai tous les hommes, les femmes, les enfants au service de mon oncle. Il en a des quantités... je les vendrai tous, excepté peut-être quelques enfants que je garderai pour amuser les miens. Il faut bien que mes garçons apprennent à fouetter eux-mêmes leurs gens. Ces enfants serviront à cela. Quand on fait fouetter, on est si souvent trompé ? Entre amis et parents, ils se ménagent ? Vous croyez votre homme puni... pas du tout ?, à peine s'il a la peau rouge ? C'est mon mari qui savait faire fouetter ?

...

P: Quand il s'y mettait, le fouetté sortait d'entre ses mains comme une écrevisse... Mon oncle gâtait ses gens... il faut que je remette tout cela en ordre... Ce Vassili ?, il se repentira de n'avoir pas obéi à mes volontés en cachette de mon oncle...
Commençons par lui...

Vassili ? Vassili ? ... Où est-il ?

Mashka, va me chercher cet animal de Vassili qui ne vient pas quand je l'appelle ?

...

La pauvre fille a couru à toutes jambes chercher Vassili, et elle est revenue tremblante dire à sa maîtresse que Vassili était sorti et qu'on ne le retrouvait pas. Les yeux de Madame Papofski flamboyaient...

P: Sorti ?? Sorti sans ma permission ? Mais c'est impossible ? Tu es une sottise ? Tu as mal cherché ? Cours vite, et si tu ne me le ramènes pas, prends garde à ta peau ?

...

La malheureuse Mashka a encore couru de tous côtés et, n'osant revenir seule, elle ramenait Nikita, le maître d'hôtel...

P: Et Vassili ? Où est-il ?

Nikita: Vassili est sorti, Maria Pétrovna...

P: Comment a-t-il osé sortir ?

Nikita: Il est allé à la ville pour chercher une place...

...

Madame Papofski resta muette de surprise et de colère. Le maître d'hôtel continue, en la regardant avec une joie malicieuse...

Nikita: Monsieur le Comte nous ayant donné la liberté à tous, nous tâchons de nous pourvoir à Smolensk. Moi, je compte aller à Moscou, ainsi que les chauffeurs et les laquais, d'après les ordres de Monsieur le Général Négrinski, qui veut nous avoir...

P: La liberté ? ... Mon oncle ? ... Sans me rien dire ? ... Mais vous êtes fou ? ... C'est impossible ? Vous ne savez donc pas que c'est moi qui suis votre maîtresse, que j'ai tout pouvoir sur vous, que je peux vous faire fouetter à mort ??

Nikita: Monsieur le Comte nous a donné la liberté, Maria Péetrovna ? Personne n'a de droit sur nous que notre père l'empereur, le gouverneur et le capitaine Ispravnik de la Police...

...

La colère de Madame Papofski redoublait. Elle ne voyait aucun moyen de se faire obéir. Nikita sort. Mashka s'esquive. Madame Papofski reste seule à ruminer son désappointement. Elle a fini par se consoler à moitié en songeant au fermage de cent roubles par tête qu'elle ferait payer à ses six-mille paysans de Gromiline et à tous les paysans de ses autres propriétés nouvelles.

On lui préparait son déjeuner comme à l'ordinaire, quoique mécontente de tout et de tout le monde, elle n'osait pas le témoigner, de peur que les cuisiniers ne fassent comme les autres domestiques, et qu'elle ne trouve plus personne pour la servir.

Les enfants portaient le poids de sa colère... elle tirait les cheveux, les oreilles des plus petits, donnait des gifles et des coups d'ongles aux plus grands, les grondait tous, sans oublier les bonnes, qui ont aussi leur part des arguments frappants de leur maîtresse. Ainsi se passait le premier jour de son entrée en possession de Gromiline et de ses dépendances.

...

Les jours suivants, elle se promenait dans ses bois, dans ses prés, dans ses champs, en admirait la beauté et l'étendue... elle marquait dans sa pensée les arbres qu'elle voulait vendre et couper... elle parcourait les villages, parlait aux paysans avec une dureté qui les faisait frémir et qui leur faisait regretter d'autant plus leur ancien maître. Le bruit de la donation de Gromiline à Madame Papofski s'était répandu et avait jeté la consternation dans tous les esprits et le désespoir dans tous les cœurs. Elle leur disait à tous que le fermage serait décuplé, qu'elle ne serait pas si bête que son oncle, qui laissait ses paysans s'enrichir à ses dépens.

Quelques-uns osaient lui faire quelques représentations ou quelques sollicitations, et ceux-là ont été désignés pour être fouettés le lendemain. Mais, quand ils arrivaient dans la salle de punition, leur juge qui les avait accompagnés, produisait un papier qu'il avait reçu du capitaine Ispravnik, et qui contenait la défense absolue, faite à Madame Papofski, d'employer aucune punition corporelle contre les paysans du général-comte Dourakine...

Donc ni fouet, ni bâton, ni cachot, ni privation de boisson et de nourriture, ni enfin aucune torture corporelle, sous peine d'annuler tout ce que le comte avait concédé à sa nièce.

Madame Papofski qui était présente avec ses trois aînés pour assister aux exécutions, a poussé un cri de rage, se jetant sur le juge pour lui arracher et mettre en pièces ce papier maudit, mais le juge l'avait prestement passé à son voisin, qui l'avait donné à un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le papier ait disparu et soit devenu introuvable... et le juge lui dit avec un sourire fin et rusé...

J: Maria Péetrovna, l'acte original signé de Monsieur le Comte est entre les mains du capitaine Ispravnik... il ne m'a envoyé qu'une copie...

...

Le juge sort après s'être incliné jusqu'à terre... et les paysans en ont fait autant, et tous sont allés au cabaret boire à la santé de leur bon Monsieur le Comte, leur excellent maître.

Madame Papofski restait seule avec ses enfants qui, effrayés de la colère contenue de leur mère, auraient bien voulu s'échapper, mais le moindre bruit pouvait attirer sur leurs têtes et sur leurs épaules l'orage qui n'avait pu encore éclater. Ils s'étaient éloignés jusqu'au bout de la salle, et s'étaient rapprochés de la porte pour s'élancer dehors au premier signal.

Une dispute s'élevait entre eux à qui serait le mieux placé, la main sur la serrure.

Le bruit de leurs chuchotements amenait le danger qu'ils redoutaient. Madame Papofski se retourne... Elle voit leurs visages terrifiés, devine le sujet de leur querelle et, saisissant le fouet destiné à faire sentir aux malheureux paysans le joug de leurs nouveaux maîtres, elle court vers eux et elle a eu le temps de distribuer quelques coups de ce redoutable fouet avant que leurs mains tremblantes aient pu ouvrir la porte, et que leurs jambes affaiblies par la terreur, les aient portés assez loin pour fatiguer la poursuite de leur mère.

Madame Papofski s'arrêtait haletante de colère, laissait tomber le fouet, réfléchit aux moyens de s'affranchir de la défense de son oncle.

Après un temps assez considérable passé dans d'inutiles colères et des résolutions impossibles à effectuer, elle se décidait à aller à Smolensk, voir le capitaine Ispravnik, et à chercher à le corrompre en lui offrant des sommes considérables pour déchirer les actes par lesquels le Comte Dourakine donnait la liberté à ses gens et défendait à sa nièce de n'infliger aucune punition corporelle à ses paysans, ce qui serait un obstacle à l'augmentation du fermage, etc.. Elle rentrait au château, assez calme en apparence, ne s'occupait plus de ses enfants, et ordonnait au chauffeur de préparer une voiture.

Une heure après, elle roulait sur la route de Smolensk. Le capitaine Ispravnik était chez lui et n'était pas surpris de la visite de Madame Papofski, car il connaissait toute l'étendue de ses pouvoirs, la terreur qu'il inspirait, et la soumission que chacun était tenu d'apporter à ses volontés et à ses ordres.

Il était très bien avec le gouverneur qui le croyait un homme rigide, sévère, mais honnête et incorruptible, de sorte que les décisions de ce terrible capitaine *I spravnik* étaient sans appel. C'était un homme d'un aspect dur et sévère. Il était grand, assez gros, roux de chevelure et rouge de peau... son regard perçant et rusé effrayait et repoussait. Ses manières et son langage mielleux augmentaient cette répulsion.

Madame Papofski le voyait pour la première fois.
Il la fait entrer dans son cabinet...

P: C'est donc à vous que mon oncle a remis les papiers par lesquels il donne la liberté à tous ses gens ?

I: Oui, Madame Pétrovna, ils sont entre mes mains...

P: Et ne peuvent-ils pas en sortir ?

I: Impossible, Madame Pétrovna...

P: C'est pourtant bien ennuyeux pour moi... tous ces gens sont si impertinents, si mauvais, qu'on ne peut pas se faire obéir quand ils se sentent libres...

I: Je ne dis pas non, mais que voulez-vous ?, c'est la volonté de votre oncle ?

P: Mais... vous savez que mon oncle m'a donné toutes les terres qu'il possède ?

I: C'est possible, mais cela ne change rien à la liberté des gens...

P: Ces terres se montent à plusieurs millions ?

Il y a six-mille paysans ?

...

Le capitaine *I spravnik* s'incline et garde le silence en regardant Madame Papofski avec un sourire méchant...

Et après ce silence...

P: Je n'ai pas besoin de tout garder pour moi,
je donnerais bien quelques dizaines de mille francs
pour avoir ce papier de mon oncle, celui qui
m'interdit de faire fouetter les paysans...

..

Le capitaine I spravnik ne dit rien...

P: Je donnerais cinquante-mille roubles pour avoir
ces actes...

I: C'est très facile, Madame Pétrouna, je vais appeler
mon scribe pour qu'il vous en fasse une copie...
cela vous coutera vingt-cinq roubles...

...

Madame Papofski se mordait les lèvres et dit après
un assez long silence et avec quelque hésitation...

P: Ce n'est pas une copie que je voudrais avoir...,
mais l'acte lui-même ?

I: Ceci est impossible, Madame Pétrouna...

P: Et pourtant, je donnerais soixante-mille,
huitante-mille roubles... cent-mille roubles...
Comprenez-vous ? ... Cent-mille roubles ?

I: Je comprends, Madame Pétrouna... Vous m'offrez
cent-mille roubles pour détruire ces papiers que
votre oncle m'a confiés ? ... Ai-je compris ?

...

Madame Papofski répond par une inclination de la tête...

I: Mais à quoi me serviront ces cent-mille roubles, si on m'envoie en Sibérie ?

P: Comment pourriez-vous être condamné, puisque les actes seraient brûlés ?

I: Et les copies que j'ai remises à tous ces gens et paysans ?

...

Madame Papofski demeurait pétrifiée... elle avait oublié la copie que lui avait fait voir le valet...

I: Il m'est donc prouvé que vous désirez racheter ces actes, mais que vous ne savez comment faire, et que si je vous indiquais un moyen, vous me le payeriez cent-mille roubles...

P: Cent-mille roubles... plus si vous voulez ?

I: Alors il me reste un devoir à remplir: c'est de faire au Général Prince Gouverneur un rapport sur l'offre déshonorante que vous osez me faire, et qui vous mènera en Sibérie, ou tout au moins, dans un couvent pour faire pénitence... ce qui n'est pas agréable... on y est plus maltraité que ne le sont vos domestiques et vos paysans...

..

Madame Papofski est terrifiée...

P: Au nom de Dieu, ne faites pas une si méchante action, mon cher... tout cela n'était pas sérieux ?

...

I: C'était sérieux, Madame Pétrouva, si sérieux qu'il vous faudrait me donner plus de cent-mille roubles pour me le faire oublier ?

P: Plus de cent-mille roubles ?? ... Mais c'est affreux ? ... M'extorquer plus de cent-mille roubles pour ne pas porter contre moi une plainte horrible ?

I: Vous vouliez tout à l'heure me donner la même somme pour avoir le plaisir de fouetter vos paysans et vos domestiques, et leur extorquer un fermage énorme... vous pouvez bien la doubler pour avoir le plaisir de ne pas être fouettée vous-même tous les jours pendant au moins deux ou trois ans...

P: C'est abominable ?, c'est infâme ?

I: Abominable, infâme, tant que vous voudrez, mais vous ne sortirez pas d'ici avant de m'avoir souscrit une obligation de deux-cent-mille roubles remboursables en deux ans, par moitié, au bout de chaque année... sinon, je vais déposer ma plainte chez le prince gouverneur ?

P: Non, non, au nom de Dieu, non, mon bon I spravnik, ayez pitié de moi ?

...

Madame Papofski s'est jetée à genoux devant le capitaine I spravnik triomphant...

P: Diminuez un peu... je vous donnerai cent-mille roubles..., cent-vingt-mille... Eh bien ? Cent-cinquante-mille ?

...

Le capitaine *I spravnik* se lève...

I: Adieu, Madame *Pétrovna*... au revoir dans quelques heures... un officier de police m'accompagnera avec deux soldats... on vous mènera à la prison...

P: Grâce, grâce ?

...

Madame *Papofski* se prosternait devant le capitaine...

P: Je vous donnerai... les deux-cent-mille roubles que vous exigez...

I: Mettez-vous là, Madame *Pétrovna*... Vous allez signer le papier que je vais préparer...

...

Le capitaine *I spravnik* a eu vite fini l'acte, que signe la main tremblante de Maria *Pétrovna*...

I: Partez à présent, Madame *Pétrovna*, et si vous dites un mot de ces deux-cent-mille roubles, je vous fais enlever et disparaître sans que personne ne puisse jamais savoir ce que vous êtes devenue... c'est alors que vous feriez connaissance avec le fouet et avec la Sibérie ?

...

Le capitaine *I spravnik* la salue, lui ouvre la porte, et au moment de la franchir, elle se retourne vers lui, le regarde avec colère...

P: Misérable ?

...

Elle avait dit cela tout haut, sans voir quelques hommes rangés au fond de la salle...

I: Vous outragez l'autorité, Madame Pétrouna ?
 Ocipe, Feodore, prenez cette femme et
 menez-la dans le salon privé ?

...

Malgré sa résistance, Madame Papofski a été enlevée par ces hommes robustes qu'elle n'avait pas aperçus, et entraînée dans un salon petit, mais d'apparence assez élégante. Quand elle a été au milieu de ce salon, elle se sentait descendre par une trappe à peine assez large pour laisser passer le bas de son corps, ses épaules arrêtaient la descente de la trappe... terrifiée, ne sachant ce qui allait lui arriver, elle a voulu implorer la pitié des deux hommes qui l'avaient amenée, mais ils avaient disparus... elle était seule. À peine commençait-elle à s'inquiéter de sa position qu'elle en a compris toute l'horreur, car elle se sentait fouettée comme elle aurait voulu voir fouetter ses paysans. Le supplice a été court, mais terrible. La trappe remonte, la porte du petit salon s'ouvre...

I: Vous pouvez sortir, Maria Pétrouna...

...

Le capitaine lui offrait le bras d'un air souriant. Elle aurait bien voulu l'injurier, le gifler, l'étrangler, mais elle n'osait pas et se contentait de passer devant lui sans accepter son bras...

Et elle l'arrête...

I: Maria Pétrouva, j'ai eu l'honneur de vous offrir mon bras... est-ce que vous voudriez recommencer une querelle avec moi ? ... Non, n'est-ce pas ? Ne sommes-nous pas bons amis ? ... Allons, prenez mon bras... j'aurai l'honneur de vous conduire jusqu'à votre voiture. Ne mettons pas le public dans nos confidences, tout cela doit rester entre nous...

...

Madame Papofski, encore tremblante, a été obligée d'accepter le bras de son ennemi, qui lui parlait de la façon la plus gracieuse, et elle ne lui répondait pas.

Le capitaine I spravnik lui dit tout bas et de manière familière...

I: Vous me direz bien quelques paroles gracieuses, ma chère Maria Pétrouva, devant tous ces gens qui nous regardent. Un petit sourire, Maria Pétrouva, un regard aimable, sans quoi je devrai vous faire faire connaissance avec un autre petit salon très gentil, bien plus agréable que celui que vous connaissez... on y reste plus longtemps... et on en sort toujours pour se mettre au lit...

P: J'ai hâte de m'en retourner chez moi...

...

Madame Papofski le regardait avec le sourire qu'il réclamait...

P: J'ai été déjà bien indiscret de vous faire une si longue visite...

I: J'espère qu'elle vous a été agréable, chère
 Maria Péetrovna, comme à moi...

P: Certainement...

...

Et tout bas à son oreille...

P: Dites mon cher... mon cher I spravnik...

Demandez-moi à venir vous voir... Ou venez
 donc me voir à Gromiline... mon cher, mon cher...

Ah ? ... Ah ? Je meurs ?

...

Et Madame Papofski tombe dans les bras du capitaine.
 L'effort avait été trop violent... elle avait perdu
 connaissance. Le capitaine I spravnik la porte et couche
 dans sa voiture, fait semblant de la plaindre,
 de s'inquiéter, et ordonne au chauffeur de ramener
 sa maîtresse le plus vite possible, parce qu'elle avait
 besoin de repos. Le chauffeur ayant vu Madame,
 il est parti à toute allure.

Et le capitaine était satisfait au point qu'il s'est dit...

I: Bonne journée ? Deux-cent-mille roubles ?

Ah ?, ah ?, ah ? La Papofski ?, comme elle s'est
 laissé prendre ? J'irai la voir, si je pouvais lui
 extorquer encore quelque chose ? Je verrai,
 je verrai...

...

Durant le voyage, avec le mouvement de la voiture,
 les douleurs qu'elle ressentait et le grand air ont fait
 revenir Madame Papofski de son évanouissement.

Elle s'est remise avec peine sur la banquette et elle s'est livrée aux plus altièrès réflexions et aux plus terribles colères jusqu'à son retour à Gromiline. Elle se couchait en arrivant, prétextant une migraine pour ne pas éveiller la curiosité des domestiques, et elle est restée dans son lit trois jours entiers.

...

Le quatrième jour, quand elle a voulu se lever, et un mouvement extraordinaire se faisait entendre dans la maison...

Elle passe un peignoir, appelle ses femmes qui ne répondaient pas à son appel... Ses enfants avaient également disparu. Elle se décide à aller voir elle-même quelle était la cause du tumulte qu'elle entendait de tous côtés. Dans le premier salon, il n'y avait personne... dans le second salon, elle voit une multitude de caisses et de malles...

Elle entre dans la salle de billard et voit, avec une surprise mêlée de crainte, plusieurs hommes, parmi lesquels elle reconnaît le capitaine I spravnik... Ils causaient avec animation. En reconnaissant le capitaine I spravnik, elle n'a pas pu retenir un cri d'effroi... Venait-il l'arrêter et l'emmener en prison ?

Chacun se retourne alors... un des hommes s'approche d'elle, la salue, et lui demande si elle était Maria Pétrovna Papofski...

P: Oui... je suis la nièce du Général Comte Dounakine...

Elle avait répondu avec une voix étouffée par l'émotion...

N: Je suis le général Négrinski, Maria Pétrorna,
et je viens, selon le désir de votre oncle,
prendre possession de la terre de Gromiline,
aujourd'hui 10 mai...

...

Madame Papofski est effrayée...

P: La terre de Gromiline ? ... Mais... c'est moi qui...

N: C'est moi qui ai acheté la terre de Gromiline,
Maria Pétrorna. Cette nouvelle paraît vous
surprendre... Je l'ai achetée il y a deux mois,
et payée comptant, cinq-millions... l'acte est entre
les mains du capitaine I spravnik qui devait tenir
l'affaire secrète jusqu'à mon arrivée. Je viens
aujourd'hui m'y installer, comme j'ai eu l'honneur
de vous le dire, et vous prier de retourner
chez vous, comme me l'a prescrit le comte
Dourakine...

...

Madame Papofski voulut parler, mais aucun son n'a rien
pu sortir de ses lèvres décolorées et tremblantes...
Elle est devenue pourpre, ses veines se gonflaient
d'une manière effrayante, et ses yeux semblaient vouloir
sortir de leurs orbites...

Le prince Négrinski la regardait avec surprise.
Il a voulu la rassurer, lui dire un mot de politesse,
mais il n'a pas eu le temps d'achever la phrase
commencée, car elle a poussé un cri terrible et
elle est tombée en convulsions sur le parquet.

Le prince Négrinski la fait se relever et emporter dans sa chambre, où il la fait remettre entre les mains de ses femmes, qu'on avait retrouvées dans la cour avec les enfants.

Ensuite, il continuait ses affaires avec le capitaine *Ispavnik* qui s'inclinait bassement devant un général aide de camp de l'empereur, et il achevait de s'installer paisiblement à Gromiline, à la grande satisfaction des paysans qui avaient eu pendant quelques jours la crainte d'appartenir à Madame Papofski.

Il était impossible de faire partir Madame Papofski dans l'état où elle se trouvait. Le prince a alors donné des ordres pour qu'elle et ses enfants ne manquent de rien.

...

Au bout de quelques jours, le mal avait fait des progrès si rapides, que le médecin la déclarait à toute extrémité. On a fait venir le prêtre pour lui administrer les derniers sacrements. Quelques heures avant d'expirer, elle demandait à parler au prince Négrinski...

Elle lui fait l'aveu de ses odieux projets par rapport à son oncle et à sa soeur, lui confessait la corruption qu'elle avait cherché à exercer sur le capitaine *Ispavnik*, racontait la scène qui s'était passée entre elle et lui, et l'accusait d'avoir causé sa mort en lui ôtant, par ces émotions multipliées, la force de supporter la dernière découverte de la perfidie de son oncle. Elle a fini en demandant justice contre son bourreau.

Le général prince Négrinski, indigné, lui promet toute satisfaction. Il se rendait alors immédiatement chez le Prince Gouverneur qui l'accompagnait ensuite à Gromiline. Le gouverneur arrivait assez à temps pour recevoir de la bouche de la mourante la confirmation du récit du prince Négrinski.

De fait, le capitaine I spravnik a été arrêté, mis en prison... et on trouvait dans ses papiers l'obligation de deux-cent-mille roubles. Il a été condamné à être dégradé et à passer dix ans dans les mines de Sibérie.

Ainsi finit Madame Papofski... avec un acte de vengeance qui a été le dernier signal de son existence. Ses enfants ont été ramenés chez eux, où les attendait leur père. Madame Papofski n'a été regrettée de personne. Sa mort était l'heure de la délivrance pour ses enfants comme pour ses malheureux domestiques et paysans.

...

Chapitre 39 - Le voyage pénible, une heureuse fin.

Pendant que ces évènements tragiques se passaient à Gromiline, le général et ses compagnons de route continuaient gaiement et paisiblement leur voyage. Le prince Romane racontait à Natasha les principaux évènements de son arrestation, de sa réclusion, de son injuste condamnation, de son horrible voyage de forçat, de son séjour aux mines, et enfin, de son évasion.

Le récit étant assez long, et comme il n'apporte rien à cette histoire, laissons le Prince Romane le raconter tranquillement. Il s'en suit de son évasion puis du voyage pénible qui s'est ponctué d'une fin heureuse...

G: Bien raconté et bien terminé, mon pauvre Romane, vous nous avez tous fait frémir plus d'une fois d'indignation et de terreur. Ma nièce et Natasha ont encore des larmes aux yeux, mais tout cela est du passé, Dieu merci ?, et comme il faut vivre du présent et non du passé, je demande à avoir quelques nourritures, car je meurs de faim et de soif... il y a deux heures que nous vous écoutons...

Natasha: Ces heures ont passé bien vite...

G: Voyez-vous, la méchante. Elle trouve que vous n'en avez pas assez et que vous auriez dû subir d'autres tortures, d'autres malheurs, pour lui faire le plaisir de les entendre raconter...

...

Natasha: Mon oncle, la faim vous fait oublier vos bons sentiments, sans quoi vous n'auriez pas fait une si malicieuse interprétation de mes paroles. Monsieur Jacks..., pardon, je veux dire prince Romane, demandez, je vous prie, à Dérigny de nous passer quelques provisions...

...

Le prince s'empresse d'obéir. Le général, riait, et la bouche pleine..

G: Dis donc, Natasha, à présent que Romane t'apparaît dans toute sa grandeur, ne va pas le traiter comme un Jackson ?

Romane: Au contraire, mon cher Comte, plus que jamais elle ne doit voir en moi un ami dévoué prêt à la servir en toute occasion. Ne suis-je pas à jamais votre obligé à tous ? Et j'ose espérer qu'aucun de vous n'en perdra le souvenir. N'est-ce pas, chère Madame Dabrovine, que vous n'oublierez pas votre fidèle Jackson ?

Natalie: Certainement non, je peux bien vous le promettre...

G: Alors, jurons tous, faisons le serment des Horaces ?

...

Le général avance son bras, un os de poulet à la main, ses compagnons ne l'imitaient pas, mais ils se juraient tous en riant la fidélité des Horaces...

G: Mangez donc, Sapristi ? Il faut noyer, étouffer le passé dans le vin et dans le bon pâté que voici. Eh ? Dérigny, où avez-vous eu ce pâté ?

...

D: À la dernière station avant la frontière,
mon Général ?

G: Bon pâté, parbleu ? C'est un dernier souvenir de
ma pauvre patrie. Mange, Natasha; mange, Natalie;
mange, Romane ?

...

Et il leur donnait à tous des tranches formidables...

Natalie: Jamais je ne pourrai manger tout cela,
mon oncle ?

G: Allons donc ? Avec un peu de bonne volonté,
tu iras jusqu'à la fin. Tiens, regarde comme
j'avale cela, moi ?

...

Madame Dabrovine sourit, Natasha rit de tout
son cœur, Romane joint son rire au sien...

G: On voit bien que tu as passé la frontière, mon pauvre
garçon, voilà que tu ris de tout ton cœur ?

Romane: Oh oui ?, mon ami, j'ai le cœur léger et
content ?

...

Le repas a été copieux pour le général et gai pour tous,
grâce aux plaisanteries aimables du bon général.

Bien plus tard, quand ils se sont arrêtés pour dîner,
le secret du prince Romane a été révélé à ses anciens
élèves et aux enfants de Dérigny. Lui et sa femme
savaient dès l'origine ce qu'il en était de Monsieur
Jackson. Alexandre et Michel regardaient avec
une surprise mêlée de respect leur ancien gouverneur.

Ils ne disaient rien d'abord, puis ils s'approchaient du prince, lui ont pris les mains et les serrèrent contre leur cœur...

Alexandre: Je suis bien fâché... c'est-à-dire bien content, que vous soyez le prince Pajarski, mon bon Monsieur Jackson. Cela me fait bien de la peine... non, je veux dire... que... ce sera bien triste... c'est-à-dire bien heureux pour nous, de ne plus vous voir... pas pour nous, pour vous, je veux dire... On vous aime tant ?

...

Le pauvre Alexandre, qui ne savait plus ce qu'il disait, il éclate en sanglots, et il se jette dans les bras de son ex-gouverneur. Michel a fait comme son frère. Le prince Romane les embrasse alors et il les serre contre lui...

Romane: Mes chers enfants, vous resterez mes chers élèves, si votre mère et votre oncle veulent bien me garder... d'ailleurs, pourquoi me renverrait-on, si tout le monde est content de moi ?

Alexandre: Comment ?, vous voudriez... vous seriez assez bon pour rester avec nous, quoique vous soyez prince ?

Romane: Eh ?, mon Dieu, oui ? Un pauvre prince sans le sou, qui sera assez bon pour vivre heureux au milieu d'excellents amis, si toutefois ses amis veulent bien le lui permettre...

...

Madame Dabrovine lui serre la main en le remerciant affectueusement de la preuve d'amitié qu'il leur donnait.

Le général l'embrasse à l'étouffer, Natasha le remerciait du bonheur de ses frères... et Jacques et Paul restaient à l'écart...

Romane: Et vous, mes bons enfants, je veux aussi vous conserver comme élèves. Je serai encore votre maître et toujours votre ami. C'est toi, mon petit Paul, qui m'as trouvé le premier...

P: Je me le rappelle bien ? Vous aviez l'air si malheureux ? Cela me faisait bien de la peine...

J: Moi, j'ai bien pensé que vous vous étiez sauvé de quelque prison ? Vous aviez si peur qu'on ne vous dénonce...

Romane: L'as-tu dit à quelqu'un ?

J: À personne ? Jamais ? Je savais bien que cela pourrait vous faire du mal ?

G: Brave enfant ? Tu auras la récompense de ta charitable discrétion ?

J: Je n'en veux rien d'autre que votre amitié à tous ?

G: Tu l'as, tu l'auras, mon brave garçon ?

...

Le général, qui n'oubliait jamais les repas, appelait Dérigny pour commander un bon dîner et du bon vin qu'ils boiraient à la santé de Romane et de tous les Sibériens.

Pendant qu'ils apprêtaient le dîner, Madame Dabrovine et Natasha sont allées voir les chambres où ils devaient dormir. Elles ont choisi pour le général la meilleure et la plus grande, une belle à côté, pour le prince Pajarski, et quatre autres chambres pour elles-mêmes, pour les deux garçons, pour Madame Dérigny et Paul, et enfin pour Dérigny et Jacques.

Elles se sont occupées avec Madame Dérigny à donner de l'air aux chambres et à les rendre aussi confortables que possible.

Le dîner a été excellent et très gai. Ils ont bu aux santés des absents et des présents.

Le général calculait que le lendemain devait être le jour de la prise de possession de Gromiline par le prince Négrinski. Ils s'amusaient beaucoup du désappointement et de la colère que devait éprouver Madame Papofski, Natasha seule la plaignit et trouvait la punition trop forte...

G: Tu oublies donc, Natasha, qu'elle voulait nous dénoncer tous et nous faire tous envoyer en Sibérie ? Elle n'aura d'autre punition que de retourner dans ses terres, qu'elle n'aurait pas dû quitter, et de ne pas avoir ma fortune, qu'elle ne devait pas avoir...

Natasha: C'est vrai, mon oncle, mais nous sommes si heureux, tous réunis, que cela fait peine de penser à son chagrin...

G: Chagrin ? Dis donc fureur et rage. Elle n'a que ce qu'elle mérite, crois-moi. Prions pour elle, afin que Dieu ne lui envoie pas une punition plus terrible que celle que je lui inflige...

...

...

Chapitre 39 - Balade en montagne.

Le voyage continuait donc gaiement. Ils passaient quelques jours dans chaque ville un peu importante qu'ils devaient traverser. À la fin de juin, ils arrivent à Ems.

Là, le général a absolument voulu s'arrêter pour Madame Dabrovine, dont la santé était loin d'être satisfaisante. La jeunesse a aussi fait des excursions amusantes dans les montagnes et dans les environs. Un jour, le général a voulu les accompagner pour escalader les montagnes qui dominent la ville...

D: Mon Général, permettez-vous que je vous accompagne ?

G: Pourquoi, mon ami ? Croyez-vous que je ne puisse pas marcher seul ?

D: Pas du tout, mon Général, mais si vous aviez besoin d'un aide pour grimper de rocher en rocher, je serais là, très heureux de vous offrir mon bras...

G: Vous croyez donc que je resterai perché sur un rocher, sans pouvoir ni monter ni descendre ?

D: Non, mon Général, mais il vaut toujours mieux être plusieurs pour... pour ce genre de promenade...

G: Ne serons-nous pas plusieurs, puisque nous y allons tous ?

D: C'est vrai, mon Général, mais... je serai plus tranquille si vous me... permettez de vous suivre... un accident est si vite arrivé...

G: Je vois où vous voulez en venir, mon bon ami ? Vous voudriez me faire rester à la maison ou sur la promenade. Eh bien, non ?

G: La maison m'ennuie, la promenade des eaux m'ennuie...
Je veux respirer l'air pur des montagnes, et
je les accompagnerai quoi qu'il m'en coûte...

...

L'air inquiet de Dérigny a fait rire le général et
l'attendrissait en même temps...

G: Venez avec nous, mon ami, venez ? Nous grimperons
ensemble... Vous allez voir que je suis plus lesté
que je n'en ai l'air...

...

Le général a fait une demi-pirouette, chancelé et
se retient au bras de Dérigny, qui sourit...

G: Vous triomphez, parce que mon pied a accroché
une pierre ? Mais... vous me verrez à l'oeuvre.
Allons, en avant ? À l'assaut ?

...

Les quatre enfants sont partis en courant. Natasha aurait
bien voulu les suivre, mais elle avait seize ans.

Il fallait bien donner quelque chose à son titre de
jeune personne. Elle soupirait et elle restait près de
son oncle qui marchait de toute la vitesse de ses jambes
de soixante-quatre ans. Le prince Romane et Dérigny
marchaient près de lui. Quand ils sont arrivés au sentier
étroit et rocailleux qui se perdait dans les montagnes,
le général poussait Natasha devant lui.

G: Va, mon enfant, rejoindre tes frères et les petits
Dérigny qui grimpent comme des écureuils...

...

G: Il n'y a personne ici, et tu peux courir tant que tu veux. Moi, je vais escalader tout cela à mon aise, sans me presser... Romane, passe devant, mon fils... Dérigny fermera la marche...

...

Le général commençait son ascension, lentement, péniblement. Il n'était pas à moitié de la montagne, qu'il demandait si l'on était bientôt au sommet. Natasha allait et venait, descendait en courant ce qu'elle venait de gravir, pour savoir comment son oncle se tirait d'affaire. Romane précédait le général de quelques pas, il lui donnait la main dans les passages les plus difficiles. Dérigny suivait de près, le poussant par moments, sous prétexte de s'accrocher à lui pour ne pas tomber...

G: C'est ça ? Appuyez-vous sur moi, Dérigny ?
Tenez ferme, pour ne pas rouler dans les rochers.
Vous voyez que je ne suis pas encore si lourd ni si vieux, puisque c'est moi que vous aide à monter...

...

Le général était enchanté de lui servir d'appui...
Les enfants étaient déjà au sommet, poussant des cris de joie et appelant les retardataires, le pauvre général suait à faire pitié...

G: Ce n'est pas étonnant, je remarque Dérigny, qui a encore plus chaud que moi...

...

C'est que Dérigny avait fort à faire en se mettant à la remorque du général, qu'il poussait de toute la force de ses bras. C'était un poids conséquent qu'il lui fallait monter par une pente raide, hérissée de rochers, bordée de trous remplis de ronces et d'épines.

Romane l'aidait de son mieux, mais le général y mettait de l'amour-propre... il se sentait soutenu par Dérigny, qu'il croyait soutenir, il refusait l'aide que lui offrait tantôt Romane, tantôt Natasha.

Enfin, ils arrivent en haut du plateau. La vue était magnifique, les enfants battaient des mains et couraient de côté et d'autre. Le général triomphait et regardait fièrement Dérigny, dont le visage inondé de sueur témoignait du travail qu'il avait accompli.

Mais le triomphe du général a été calme et silencieux. Il ne pouvait parler, tant sa poitrine était oppressée par ses longs efforts. Natasha et Romane contemplaient aussi en silence le magnifique aspect de cette vallée, couronnée de bois et de rochers, animée par la ville de Ems et par le ruisseau serpentant bordé de prairies et d'arbustes...

Natasha: Que cette vue est belle et charmante ?

Romane: Et que de pensées terribles du passé et souriantes pour l'avenir elle fait naître en moi ?

G: Et quel diable de chemin pour y arriver ?

Voyez Dérigny ? Il n'en peut plus. Sans moi, il ne serait jamais arrivé ?

D: Il fait bon ici ?

G: Nous allons nous reposer sur cette herbe si fraîche, pendant que vous continuerez à parcourir le plateau...

...

Le général s'assied par terre et fait signe à Dérigny d'en faire autant...

G: Je regrette de ne pas avoir mes cigares, nous en aurions fumé chacun un... il n'y a rien qui remonte autant...

D: Les voici, mon Général...

...

Dérigny en lui présente son porte-cigares et une boîte d'allumettes...

G: Vous pensez à tout, mon ami ? Prenez-en un et fumons... Eh bien, vous ne fumez pas ?

D: Mon Général, vous êtes bien bon..., mais je n'oserais pas... Je ne me permettrais pas...

G: D'obéir, quand je vous l'ordonne ? Allons, pas de résistance, mon ami. Je vous ordonne de fumer un cigare, là... près de moi ?

...

Dérigny s'incline et obéit, et ils ont fumé avec délices...

D: Tout de même, mon Général... c'est un fier service que vous m'avez rendu en m'obligeant à fumer... J'avais si chaud, que j'aurais peut-être attrapé du mal si je ne m'étais réchauffé la poitrine en fumant...

G: Et moi donc ? C'est grâce à votre prévoyance, à votre soin continu de bien faire, que nous serons tous deux sur pied ces jours-ci... j'avais aussi une chaleur à mourir, et j'étais si fatigué, que je ne pouvais plus me soutenir... il est vrai que je vous ai tenu tout le temps de la montée ?

D: Je crois bien, mon Général ?, je m'appuyais sur vous de tout mon poids...

...

Le cigare achevait de remonter les fumeurs. Le général aurait bien volontiers fait un petit somme, mais l'amour-propre l'a tenu éveillé. Il aurait fallu avouer que la montée était trop forte pour lui, et il voulait accompagner les jeunes gens dans d'autres expéditions difficiles. Au moment où le temps commençait à lui paraître long, il entendait, puis il voit accourir la joyeuse bande...

Natasha: Mon oncle, je vous apporte des rafraichissements ?

...

Natasha s'est assise près de lui en lui présentant une grande feuille remplie de mures...

N: Goutez, mon oncle, goutez comme c'est bon ?

...

Le général goute, approuve le gout de sa nièce, et continue à goûter, jusqu'à ce qu'il ait tout mangé.

Dérigny s'était levé en voyant arriver Natasha, le prince Romane et les enfants. Jacques et Paul avaient aussi fait leur petite provision qu'ils offraient à leur père qui goûtait ces mures et les trouvait excellentes, mais il n'en mange qu'une dizaine...

...

" Encore, encore, papa ? , s'écrièrent ses enfants...
c'est pour vous que nous avons cueilli tout ça ? "

D: Non, mes amis... j'ai eu très chaud, et je me ferais
mal si j'avalais plus encore... gardez le reste pour
votre dîner ou mangez-le, comme vous voudrez...

J: Nous le garderons pour Maman...

D: C'est une bonne idée et qui lui fera plaisir...

G: Dérigny ? Dérigny ? Nous nous remettons en route
pour descendre dans la vallée. Prenez bien garde
de ne pas tomber... Tenez-vous aux basques de
mon habit comme en montant, je vous retiendrai
si vous glissez...

D: Très bien, mon Général ? , je vous remercie...

...

Natasha le regarde d'un air surpris...

D: C'est que, Mademoiselle, le général m'a aidé à gravir
la montagne...

N: Mon oncle vous a aidé ? ... C'est lui qui vous a
aidé ?

D: Demandez plutôt au Général, Mademoiselle,
il vous le dira bien...

...

Le général se frottait les mains...

G: Certainement, Natasha, certainement. Sans moi,
il ne serait jamais arrivé ? Tu vas voir
à la descente, ce sera la même chose ?

...

Natasha regardait toujours Dérigny, comme pour demander une explication. Il lui fait signe en riant que ce serait pour plus tard. Natasha commençait à deviner et sourit...

G: Partons ? Les enfants en avant, Natasha aussi...
Romane devant moi, pour être au centre de la ligne... Dérigny derrière moi, pour ne pas tomber et pour se retenir à moi...

...

Les enfants s'élancent en avant. La descente était difficile, escarpée, glissante. Les pierres roulaient sous les pieds. Les rochers formaient des marches élevées, des trous, semblables aux précipices qui bordaient le sentier. Chacun s'appuyait sur son bâton et marchait bravement en avant. Les garçons descendaient tantôt courant, tantôt glissant et ils n'ont pas mis longtemps à atteindre le bas de la montagne.

Natasha descendait d'un pied sûr, sautant parfois, glissant sur les talons, s'accroupissant par moments, mais ne s'arrêtait jamais. Romane aurait fait comme elle s'il n'avait été inquiet des allures désordonnées du général, qui trébuchait, qui sautait sans le vouloir, qui glissait malgré lui, et qui serait tombé à chaque pas, si Dérigny, fidèle à sa recommandation, ne l'avait pas tenu fortement par les basques de sa redingote...

G: Tenez-vous ferme, mon pauvre Dérigny ?
Ne me ménagez pas, je vous soutiendrai bien...

...

Le pauvre général butait, gémissait, maudissait les montagnes ?, et les rochers. Dérigny suait à grosses gouttes. Il lui fallait prêter une extrême attention aux mouvements du général pour ne pas mal le tirer et pour ne pas le lâcher, le laisser buter et tomber sur le nez. À mi-chemin, la descente devenait plus raide et plus rocailleuse encore.

Le général butait si souvent, Dérigny tirait si fort, que le dernier bouton de la redingote a sauté. Dérigny donnait pour le relever, une secousse qui a fait partir tous les autres boutons... Le général lève les bras en l'air en signe de détresse. Les manches de la redingote ont glissé en se retournant le long de ses bras, et le pauvre général, laissant son habit aux mains de Dérigny épouvanté. Il a ensuite fait trois ou quatre bonds prodigieux de rocher en rocher, glisse, tombe et roule au fond d'un trou heureusement peu profond, mais bien garni de ronces et d'épines.

Pour le comble de l'infortune, un renard s'y était réfugié au fond de ce trou, se trouvait trop serré entre les ronces et le général, et il a voulu se frayer un passage aux dépens des chairs déjà meurtries de son bourreau involontaire. Les dents aigües du renard ont fait pousser au général des cris lamentables.

Romane est allé le sauver en courant. Dérigny s'était déjà élancé dans le trou pour aider le général à en sortir. Ses mains rencontraient les dents du renard. Ne sachant à quel animal il avait affaire, mais comprenant la détresse du malheureux général, il enfonce son bras dans les épines, saisit quelque chose qu'il tire à lui.

Malgré la résistance qu'on lui opposait et après quelques efforts vigoureux, il extrait le renard.

Le tuer était long et inutile... il lui saisit le corps et il le lance hors du trou. L'animal a disparu en une seconde. Dérigny a ensuite pu donner tous ses soins au général. Il le relève et cherche à lui faire remonter le côté le moins escarpé du trou... efforts inutiles. Le général grimpait et retombait... il se hissait encore, mais sans jamais pouvoir atteindre la main que lui tendait Romane. Dérigny essayait de prendre le général sur son dos et de le placer contre les parois du trou, mais il s'épuisait vainement... les grosses jambes du général ne se prêtaient pas à cette escalade et il a fallu toute la vigueur de Dérigny pour résister aux secousses que lui donnaient les tentatives inutiles du général. Voyant que ses efforts restaient sans succès, il se laissait glisser le long de Dérigny... et il dit d'un ton calme...

G: Romane, mon enfant, je n'en peux plus... je reste ici... le renard y a demeuré... pourquoi n'y demeurerais-je pas ? Seulement, comme je suis moins sobre que le renard, je te demande de vouloir bien courir à l'hôtel et de me faire apporter et descendre dans ce trou un bon dîner, du vin, un matelas, un oreiller et une couverture, et autant pour Dérigny, qui est la cause de mon changement de domicile...

D: Mon Général, je vais vous avoir un petit repas et les moyens de revenir à l'hôtel. Le prince Romane voudra bien vous tenir compagnie en mon absence...

G: Tu es fou, mon pauvre camarade de prison... comment sortiras-tu d'ici ?

...

D: Ce ne sera pas difficile, mon Général, et dans une heure, je suis de retour...

...

Et Dérigny s'élançait de rocher en rocher, d'arbuste en arbuste, se trouvant au haut du trou avant que le général soit revenu de sa stupéfaction. Dérigny a bondi plutôt qu'il n'a couru jusqu'au bas de la montagne où il trouve Natasha et les enfants auxquels il explique en peu de mots la position critique de leur oncle.

Il continue sa course vers l'hôtel où il trouve promptement des cordes, des échelles et des hommes de bonne volonté pour sortir le général de son trou.

Il prend un morceau de pâté, une bouteille de vin, et reprend le chemin de la montagne suivi par une escorte grossie de la foule des curieux qui avaient appris l'accident.

Quand ils arrivent au trou qui contenait le malheureux touriste, Dérigny a eu de la peine à arriver jusqu'à lui, les bords étaient occupés par Romane, Natasha et les quatre garçons, qui faisaient la conversation avec le général. Pendant que l'on organisait les échelles et les cordes, Dérigny descendait les provisions, que le général a reçues avec joie et qu'il a fait disparaître avec empressement. Romane dirigeait le sauvetage, pendant que Dérigny est redescendu dans le trou, puis il aidait le général à grimper les échelons, soutenu par une corde que Dérigny lui avait nouée autour du corps. Les hommes tiraient par en haut, Dérigny poussait par en bas. Rien n'a cassé, fort heureusement, et le général est arrivé jusqu'en haut suivi de son fidèle serviteur.

Chacun félicitait et embrassait le général...

Romane, Natasha et ses frères ont serré amicalement les mains de Dérigny, et ils se sont remis en marche, mais avec une variante.

Dérigny avait fait apporter une chaise à porteurs, dans laquelle on a placé le général, qui n'a fait aucune résistance, les dents du renard ayant fait des brèches trop considérables à son vêtement.

L'agilité que Dérigny avait déployée en sortant du trou, la facilité avec laquelle il avait descendu et remonté la montagne, ouvrait les yeux du général...

Il a tout compris de la montée comme la descente, et il n'en a pas parlé, sauf en tête-à-tête au soir avec son ami Dérigny. Depuis ce jour, il ne proposait plus d'accompagner les jeunes gens dans leurs excursions.

Madame Dérigny le remplaçait près de Natasha, comme par le passé, et le général a tenu compagnie à sa nièce, Madame Dabrovine dans ses tranquilles promenades en voiture.

...

Chapitre 40 - Voici la fin des voyages.

Ainsi donc, la saison des eaux s'est déroulée sans autre incident. Ils se sont remis en route à la fin d'août en direction de la France, cette chère France dont le souvenir faisait battre le cœur des Dérigny, un peu celui du général, et dont la réputation faisait frémir d'impatience Natasha et ses frères.

Romane restait calme. Il se trouvait heureux et ne désirait pas changer de position. Il voulait seulement trouver une manière convenable de gagner sa vie quand il aurait fini l'éducation des frères Alexandre et Michel...

Romane: " Si Dieu voulait bien me faire sortir de ce monde quand cette tâche sera finie, ce serait un de ses plus grands bienfaits... quelle triste vie je mènerai loin de cette chère famille que j'aime si tendrement ? "

Le général a voulu rester quelque temps à Paris. Une fois établi à l'hôtel du Louvre, il a permis aux Dérigny d'aller rejoindre en avance à Loumigny Elisette et Marcel.

G: Vous nous annoncerez, et je vous charge, mon ami, de nous préparer des logements ?

...

Le général a acheté une foule de choses de ménage et de toilette pour Elisette et Marcel.

Il les a remis à Madame Dérigny pour qu'elle n'arrive pas les mains vides, attention délicate qui les touchait vivement.

...

Ainsi, Dérigny et sa famille se sont mis immédiatement en route. Partis de Paris avec le train de nuit le soir à vingt heures, ils arrivaient à Loumigny le lendemain de bon matin par la correspondance d'Alençon. Voulant faire une surprise à Elisette et à Marcel, Dérigny a loué un taxi qu'il a fait stopper à l'entrée du village. De fait, ils se dirigeaient à pied vers l'Ange-gardien. Madame Dérigny a eu beaucoup de peine à retenir Jacques et Paul qui voulaient courir en avance.

À l'auberge, la porte était ouverte. Les Dérigny entrent sans bruit et ils voient Elisette et Marcel assis vers la porte de leur jardin. Elisette pleurait. Le cœur de Madame Dérigny battait d'autant plus fort...

... E: Il y a si longtemps que je n'ai eu de leurs nouvelles, mon ami ? Je crains qu'il ne leur soit arrivé malheur. On peut s'attendre à tout dans un pays comme la Russie...

... M: Chère Elisette, tu as donc perdu ta confiance en Dieu et en la Sainte Vierge ?
Espérons et prions...

...

Et là, Madame Dérigny s'exclame...

H: Et vous serez exaucés, mes chers, chers amis ?

...

Quelle surprise ? Madame Dérigny s'élançait vers Elisette qu'elle saisit dans ses bras en la couvrant de baisers. Jacques et Paul s'étaient jetés dans les bras de Marcel, qui les embrassait et qui les quittait l'un pour reprendre l'autre... puis il embrasse à l'étouffer Dérigny et sa femme. Elisette pleurait de joie après avoir pleuré d'inquiétude.

Toute la journée a été un enchantement continu. Chacun racontait, questionnait sans pouvoir se lasser. Marcel et Elisette ont fait voir à leur sœur et à leur frère les heureux changements qu'ils avaient faits dans la maison et dans le jardin. Ils accompagnaient les nouveaux arrivés chez le curé, qui a failli tomber à la renverse quand Jacques et Paul se précipitaient sur lui en poussant des cris de joie. Après les premiers moments de bonheur et d'agitation, les Dérigny leur donnent des nouvelles du général et annoncent son arrivée...

Monsieur le Curé: Bon, excellent homme ?

Quel dommage qu'il ne soit pas en France pour toujours ?

D: Vous n'avez rien à regretter, Monsieur le Curé... il vient en France pour y rester. Il veut se fixer près de nous aux environs de Loumigny, dans une terre qu'il cherche à acquérir...

Le Curé: Mais il sera seul ? Il s'ennuiera et il repartira ?

D: Seul, Monsieur le Curé ? Il arrive en nombreuse et aimable compagnie ? Nous vous raconterons tout cela...

...

Après une longue visite au curé, pendant laquelle Jacques et Paul sont allés voir leurs anciens amis et camarades, ils sont tous allés à l'auberge du *Général reconnaissant*.

L'enseigne se balançait dans toute sa fraîcheur.

La maison était propre, soignée, bien aérée, grâce aux soins de Marcel et Elisette. Les prairies attenantes à l'auberge étaient dans l'état le plus florissant.

Les pommiers qui les couvraient étaient chargés de fruits.

Madame Dérigny était enchantée. Elle examinait son linge, sa vaisselle, ses meubles, et remerciait affectueusement Elisette et Marcel de leurs bons soins...

H: Nous allons nous y établir dès ce soir... tout y est si propre qu'on peut y habiter sans rien déranger...

Elisette: Reste avec nous et chez nous jusqu'à l'arrivée du général, ma sœur, nous nous verrons que mieux...

...

Jacques et Paul joignaient leurs instances à celles de Marcel et Elisette, et ils n'ont pas de peine à vaincre la légère résistance de Papa et Maman Dérigny.

Tous s'établissent donc à l'Ange-gardien.

Jacques et Paul ont repris avec bonheur leur ancienne chambre. Madame Dérigny a aussi voulu habiter la sienne. Marcel et sa femme étaient au rez et ils pouvaient sans se déranger, laisser les chambres du premier à leur sœur et à sa famille. Ils ont mené pendant un mois une vie heureuse et calme qui leur a permis de mettre Elisette et Marcel au courant des moindres événements qui s'étaient passés pendant leur séparation.

Marcel et Dérigny ne cessaient, pendant ce mois, de chercher à combler les vœux du général en lui trouvant une grande propriété avec une belle habitation. Enfin, Marcel en trouvait une à un kilomètre de Loumigny. Elle avait été mise en vente de la manière la plus imprévue, par suite de la mort subite du propriétaire, le baron de Crézusse, ex-banquier, fort riche, qui venait de terminer l'ameublement de ce magnifique château pour l'habiter et s'y reposer de ses fatigues. Elisette a écrit au général pour l'en informer, et elle profite de l'occasion pour lui renouveler mille tendresses reconnaissantes dont la gaieté assaisonnait le sentiment.

Le général lui a répondu:

" Mon enfant, j'arrive jeudi, n'oubliez pas le dîner à seize heures. Le général reconnaissant. "

Effectivement, trois jours après cette lettre laconique, les berlines s'arrêtent devant l'auberge de l'Ange-gardien. Natasha saute, court et se jette au cou d'Elisette en l'appelant par son nom...

Natasha: Vous voyez, ma chère Elisette, que je vous connais, que je suis votre amie, et que vous me devez un peu de l'amitié, que vous avez pour grand-père...

...

Natasha tend ensuite les deux mains à Marcel, qui s'incline profondément en les serrant, et qui s'élançe ensuite au secours du général, que Romane ne parvenait pas à dégager des coussins de la voiture. Le poignet vigoureux de Marcel l'a bien vite enlevé...

Le général sort et tombe presque dans les bras de Marcel, à moitié par la secousse, à moitié par l'affection qui l'a eu de la peine à ne pas toucher terre avec sa charge. Marcel s'y attendait, il ne bronchait pas, et il serre le général contre lui avec des larmes dans les yeux. Le général a aussi senti les siens se mouiller. Il s'empare de Elisette pour l'embrasser plus d'une fois. Elisette lui baise les mains, riait, pleurait tout à la fois. Madame Dabrovine et le prince Romane ont été présentés par le général...

G: Ma petite Elisette, voici la fille de mon cœur et le fils de mes vieux jours. Aimez-les comme vous m'aimez...

...

La profonde révérence de Elisette a été interrompue par Madame Dabrovine qui embrassait tendrement cette jeune amie de son vieil oncle. Le prince Romane lui serrait la main avec effusion. Marcel a aussi reçu des poignées de main affectueuses de Madame Dabrovine, du prince Romane et de Alexandre et enfin de Michel...

A: Mon cher Monsieur Marcel, voulez-vous bien nous raconter en détail comment vous avez trouvé dans les bois le pauvre Jacques et son frère ?

Marcel: Très volontiers, Messieurs... vous les aimerez davantage après ce récit. Mon bon petit Jacques est le modèle des frères et des fils... ils sont restés ce qu'ils étaient.... juste un peu plus grands, maintenant...

...

G: N'avez-vous pas quelque chose à nous donner pour notre dîner, ma petite ménagère ? Nous avons une faim terrible...

...

Elisette souriait...

E: Je crois que vous n'aimerez plus ma pauvre cuisine et mes maigres poulets, Général...

G: Comment ?, petite rancuneuse, vous vous souvenez de ce détail de votre dîner de noces ? Nous allons donc mourir de faim, si vous n'avez rien préparé ??

Elisette: Soyez tranquille, Général, tout est prêt, nous vous attendions pour servir ?

G: J'aime mieux entendre cela ?

...

Le général entre et se met à table. Le couvert était mis. Elisette engage tout le monde à s'asseoir.

Il a fallu l'ordre exprès du général pour que les Dérigny et les Marcel se mettent aussi à table...

G: Avez-vous donc si vite oublié nos bonnes habitudes, ma petite Elisette et mon grand Marcel ? Nous étions si bons amis, jadis ?

Marcel: Et nous le sommes encore, mon Général, et pour vous le prouver, nous vous obéissons sans plus de résistance. Viens, Elisette, obéissons comme jadis...

G: À la bonne heure ? Ici, à ma droite, Elisette...

Marcel, près de ma nièce Dabrovine; Natasha, à la gauche de Marcel; Romane, près de Natasha; Madame Dérigny, à ma gauche; Alexandre, Michel, Jacques et Paul, ou vous voudrez... Je ne me mêle pas de vous placer...

J: Moi, près de mon bon Marcel...

Marcel: La place est prise par les dames, mon ami,
va ailleurs...

...

Les quatre garçons se sont placés en groupe tous ensemble. Elisette prouvait au général qui, ni elle ni sa sœur n'avaient perdu leur talent pour la soupe aux choux, la fricassée de poulet, la matelote d'anguilles, le gigot à l'ail, la salade à la crème, les pommes de terre frites et les crêpes. Le général ne se lassait pas de redemander encore et encore de chaque plat. Le vin était bon, le café excellent, l'eau-de-vie vieille et le cognac vrai.

Le prince Romane a joint ses éloges à ceux du général, et quoique ses démonstrations aient été moins énergiques, il lui arrivait deux fois de redemander des plats servis et accommodés par les deux sœurs.

Après le repas et après une promenade dans les domaines de Elisette et Marcel, ils se dirigent vers l'auberge du **Général reconnaissant**. Natasha, ses frères et leurs amis couraient en avance et admiraient avec une gaité bruyante l'effigie rubiconde du vieux général.

Toute la société entre dans la maison de Dérigny qui avait été préparée pour recevoir le général et sa famille... Les domestiques et les femmes de chambre y étaient déjà et rangeaient les effets de leurs maîtres. L'auberge était grande. Chacun a eu une chambre spacieuse et confortable. Le général a eu son salon. Madame Dabrovine a également eu le sien.

Natasha, Alexandre, Michel et même le prince Romane, ont vu avec grand plaisir un billard dans une pièce près de la salle à manger et du salon.

Dès ce jour, aidé de Elisette et de Dérigny, le général s'installait avec les siens dans cette auberge si bien montée. Les Dérigny s'y sont également installés le lendemain.

Le général s'inquiétait de ses repas, il a appris avec une joie extrême que Dérigny avait installé à la cuisine un excellent chef venu de Paris, et son garçon de cuisine, un excellent pâtissier. Ce soin touchant de bien-être l'a comblé de reconnaissance et ses inquiétudes étaient finies, son bonheur devenait complet dans sa joie, même qu'il pleurait comme un enfant.

Un jour, une lettre du prince Négrinski annonçait au général la mort de sa nièce Papofski et les pénibles événements qui avaient amené cette fin prématurée.

Cette nouvelle a impressionné péniblement le général, sa famille et ses amis... mais ce sentiment s'est vite effacé par le bonheur dont ils jouissaient.

Leur vie à tous était douce et gaie. Natasha allait tous les jours passer quelques heures chez son amie Elisette... elle l'aidait à faire sa cuisine, à laver son linge, à le raccommoier, à faire son ménage. Alexandre et Michel passaient leurs récréations avec Jacques et Paul, à bêcher le jardin, à ratisser les allées, arroser les légumes, etc.. Le prince Romane et Marcel y mettaient aussi la main. Madame Dabrovine et le général venaient souvent se mêler à leurs occupations, rire de leurs jeux, s'amuser de leurs plaisirs.

Et puis, il y avait donc le château à vendre.

Le lendemain de son arrivée, le général et sa nièce sont allés voir ledit château. Tout y était joli et magnifique. La terre était considérable, les bois étaient superbes.

Le prix en était peu élevé pour la beauté de la propriété. Deux millions payés comptant rendaient le général possesseur de cette terre si bien placée pour leur agrément à tous. Ils s'y sont installés quinze jours après leur arrivée à Loumigny, et ils y passaient gaiement et agréablement l'automne, puis l'hiver et le printemps.

Dérigny était resté près du général. Il était régisseur de la terre et de toute la fortune du général. Sa femme surveillait le linge et elle était établie comme femme de charge. Madame Dabrovine reprenait petit à petit sa gaité. Elle voyait souvent le bon curé, que le général aimait aussi beaucoup, et qui est devenu le confesseur et le directeur de toute la famille. Natasha était heureuse, elle chantait et riait du matin au soir.

Le prince Romane était devenu un membre indispensable de la famille. On les voyait sans cesse avec Marcel, soit chez eux, soit au château.

...

Chapitre 41 - Et tout le monde est heureux.

L'année suivante, au commencement de l'été, Marcel est allé annoncer un matin que Elisette avait une belle petite fille. Le général en a été très content...

G: C'est moi qui suis le parrain ?

Natalie: Et moi, je serai la marraine.

...

Marcel les remerciait et il a couru porter la bonne nouvelle à Elisette. La marraine donnait à sa filleule Marie une charmante et utile layette. Le parrain lui donnait la somme de vingt-mille francs et une foule de présents pour le père, la mère et l'enfant.

Peu de temps après la cérémonie du baptême, qui a été suivie d'un repas excellent et d'une abondante distribution de dragées et d'objets de fantaisie, le général appelait Natasha...

G: Mon enfant, sais-tu que je suis vieux ?

Natasha: Je le sais, grand-père, mais votre santé est bonne, et vous vivrez longtemps encore...

G: Mon enfant, sais-tu que je serais bien heureux si Romane ne nous quittait jamais ?

Natasha: Et moi aussi, grand-père, je voudrais qu'il reste toujours avec nous ?

G: S'il nous quittait, ce serait bien triste ?

...

Natasha: Oh oui ?, bien triste... c'est lui qui anime tout, il dirige tout... mes frères et moi, nous ne faisons rien sans le consulter...

G: Tu l'aimes donc ?

Natasha: Je crois bien que je l'aime ? Je l'aime autant que vous, grand-père...

...

Le général sourit, lui baise le front...

G: Eh bien, mon enfant, il dépend de toi de faire rester Romane près de nous pour toujours...

Natasha: De moi ? Dites vite, grand-père ?
Que faut-il faire ?

G: Une chose bien simple... devenir sa femme, pour qu'il devienne le fils de ta mère et le mien ?

Natasha: Moi ? Devenir sa femme ? Oh ?, grand-père, vous plaisantez sans doute ? Il ne voudrait pas de moi, qui suis si jeune et si folle ?

G: Tu vas avoir dix-huit ans dans six mois, Natasha, et lui en a vingt-huit... ce n'est pas...

Natasha: Mais il a tant souffert, grand-père ?
C'est comme s'il en avait quarante. Non, non, il est trop raisonnable pour vouloir m'épouser...

G: Crois-tu qu'il ne t'aime pas ?

Natasha: Au contraire, grand-père... il m'aime beaucoup ?
Je le vois et je le sens ? Il pense toujours à moi, à mon bonheur, à mon plaisir... il trouve bien tout ce que je dis, tout ce que je fais. Et même, grand-père, je vous avouerai que je ris quelquefois de sa vivacité à me défendre quand on m'accuse, de sa colère contre ceux qui me trouvent en faute, de son aveuglement à mon égard, car enfin, je parle et j'agis souvent très mal...

G: Allons donc...

Natasha: Lui trouve toujours que j'ai raison. Oh, oui ?

Il m'aime bien ? Et moi aussi je l'aime bien ?

G: Mais alors, pourquoi ne veux-tu pas l'épouser ?

Natasha: Mais, moi, je ne demande pas mieux,
grand-père... c'est lui qui ne voudra pas ?

G: C'est ce que nous allons voir ?

...

Le général riait et se frottait les mains...

G: Dérigny, Dérigny, allez me chercher Romane,
et amenez-le-moi vite, vite ?

Natasha: Et moi, grand-père, je me sauve...

G: Du tout, du tout, reste près de moi...

Natasha: C'est que je le gênerai pour refuser.

Pauvre homme ? Ce sera désagréable pour lui ?

G: Ce sera sa punition, s'il refuse...

Natasha: Grand-père, c'est que... c'est que...

G: Quoi donc ? Parle, mon enfant...

Natasha: Grand-père, c'est que... je n'y pensais pas

du tout avant que vous m'en avez parlé, mais
à présent, s'il refuse, cela me fera de la peine,
et j'ai peur qu'il ne le voie... il est si bon ?

Il consentirait alors, par pitié pour moi, et il serait
très malheureux ?...

Natasha appuie sa tête sur l'épaule du général et pleure.

Au même moment, le prince entre...

G: Viens, mon ami, mon bon Romane... Viens m'aider
à consoler ma pauvre Natasha. Tu vois, elle pleure
amèrement, là, sur mon épaule, et c'est toi qui
la fais pleurer...

Romane: *Moi ??*

...

Romane s'avance précipitamment vers Natasha,
en retirent doucement une de ses mains de dessus
l'épaule du général...

Romane: *Natasha, ma chère enfant, comment ai-je pu
faire couler vos pleurs, moi qui donnerais ma vie
pour vous voir heureuse ?*

...

Natasha relève la tête et sourit. Son visage était baigné
de larmes...

Natasha: *C'est la faute de grand-père ?*

G: *Ah bien, voilà une bonne invention, par exemple ?*

Romane, je vais te dire pourquoi elle se désole.

Je sais qu'elle t'aime, je sais que tu l'aimes ?

*Elle a bientôt dix-huit ans, tu en as vingt-huit,
certes, je lui propose de devenir ta femme ?*

Romane: *Et elle ne veut pas ?*

...

Romane palissait et en laissant retomber la main
de Natasha...

G: *Tu n'y es pas elle veut bien, elle serait enchantée...*

Romane: *Mais alors... pourquoi ?*

...

Le visage de Romane exprimait le plus vif bonheur...

G: Parce que Mademoiselle prétend qu'elle est trop jeune, trop folle, que tu ne voudras pas d'elle... que tu ne l'accepterais que par pitié, et cette crainte la fait pleurer...

...

Romane reprend vivement la main de Natasha, puis il s'agenouille devant le général et dit d'une voix émue...

Romane: Mon cher et excellent ami, je vous demande à genoux la main de cette chère et aimable enfant qui fera mon bonheur comme je ferai le sien... recevez-moi dans votre famille à moins que Natasha ne me repousse, moi pauvre et proscrit...

Natasha: Que je refuse, moi ?

...

Natasha se jette dans les bras de son grand-père...

Natasha: Grand-père, dites oui, pour le rassurer...

G: Que Dieu vous bénisse, mes enfants ?

...

Le général avait les yeux pleins de larmes en les serrant tous deux contre lui...

G: Tous mes vœux sont comblés. Romane, mon fils, prend ce trésor charmant que toi seul es digne de posséder... Allez, mes enfants trouver votre mère, qui attend le résultat de notre conversation. Va, ma Natasha, va présenter à ta mère le fils qu'elle désire depuis longtemps ?

Natasha et Romane embrassent tendrement le vieux général, puis ils sont allés tous deux se jeter dans les bras de Madame Dabrovine, qui les embrasse et les bénit en pleurant.

La nouvelle du mariage de Natasha a été portée par elle-même aux Dérigny et au bon curé, qui étaient depuis longtemps dans le secret, puis à Elisette et à Marcel. Le général a demandé qu'on hâte la cérémonie...

G: Je n'aime pas à attendre. Vous vous connaissez bien, n'est-ce pas ? À quoi bon attendre ?
Attendre quoi ?

...

Romane sourit et regarde Natasha, qui sourit aussi...

G: Eh bien ?, personne ne répond ?

Natalie: À quand fixez-vous la noce, mon père ?

G: À une quinzaine, pour avoir largement le temps de tout organiser...

Natalie: Largement ? Une quinzaine ? Mais, mon père, je n'ai pas le temps d'avoir le trousseau de Natasha ?

G: Eh bien, Romane la prendra sans trousseau ?
N'est-ce pas, Romane ?

...

Pour toute réponse, Romane proposait d'aller de suite porter la bonne nouvelle au curé et aux Marcel. Le général, Madame Dabrovine, les enfants, les Dérigny, voulaient être de la partie... et pour ce faire, ils ont pris les deux voitures.

Le général annonçait à tous les gens du pays qu'il rencontrait que le mariage de sa petite-fille aurait lieu dans quinze jours, et il les invitait à la noce, y compris le repas.

Dérigny s'est mis à l'organisation de la fête qui laissait de bons et glorieux souvenirs dans le pays. Le général a fait venir le notaire...

G: Je donne, quatre millions à ces enfants, dont deux à Romane et deux à Natasha. Le reste de mes treize millions sera pour la mère et pour les garçons, sauf quelques legs à mes amis...

...

...

Les quinze jours ont ainsi passé avec bien des choses à penser et faire. Le temps a été superbe le jour du mariage. Tout le pays était invité à la noce. On a dressé des tables sous des tentes dans la prairie devant le château. Le repas a été magnifique. Natasha et Romane avaient demandé au général que les pauvres aient une large part dans la dépense. Aussi, cinquante familles ont reçu par l'entremise du curé des sommes considérables qui les ont tirés de la misère. Les pauvres de la commune ont été particulièrement favorisés. Après le repas, on dansait jusqu'au lendemain, comme aux noces d'Elisette, mais le général, devenu plus vieux, n'a pas dansé.

...

Voilà... il est temps de conclure... Tous vivent ensemble et restent tendrement unis. Le général rend tous les jours de ferventes actions de grâces à Dieu du bonheur dont jouissent Natasha et Romane, et du calme revenu dans le cœur de Madame Dabrovine. Romane veut terminer l'éducation de ses jeunes beaux-frères.

Et le général a dit à ce propos...

" Et ils seront des chrétiens fervents et des jeunes gens accomplis. Et ils feront de bons mariages... Quant à Jacques, il épousera la fille de Elisette et Paul épousera la seconde fille... même s'ils seront un peu grands... "

" Et Natasha lui fait remarquer que Elisette n'a qu'une enfant. "

" Cela ne fait rien ? Elle en aura une seconde ? Jacques sera mon régisseur avec son père... Paul restera avec Marcel... Dérigny et sa femme ne me quitteront jamais... et je mourrai, vous léguant à tous des sommes considérables, entouré de mes enfants et petits-enfants, dans les bras de notre bon curé, qui restera toujours notre confesseur et notre directeur à tous... et je reposerai dans le tombeau de famille, où vous me rejoindrez... un jour... "

...

Conclusion...

Le général, aura-t-il donc le loisir de toujours
tout arranger ?

Allez savoir...

/
* * *
FIN
* *
*

